Du corps aux météores : un cheminement entre philologie et philosophie des sciences.

Mémoire de synthèse en vue de l'obtention
de l'Habilitation à Diriger des Recherches

par

Frédéric LE BLAY,
Maître de Conférences
en langues, littératures et civilisations anciennes
Université de Nantes

sous la garantie de

Mme Cristina VIANO,
Directrice de Recherche
Centre Léon Robin, CNRS

Septembre 2018

Ces notes biographiques et académiques sont dédiées à Todd, soutien attentif et patient de ce cheminement.

SOMMAIRE

Avant-propos p. 4

Remarques méthodologiques p. 5

Prolégomènes, I : La philologie, une discipline pour la compréhension des notions et des concepts qui dont la science p. 6

Prolégomènes, II : Histoire ou philosophie des sciences ? p. 10

Prolégomènes, III : Écriture savante et vulgarisation des savoirs : une entreprise de réhabilitation p. 14

Le corps : enjeux épistémologiques p. 19

Les météores : l'autre versant analogique p. 35

Se confronter à la pensée complexe : le programme ATLANTYS p. 44

Perspectives, I : L'approfondissement et la confirmation d'un champ spéculatif : penser l'Homme dans son environnement p. 54

Perspectives, II : Sénèque naturaliste p. 59

Perspectives, III : *L'Anti-Lucrèce* p. 66

Perspectives, IV : Mythe(s) et science : l'approche géomythologique p. 69

Perspectives, V : Un engagement sur les questions d'éthique médicale p. 75

Annexe : Liste des publications p. 78

AVANT-PROPOS

J'ai soutenu ma thèse de doctorat à l'Université de Nantes en 2003, sous la direction de Jackie Pigeaud, Professeur de Langues et Littératures anciennes. Le sujet indiquait assez explicitement un travail mêlant histoire de la médecine et histoire de la philosophie : « La découverte du corps caché : la pensée physiologique entre médecine et philosophie dans le Stoïcisme romain (Ier-IIe siècles ap. J.-C.) ». Cette thèse n'a jamais donné lieu à publication d'un livre, malgré mon souhait initial et les encouragements reçus des membres de mon jury. La grande amplitude des notions et des questionnements qu'elle embrassait rendait le propos difficile à cantonner dans un champ disciplinaire strictement borné. Cela explique sans doute que le livre ne vint jamais, malgré mes tentatives de réécriture et de réorganisation des résultats de cette recherche sous une forme moins touffue.

Somme toute, l'absence d'un livre fut sans doute une bonne chose. Au cours des années qui suivirent, j'ai en effet eu le loisir de reprendre et d'approfondir certaines des idées et des pistes posées dans ce travail, avec toute la liberté et la précision qu'autorisent des chapitres ou des articles centrés sur un objet ou une question déterminés, avec également le recul nécessaire à la maturation. Je mesure à quel point la thèse de doctorat, généralement vécue comme un achèvement, peut être un vivier de questionnements à poursuivre. Les travaux réalisés depuis s'inscrivent d'une certaine manière dans la continuité de ce premier « opus », continuité qui m'a permis d'explorer progressivement de nouvelles voies.

Étant parti de travaux sur le corps, sur sa représentation, sa perception et les voies de sa connaissance, j'ai très rapidement élargi la perspective à la connaissance de la nature dans son ensemble et aux enjeux complexes de la relation de l'Homme avec cette dernière, sous l'angle de l'épistémologie et de l'histoire des sciences. Cet élargissement, qui reprend le principe analogique du microcosme et du macrocosme, était clairement en germe dans ma thèse de doctorat. Il m'a offert d'étendre mon champ d'expertise dans le domaine des savoirs élaborés par les Anciens ; il m'a également permis de concevoir mon activité spéculative en lien avec des enjeux contemporains particulièrement débattus qui rencontrent mon intérêt, en tant que chercheur comme en tant que citoyen. Ce cheminement a ainsi renforcé en moi la conviction de l'utilité fondamentale des études sur les mondes anciens, qui ne sont pas que passion d'« antiquaire ».

Remarques méthodologiques

Le présent exercice est difficile.

Tout d'abord, il demande d'écrire à la première personne et de parler de soi, modalité que la pratique académique nous a appris à éviter par principe. L'« antiquisant » que je suis est encore plus réticent à l'idée de se raconter sous cette forme si étrangère à la culture des Anciens. L'un des textes qui figure dans la liste de mes publications [LE BLAY 27] revient d'ailleurs sur cette difficulté à écrire à la première personne dans les mondes grec et romain.

Puis la question de l'ordre à donner à cet auto-portrait scientifique et académique s'est posée : récit chronologique ou tableau thématique ? Je pense que chaque parcours individuel justifiera l'une ou l'autre des démarches selon la trajectoire parcourue. Il me semble qu'une recherche centrée sur un objet qu'elle n'a cessé d'approfondir s'analysera parfaitement dans un récit chronologique. Elle suit un fil directeur qu'il s'agit de dérouler, étape par étape. Une recherche plus polyphonique s'expliquera par le biais de tableaux venant se compléter à mesure que le propos se développe. C'est la forme qui m'a paru judicieuse en ce qui concerne le cheminement que j'ai tenté de résumer. Le fil directeur existe cependant mais il n'est pas donné d'emblée, car il s'est tissé à mesure de ma progression. J'espère être parvenu à en faire apparaître la trame.

Les trois premiers volets, que j'ai intitulés « prolégomènes », posent des questions de méthode et définissent des perspectives qui donnent l'orientation générale de ma recherche. Suivent trois volets présentant les objets et contenus qui ont été au cœur de mes préoccupations. Les perspectives présentent les prolongements que j'envisage pour l'avenir ; elles n'ont rien d'exhaustif ni de définitif car le hasard des rencontres et des lectures ne manquera pas de faire surgir de nouvelles questions et de nouveaux projets.

La liste de mes publications est donnée en annexe. Afin d'alléger le référencement et lorsqu'il s'agit d'un de mes écrits, le renvoi s'effectue par le biais d'une numérotation, exprimée sous la forme suivante : [LE BLAY *numéro d'ordre*]. Pour les autres citations et références, les précisions sont données en notes de bas de page.

L'écriture de ce mémoire de synthèse a été un exercice de relecture de mes travaux. J'y ai parfois relevé quelques coquilles qui avaient passé le crible des épreuves successives, malgré mes relectures et le soin attentif de mes éditeurs. L'expérience m'a appris qu'aucune relecture, aussi scrupuleuse soit-elle, ne garantissait la perfection formelle. Afin de ne pas reproduire ces fautes d'attention, je les ai corrigées dans les citations de ce mémoire, sans rien modifier au sens du texte original.

Prolégomènes, I :
La philologie : une discipline pour la compréhension des notions et des concepts qui font la science.

Ma formation disciplinaire est celle d'un philologue. Dans l'avant-propos de l'ouvrage collectif (actes du colloque *Doctrinarum disciplina*) que j'ai eu le plaisir de diriger en 2009, je donnai la définition suivante :

> La philologie est une science de la transmission. Le philologue est un passeur. Dépositaire d'un imaginaire et de savoirs confiés à l'écrit par les Anciens, il a la charge d'en assurer la conservation, la résurrection parfois, et de faire en sorte qu'il puisse donner à tous matière à penser et à rêver. Il veille à ce que les langues du passé conservent un sens pour l'homme moderne ; il entretient le lien entre les Anciens et les Modernes. Cette perspective historique et diachronique oriente la philologie et les sciences de l'Antiquité. Il s'agit de penser le passage de l'Antiquité à la Modernité, de penser les ruptures, mais aussi et surtout d'affirmer la permanence et le maintien d'une tradition. Tel est le sens premier que la notion de transmission revêt dans nos disciplines classiques. [LE BLAY 2, p. 7]

Avec la distance et le recul de quelques années, je continue à penser que j'avais donné une définition assez juste de la discipline philologique. Je suis cependant amené à en modifier quelque peu les contours. J'insistais sur les notions de tradition et de transmission – l'ouvrage portait sur la transmission des savoirs – alors que mon inclination de plus en plus marquée vers la philosophie des sciences m'invite à compléter désormais cette définition initiale par une vision qui, moins marquée du sceau de l'histoire ou de l'historicité – qui reste bien sûr incontournable, soit orientée vers l'aspect méthodologique et épistémologique de la démarche du philologue.

Par cette appellation de philologie, quelque peu tombée en désuétude, je ne mets pas tant en valeur ma maîtrise des langues de notre antiquité classique que la discipline et la rigueur acquises à l'égard des textes et des sources de la pensée. J'ai en effet été formé à prendre le plus grand soin des textes et de leur histoire. Plus ils sont anciens, plus le régime d'historicité dans lequel ils sont inscrits appelle attention et précaution. Le contexte et les conditions d'écriture, les modalités de la transmission, les enjeux de l'interprétation et de la traduction sont les questions qui furent au cœur de ma formation ; elles continuent à orienter mon approche quelles que puissent être les sources et les époques sur lesquelles mes travaux portent. Ce respect du texte, qui passe par la conscience de ses conditions d'existence, est le prérequis à toute recherche qui puise ses objets d'étude et ses questionnements dans les sources écrites. Loin de n'être une science des textes du passé et des langues anciennes, la philologie est une méthode d'analyse critique qui vaut pour tout discours transmis par le biais de l'écriture, procédé de mise en forme sur lequel repose toute l'histoire de la pensée occidentale. Et même si mes travaux ne sont pas toujours inscrits dans la seule Antiquité, la lecture des sources antiques reste un modèle de méthode auquel je suis attaché. L'histoire comme la philosophie des sciences n'échappent pas à cette emprise du texte et de sa transmission.

À titre d'illustration, j'ai été amené à entreprendre en 2009 l'édition d'un manuscrit de René Théophile Laennec, représentant majeur de la médecine et de la clinique dans la première moitié du XIXe siècle [LE BLAY 1]. Ce document exceptionnel consiste en une dizaine

de feuillets sur lesquels on peut lire le début d'une traduction des traités nosologiques sur les maladies aiguës et chroniques de Caelius Aurelianus, médecin du Ve siècle ap. J.-C. appartenant à l'école méthodique. Le regain d'intérêt que l'œuvre de ce médecin, traducteur et adaptateur de Soranos d'Éphèse (IIe siècle ap. J.C.), a pu connaître est à mettre en grande partie au crédit de Jackie Pigeaud et Philippe Mudry, qui relançèrent à Nantes et à Lausanne les études portant sur ce témoin majeur du corpus médical antique[1]. Jackie Pigeaud avait émis le souhait de procéder à l'édition de cette pièce importante des archives Laennec conservées à la Bibliothèque universitaire de Nantes ; n'ayant pu entreprendre ce travail, il m'avait laissé le soin de m'y atteler, avec la collaboration de Danielle Gourevitch, Directrice d'études à l'École Pratique des Hautes Études (IVe section). Il fallait d'abord comprendre que les écrits de Laennec étaient un exemple parfait du rôle majeur que la lecture et le commentaire des sources antiques ont continuer à jouer dans la pensée scientifique jusqu'à l'époque contemporaine. Laennec, l'un des pères de la clinique médicale telle qu'elle se met en place à partir du XIXe siècle, trouve chez les médecins de l'Antiquité une méthode d'observation et de lecture des signes qui doit servir de modèle à toute clinique. La philologie reste pour lui une source d'inspiration fondamentale, à un moment de l'histoire de la médecine où le galénisme est définitivement abandonné comme système étiologique. Il y a certes une forme de conservatisme institutionnel chez Laennec, qui se manifeste dans la polémique qui l'oppose à son contemporain François Joseph Broussais, mais cette attitude ne l'empêche pas d'être un praticien novateur. Or ce travail d'édition, pour lequel aucune traduction n'était requise – le manuscrit en question étant lui-même une entreprise de traduction – m'a confronté à la double perspective de la démarche philologique : sa méthode, née de la volonté de rétablir les sources originales – la *Quellenforschung* en quête de l'*Urtext*, relève de la nécessité dès lors que l'on s'applique à lire et à interpréter les textes anciens mais elle peut – doit – s'appliquer à l'édition de sources modernes voire contemporaines. Elle peut aussi s'intéresser à la manière dont leurs auteurs réinvestissent les sources antiques, ou simplement plus anciennes, pour développer une pensée originale et moderne. Une telle démarche n'est pas à comprendre dans le cadre de ce qui serait l'affirmation ou la poursuite d'une *imitatio* des modèles classiques mais bien plutôt comme la démonstration de l'historicité de la pensée scientifique, qui progresse en réinterrogeant sans cesse les paradigmes du passé. Enfin, cette approche critique évite de tomber dans l'anachronisme ou l'interprétation faussée, dont le recours systématique à la traduction non contrôlée est généralement cause. La traduction n'est enfin pas qu'affaire de passage d'une langue dans une autre – ainsi des langues anciennes que sont le grec et le latin à nos langues vernaculaires modernes – mais aussi affaire de compréhension d'un usage linguistique et discursif dans son contexte historico-culturel.

Je me limiterai à un exemple tiré de ma lecture de Laennec : face à la séquence latine *luem diffiniens* rencontrée chez Caelius, Laennec s'est heurté à une difficulté majeure que tout historien des sciences ou des idées connaît, difficulté que son manuscrit, qui est un brouillon, met en évidence en proposant comme traduction la séquence suivante : « le mot [maladie] contagion ». Je commentai ainsi :

[1] *Cf. Le Traité des* Maladies aiguës *et des* Maladies chroniques *de Caelius Aurelianus. Nouvelles approches*, Actes du colloque de Lausanne 1996, textes réunis et édités par Ph. Mudry (avec la collaboration de Olivier Bianchi et Daniela Castaldo), Centre Caelius, Pensée médicale et tradition, Université de Nantes, 1999. Voir notre compte-rendu dans la *Revue des Études Latines*, 78.

> Le latin *lues* désigne en effet une maladie touchant un nombre important d'individus, c'est-à-dire une épidémie ; il est généralement synonyme de *pestis*. Laennec opte donc pour le terme « contagion », le mot maladie étant insuffisant car imprécis. On sait cependant que la notion de contagion est inconnue des Anciens. En toute rigueur, on devrait donc s'interdire le recours à ce vocable pour traduire un terme grec ou latin. On voit d'ailleurs que la définition qui est ici donnée ne fait pas de *lues* une affection mais une qualité partagée par une communauté d'individus, qui les rend plus sujets à certaines affections. [LE BLAY 1, p. 103]

Il est évident que si l'on se contente d'une traduction sans les précautions et la rigueur requises, par exemple celle de Laennec si elle avait été menée à terme et publiée, on prend le risque de faire dire aux textes des choses qu'ils n'ont jamais dites ou d'attribuer à des auteurs et penseurs des notions ou des concepts qu'ils n'ont jamais été en mesure de formuler. Je ne multiplierai pas les exemples mais il apparaît à plusieurs reprises que le traducteur Laennec, qui fut pourtant un helléniste et un latiniste chevronné, se laisse aller à introduire dans le texte qu'il lit des représentations, des notions et des vocables qui trahissent le médecin du début du XIXe siècle. D'où le double intérêt d'une telle démarche critique, qui joue sur une double temporalité, celle de l'Antiquité traduite et interprétée par un savant du XIXe siècle et celle de la science du XIXe siècle elle-même, dont les questionnements et les paradigmes se font surprendre au détour d'un choix de traduction.

L'histoire de la médecine est de ce point de vue une école idéale. Les objets sur lesquels elle porte, le corps en tant qu'entité biologique et système physiologique, la maladie, la santé, si on les considère du seul point de vue de l'étiologie, échappent d'une certaine manière à l'Histoire. Je peux tomber malade aujourd'hui par les mêmes causes qui firent que d'autres tombèrent malades à des époques reculées. Mais les mots pour le dire, pour le décrire, pour l'expliquer n'ont pas toujours été les mêmes. L'histoire de la médecine, si on la pratique avec l'acuité philologique qui convient, nous apprend qu'une même réalité peut exister sous une multiplicité de registres linguistiques et discursifs dépendants d'un système de représentations qui fonde la connaissance ou la « science » d'une société donnée. Faut-il rappeler que le XIXe siècle, âge héroïque de la philologie et de la *Quellenforschung*, a vu de grands philologues consacrer leur œuvre à la médecine ancienne, tels Émile Littré, éditeur et traducteur d'Hippocrate, ou Charles Victor Daremberg. Je dois beaucoup aux séances du séminaire d'Histoire de la Médecine animées par Danielle Gourevitch à l'École Pratique des Hautes Études, suivi assidûment entre 1994 et 2003 alors que j'étais étudiant, pour le développement de ce que j'appelle cette « conscience philologique ». Ce séminaire s'organisait de manière équilibrée en séances consacrées à la période antique et séances consacrées à la médecine du XIXe siècle ; l'écart pouvait *a priori* sembler incongru mais la manière dont ces deux époques étaient mises en dialogue lui donnait tout son sens[2].

Dès lors, j'ai maintenu cette attention aux conditions d'élaboration et de production du discours scientifique et aux règles présidant à sa lecture, sa compréhension et son interprétation. Un texte reste un texte, quels que soient son objet et ses enjeux. Lorsque, en tant que membre du Centre François Viète, je suis amené à accompagner les travaux d'étudiants effectuant leur recherche dans le domaine de l'histoire ou de la philosophie des

[2] De Danielle Gourevitch, l'article « Daremberg, his friend Littré and positivist medical history », *in* Frank Huisman & John Harley Warner (ed.), *Locating Medical History: The Stories and Their Meanings,* Baltimore - London, The Johns Hopkins Press, 2004, ch. 3, p. 53-73, donne un aperçu des questions auxquelles j'ai pu être confronté dans cette partie de ma formation.

sciences, mon premier souci est de les sensibiliser à cette rigueur que l'usage des sources requiert. Ces étudiants n'ont pour la plupart pas été formés à l'analyse critique des textes et dès lors qu'ils ont à travailler à partir de sources ne relevant pas de la production contemporaine, leur attention à l'égard des conditions historiques, culturelles, matérielles parfois, qui conditionnent l'existence de ces sources doit être sollicitée. Le simple fait de devoir recourir à un document non original (traduction ou édition moderne d'un texte ancien) engage une démarche méthodologique qui doit être sans cesse repensée.

Prolégomènes, II :
Histoire ou philosophie des sciences ?

Une question que je dois me poser lorsque je reprends le fil de mon parcours scientifique est de savoir si ma réflexion relève davantage de l'histoire ou de la philosophie des sciences. En tant que telle, la distinction n'est sans doute pas essentielle. Dès lors que l'on travaille sur des périodes et des sources anciennes, le regard porté est nécessairement historique. Comme cela vient d'être dit, on ne peut faire l'économie d'une interrogation sur les conditions d'existence et de transmission des sources. L'objet lui-même appelle la prise en compte du temps.

D'un point de vue épistémologique et méthodologique, il est néanmoins possible de distinguer deux approches : celle de la philosophie des sciences, démarche analytique fondée sur une culture de la définition des notions et des concepts, et celle de l'histoire des sciences, ou plutôt de l'épistémologie historique, qui part de l'Histoire, avec une attention plus forte portée aux conditions matérielles, socio-culturelles et institutionnelles conditionnant le développement de la pensée ou de la démarche scientifique. Cette seconde démarche se fait volontiers comparatiste.

En d'autres termes, je dirai que la philosophie des sciences se concentre sur la pensée scientifique comme un ensemble ou un système de notions destinées à répondre à diverses questions et qu'elle est sensible aux articulations et aux contours de ce système. Toute pensée rationnelle est envisagée comme une aventure intellectuelle mobilisant des représentations et un imaginaire, suscitant ses propres paradigmes et ses propres obstacles épistémologiques[3]. L'histoire des sciences, quant à elle, s'attache davantage à mettre en évidence la pertinence, la légitimité ou la raison d'être d'une doctrine ou d'un système par rapport à l'époque qui est la sienne. Les conditions d'application et de mise en œuvre de la théorie y sont également un enjeu plus fondamental. On y part en effet plus volontiers du principe selon laquelle la science doit répondre à des questions pratiques et concrètes et qu'elle s'insère ainsi dans un mouvement général de progrès de la connaissance et d'avancée technologique. La dimension sociologique y est sans doute davantage marquée.

J'ai conscience qu'une telle catégorisation a quelque chose de simplificateur et qu'elle peut se heurter à des contre-exemples : ainsi les travaux de l'historien ET philosophe des sciences Thomas Kuhn couvrent sans doute les deux perspectives ici distinguées[4].

Philosophie plutôt qu'histoire…

Je considère que mes travaux ont été davantage inspirés par une démarche philosophique que conditionnés par l'approche historique, ceci malgré leur insertion prioritaire dans les civilisations de l'Antiquité. En matière d'histoire de la médecine par exemple, je me situe plutôt dans une perspective qui est celle de *L'histoire de la pensée médicale en Occident*, entreprise dirigée par Mirko D. Grmek[5]. Grmek n'écrit pas une histoire

[3] Je reprends volontiers ici la notion chère à Gaston Bachelard, *La formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*, Vrin, Paris, 1938.

[4] Je renvoie à son œuvre majeure, *Structure of Scientific Revolutions*, parue en 1962 (University of Chicago Press ; rééditions successives, la dernière datant de 2012). La notion de révolution, enjeu essentiel de la réflexion, est fondamentalement historique tandis que celle de paradigme est profondément ancrée dans l'épistémologie et la philosophie.

[5] Somme collective publiée en Italie aux éditions Laterza puis en France aux éditions du Seuil entre 1993 et 2000.

de la médecine mais une histoire de la pensée médicale. On voit bien d'ailleurs qu'il reste difficile, quoi qu'on le veuille, de se départir du terme d'« histoire », puisque l'auteur le reprend dans l'intitulé de son ouvrage. Dans l'approche qui a été la mienne, la médecine est d'abord une façon de penser le corps et ses différents états et beaucoup moins un ensemble de pratiques à vocation thérapeutique. Je suis en cela fortement tributaire de la démarche entamée au cours de ma thèse de doctorat et de la pensée du premier directeur de mes recherches, Jackie Pigeaud. C'est pourquoi j'ai naturellement été conduit, comme je le montrerai, à étudier la pensée médicale dans ses rapports avec d'autres champs spéculatifs relevant de la physique et de la cosmologie, c'est-à-dire la médecine comme l'une des modalités que nous avons de penser l'Homme dans sa relation à l'Univers ou à la Nature. La médecine envisagée comme une anthropologie ou une philosophie de l'Homme.

Lorsque j'ai été sollicité par Gorgia L. Irby pour rédiger le chapitre « Surgery » dans le cadre du projet de *Companion to Science, Technology and Medicine in Ancient Greece and Rome* [LE BLAY 14], la question de l'approche à adopter s'est clairement posée. La chirurgie est en effet la partie la plus pratique de la médecine, même si elle suppose la maîtrise de connaissances physiologiques et anatomiques approfondies. Dans les premières lignes de cette synthèse, je montrai que les gestes et les pratiques thérapeutiques avaient précédé l'apparition de la discipline médicale ; on peut retracer leur apparition dès la préhistoire. Les hommes ont accompli des gestes ou opérations manuelles à caractère thérapeutique avant d'avoir commencé à théoriser la nature et les états du corps. Il en va de même de l'utilisation et de la fabrication de remèdes à base de substances végétales, animales ou minérales. Il y avait par conséquent tout lieu de faire la part belle, dans ce chapitre à écrire, à la description des techniques chirurgicales. L'étude des outils chirurgicaux anciens, par exemple, a donné lieu à une bibliographie assez fournie depuis les travaux de Ralph Jackson. Les textes quant à eux ne manquent pas de descriptions d'actes ou d'opérations chirurgicales. Or la part réservée à la pratique dans ce texte de synthèse reste assez congrue : je me suis limité à rappeler les points essentiels. Il est probable que ma connaissance élémentaire de cette pratique même constitue un frein à un exposé plus poussé. Il est vrai que, en matière d'histoire de la médecine, les travaux les plus pointus sur les sujets relatifs à l'anatomie et à la chirurgie requièrent l'appui d'une formation médicale plus qu'ils ne requièrent celui d'une formation historique. Mais un texte de synthèse ne requérait nullement un tel degré de précision. Je me suis surtout intéressé aux enjeux éthiques et épistémologiques de la pratique chirurgicale dans l'Antiquité. Je me suis d'ailleurs attaché à montrer que, en matière de pratique ou de pensée médicale, les questions d'éthique étaient souvent conditionnées par l'épistémologie[6]. Dans ce chapitre, je reviens sur la révolution épistémologique que constituent les recherches d'Hérophile et d'Érasistrate à Alexandrie, sur la question de la chirurgie comme pratique reconnue en tant que telle (*Surgery as a Craft*) et naturellement sur les questions d'éthique relative à l'intervention sur le corps. Ce sont les aspects que j'aurais aimé reprendre et développer davantage si le format imposé ne m'avait contraint à n'en esquisser que les enjeux. J'ai notamment rappelé un point qui me paraissait important, la place relativement modeste que Galien réserve à la chirurgie dans son œuvre pourtant considérable, qui cherche à couvrir l'ensemble de l'art médical. Galien était féru d'anatomie et n'hésitait pas à pratiquer

[6] C'est l'objet de la démonstration que je fis lors de mon intervention à la journée d'étude « Parrhêsia et Médecine I. Éléments de problématisation » organisée par Valéry Laurand à l'Université de Bordeaux Montaigne le 15 janvier 2015. Le texte de cette intervention (Quelle est la vérité de la médecine ? L'enjeu épistémologique d'un impératif éthique) n'a pas donné lieu à publication mais il a été mis en ligne sur mon carnet de recherche : https://leblay.hypotheses.org/189.

la dissection. Il était pourtant réticent à l'égard de l'acte chirurgical, du fait de son caractère invasif et des dangers qu'il présentait. Pour lui, l'acte chirurgical reste un dernier recours que l'on doit chercher à éviter. Nous sommes encore fortement tributaires de cette réserve et la posture de Galien est en grande partie responsable du discrédit que la chirurgie connaîtra en Occident pendant une longue période de l'histoire à compter du Moyen Âge : elle sera dévolue au métier de chirurgien-barbier et délaissée par les médecins issus de la Faculté. D'un point de vue historique, on peut bien sûr invoquer l'absence d'anesthésiants et d'antiseptiques efficaces comme frein technique et pratique à l'acte chirurgical ; cet argument est légitime et parfaitement recevable. Mais il ne doit pas nous empêcher de mesurer les orientations idéologiques et épistémologiques, en un mot, philosophiques, qui sous-tendent un tel état de fait, enjeux que les polémiques opposant les écoles médicales en Grèce et à Rome ne firent que renforcer. Pour autant, la pratique en tant que telle, aussi bien en matière de chirurgie que de pharmacologie, échappe à ces débats et à ces querelles dogmatiques. Il a été démontré que, quelle que soit la « secte » dont un praticien pouvait se revendiquer, les remèdes qu'ils pouvaient préconiser ou les gestes chirurgicaux auxquels il pouvait se livrer relevaient d'un fonds commun d'expérience et de connaissances partagé presque unanimement. Les luttes se déroulaient quant à elles sur le champ de l'étiologie ou de la définition même de l'art. Sans doute une raison pour lesquelles l'histoire de ces deux pans de la science médicale, chirurgie et pharmacologie, relève beaucoup moins de la philosophie, là où il est possible de parler par ailleurs de pensée médicale ou de philosophie médicale.

Cet exemple du traitement que je choisis d'adopter pour aborder un sujet comme celui de la chirurgie antique me paraît résumer la perspective qui est le plus souvent la mienne en matière d'étude des sciences de l'Antiquité, l'attention portée aux enjeux philosophiques et épistémologiques plus que la connaissance des *realia* associées aux différents domaines abordés.

Sciences ou savoirs ?

Parce que je suis toujours parti d'une référence qui était celle de l'Antiquité, j'ai toujours été très attentif à l'usage que je devais faire du terme « science(s) » à propos des textes ou des objets que j'étudiais.

Je pourrais sans difficulté reprendre aujourd'hui ce que j'écrivai dans l'avant-propos de l'ouvrage collectif consacré à la transmission des savoirs :

> La définition même de ce qui pouvait représenter un savoir ou une science pour l'homme grec ou l'homme romain est toujours à établir, et la réponse ne saurait reposer sur notre organisation moderne des disciplines scientifiques, qui reste elle-même sujette à débat. En effet, la frontière entre ce qui relèverait et ce qui n'en relèverait pas est mouvante. Le problème se pose avec une grande acuité dans une discipline comme la médecine, et les médecins de l'Antiquité n'ont jamais cessé d'évaluer cette frontière, en scrutant notamment la relation problématique entre théorie et expérience. C'est pourquoi, il serait sans doute plus juste de se limiter aux termes de « savoirs » et de « disciplines » pour désigner les différentes formes prises par l'activité intellectuelle en monde grec et romain, et laisser de côté l'idée même de science – bien qu'il s'agisse d'un vocable latin – dont la définition précise est aujourd'hui encore instable. Pour le philologue, l'hésitation est d'autant plus légitime qu'il ne saurait accepter une bipartition de la littérature antique en œuvres reconnues

> comme « littéraires » d'un côté et en textes strictement techniques ou pratiques de l'autre. Certes, il existe des genres – et les Anciens se sont faits les champions de la théorie des genres et des classifications – et des styles variant d'un genre à l'autre, mais refuser le statut de littérature aux textes médicaux, aux traités d'architecture ou aux « encyclopédies » reviendrait à porter sur la culture antique un regard biaisé, un regard par trop moderne et donc anachronique. Ce serait oublier l'emprise de la formation rhétorique sur tout auteur rédigeant un texte, qu'il fût poète, médecin ou doxographe. L'éducation des grands auteurs et savants de l'Antiquité reposait sur les mêmes fondements, quelle que fût leur spécialité professionnelle : elle passait par la lecture des grands auteurs classiques, par la rhétorique et par la philosophie. Galien de Pergame, dont il sera amplement question dans ce volume, est l'exemple parfait de cette pluridisciplinarité dont l'homme accompli devait témoigner. L'Antiquité nous a légué de grandes figures de polymathes ; l'Humanisme de la Renaissance s'est élaboré sur ce même idéal de la circularité des savoirs ; l'Encyclopédie des Lumières en fut l'héritière. Il serait bon de se demander si cet idéal reste à l'ordre du jour et d'essayer de distinguer les grands polymathes de notre époque… Il suffit d'invoquer ici la figure du bon orateur selon Cicéron, celle du bon architecte selon Vitruve, un homme qui ne soit pas l'homme d'un seul savoir ou d'une seule technique, mais celui d'une alliance des savoirs. [LE BLAY 2, p. 8]

En relisant ces lignes, dont la rédaction date de 2009, j'ai l'impression de lire un plaidoyer en faveur d'une certaine conception du savoir ou de la connaissance, qui ne s'enferme pas dans la technicité aride d'une discipline aux cloisons étanches, mais aussi un plaidoyer en faveur des études antiques, qui nous obligent sans cesse à réinterroger nos définitions contemporaines. L'Antiquité a ceci de fascinant qu'elle nous est à la fois étrangère et familière.

J'ai bien conscience d'avoir alors également rédigé un plaidoyer *pro domo* qui visait à justifier les choix que je ferais au cours de mon cheminement scientifique.

Prolégomènes, III :
Écriture savante et vulgarisation des savoirs : une entreprise de réhabilitation.

Dans son *Encyclopédie du ciel*, Arnaud Zucker déclare :

> « Nous avons peu évoqué Rome jusqu'ici. Si les Romains ont eu une grande influence sur notre civilisation, ce n'est certes pas grâce aux progrès qu'ils ont pu faire faire aux disciplines scientifiques. Les Romains sont avant tout des techniciens et leurs créations dans ce domaine sont parfois étonnantes. Dans le domaine scientifique, ils ont lu les grecs dès la période hellénistique, et dans le texte grec, mais sans tenter d'améliorer ce savoir qu'ils découvraient. […] On a souvent souligné le rôle négatif des Romains dans leur attitude face au savoir scientifique et en particulier leur incapacité à transmettre au monde occidental la science grecque, comme le fait remarquer William H. Stahl, qui ajoute sévèrement que 'la vie culturelle de l'Europe occidentale aurait été grandement différente durant le haut Moyen Âge si les Romains s'étaient préoccupés de maîtriser vraiment les études théoriques grecques, au lieu de se limiter à s'en amuser' »[7].

Ce jugement résume la *doxa* héritée de la tradition issue de la philologie et de l'historiographie antiques telles qu'elles prirent forme en Allemagne à la fin du XVIIIe siècle. Nous en sommes encore largement tributaires. La citation de Stahl est empruntée à son ouvrage de synthèse sur la science à Rome[8]. Dans la formulation qu'il adopte, il est difficile de savoir si Arnaud Zucker adhère à cette lecture ou s'il s'en détache. Il semble qu'il cherche avant tout à en rendre compte, sans prendre part au débat – ce qui n'est nullement une nécessité – tout en reconnaissant la force du génie romain en matière de prouesses techniques. Le fond du jugement est incontestable et je me range volontiers au constat. Mais il appelle peut-être une redéfinition de la notion de progrès en matière de science.

L'introduction de ma thèse de doctorat s'ouvrait sur la citation suivante de Carlos Lévy :

> « Dans l'image caricaturale que l'on a trop souvent de la philosophie romaine, le Romain, lorsque par hasard il se trouve avoir des intérêts philosophiques ; ne se soucie que de définir une morale pratique. »[9]

Cette citation était elle-même le point d'entrée de la réflexion à suivre. Ce qui a pu s'écrire de la philosophie à Rome vaut pour la considération de la spéculation théorique en général. On peut déplorer cette lecture, qui doit beaucoup aux plus grands esprits et à une certaine lecture idéologique de l'histoire fascinée ou obsédée par le fameux Miracle grec. Ainsi, dans ses leçons sur l'histoire de la philosophie, Hegel écrivait :

---

[7] A. Zucker (dir.), *L'Encyclopédie du ciel. Mythologie, Astronomie, Astrologie,* Coll. Bouquins, Robert Laffont, Paris, 2016, p. 407.

[8] *Roman Science*, University of Wisconsin Press, Madison, 1962.

[9] « Philosopher à Rome », *in* C. Lévy (éd.), *Le concept de nature à Rome, La physique*, Études de Littérature ancienne, 6, Presses de l'École normale supérieure, Paris, 1996, p. 7-19.

> « Le stoïcisme devint la philosophie de beaucoup de Romains, mais sans que cette philosophie elle-même y gagnât beaucoup comme science : au contraire, le stoïcisme – par exemple, chez Sénèque et les stoïciens postérieurs, un Épictète ou un Marc Aurèle – y perdit tout intérêt proprement spéculatif et prit plutôt une tournure rhétorique et parénétique, qui ne mérite pas plus de mention dans l'histoire de la philosophie que les discours de nos prédicateurs. »[10]

Plusieurs de mes travaux ont consisté à encourager la révision de ce jugement négatif, en mettant notamment en valeur le rôle majeur des entreprises de compilation et de synthèse dans l'histoire culturelle et dans le progrès de la connaissance. Les écrits encyclopédiques qui fleurissent en milieu romain à compter du début du Ier siècle ap. J.-C., tendance apparue dès les dernières décennies de la République, constituent de fait un moment fondamental dans l'organisation et la transmission des connaissances accumulées depuis plusieurs siècles. On sait l'importance que l'érudition alexandrine joua dans cette transmission mais loin s'en faut que nous en conservions les témoins.

M'intéressant à la place des savoirs théoriques dans l'œuvre de Dion de Pruse, j'ai ainsi posé l'interrogation par rapport aux éléments contextuels suivants :

> Cette réflexion fut d'abord motivée par la prise en considération du contexte intellectuel et culturel qui fut celui de l'époque à laquelle vécut Dion de Pruse. Ayant consacré une part de nos travaux à la littérature savante et aux textes de savoir de ce Ier siècle ap. J.-C., nous ne pouvons qu'abonder dans le sens des études qui tendent à présenter cette époque comme un « siècle de l'encyclopédisme », en mettant en avant autant les grandes compilations savantes, qui peuvent être qualifiées d'encyclopédies, que la place importante accordée aux sciences et aux connaissances théoriques dans la littérature philosophique comme dans la littérature en général à cette époque. La thèse qui avait été celle de H.-I. Marrou dans son *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité* a pu être partiellement révisée. Selon lui, bien que l'idéal de l'ἐγκύκλιος παιδεία reste d'actualité dans ce qu'il appelle « l'enseignement supérieur » jusqu'à la fin de l'Antiquité, l'étude des disciplines scientifiques considérées comme fondamentales par les philosophes de l'époque classique (arithmétique, géométrie, astronomie, musique) connaît un net recul après Aristote et cède de plus en plus le terrain aux disciplines littéraires, dont l'utilité pratique et sociale assure la domination. L'étude approfondie des questions scientifiques serait progressivement laissée à quelques spécialistes. […]
> En réponse à cette thèse du déclin ou du retrait de l'étude des disciplines scientifiques et sans doute afin de venir à la défense de Rome, P. Boyancé avait présenté un plaidoyer en faveur de la période romaine, en insistant au contraire sur l'importance de la production littéraire à visée scientifique dès les premières années de l'Empire. De notre point de vue, il est incontestable que si l'esprit « encyclopédique » du Ier siècle – tel que peuvent l'incarner, entre autres auteurs dont nous conservons ou non les écrits, de grands érudits non spécialistes comme Celse ou Pline – ne marque pas un réel progrès des connaissances scientifiques héritées des théoriciens grecs, l'entreprise de compilation et d'organisation des connaissances dénote un effort de mise au point

[10] Hegel W. F. H., *Vorlesungen über die Geschichte der Philosophie, Georg Wilhelm Friedrich Hegels Werke,* vol. 14., texte édité par K. L. Michelet, Berlin, 1833, p. 435, cité et traduit par P. Aubenque & J.-M. André, *Sénèque*, Coll. Philosophes de tous les temps, Seghers, Paris, 1964.

> et de maturation des savoirs tout aussi nécessaire aux progrès de la connaissance, par la mise en perspective critique des théories et des systèmes, sous le biais notamment de la doxographie. [LE BLAY 38, p. 185-6]

La dernière phrase de cette contextualisation, qui insiste sur l'effort de mise au point et de maturation des savoirs, me paraît un point essentiel qui n'est pas qu'affaire d'histoire des idées ou de la pensée mais bien une question centrale en matière de philosophie des sciences. C'est pourquoi il m'a semblé sinon nécessaire du moins utile de réhabiliter un certain type d'écrits qui, assez souvent, jouissent d'une considération moindre :

> Nous inscrirons volontiers ces prolégomènes comme une tentative de revalorisation, si tant est qu'il en soit besoin, de la pensée et de l'écriture encyclopédiques. Entendons par là la nécessité souvent ressentie d'accorder une valeur heuristique et théorique, au sens fort, aux textes relevant de la compilation et de la synthèse des connaissances. Si l'utilité de tels écrits n'a jamais été mise en cause, ils sont parfois jugés avec une certaine condescendance comme ne relevant pas du corpus de premier ordre des sciences et de la philosophie, comme n'étant pas véritablement des œuvres de l'esprit – au sens où l'on attribue ce qualificatif aux textes dont les auteurs développent une pensée originale et conceptuellement aboutie. On trouve bien plus souvent le qualificatif de « seconde main » associé aux connaissances rassemblées dans les ouvrages tels que dictionnaires, encyclopédies, sommes et autres *compendia*. On hésite à présenter leurs auteurs comme d'authentiques penseurs et l'on préfère généralement pour eux les dénominations, certes honorables, d'érudits, de savants, etc. Les universitaires savent d'ailleurs qu'invoquer l'érudition d'un travail dans le cadre d'un compte-rendu bibliographique ou d'un rapport de thèse par exemple n'est pas toujours un compliment et que, selon le contexte de sa mention, l'idée d'érudition peut être porteuse de connotations péjoratives. Pour le dire en termes assez simples, le traité, en tant que texte argumentatif portant sur un objet bien défini, jouit généralement d'une considération plus haute que le texte de portée encyclopédique, dont les objets sont multiples et l'écriture plus descriptive qu'argumentative. De la même manière, dans la hiérarchie intellectuelle, le polygraphe n'atteint pas toujours le même degré de dignité que l'auteur maître d'un genre ou d'un domaine du savoir. La compilation ou la curiosité de tout peuvent être entachées d'un soupçon de dilettantisme. Ici encore, l'institution académique n'est pas exempte de ces représentations. En témoigne la manière dont des travaux extrêmement pointus bien ancrés dans un champ disciplinaire donné sont souvent mieux reçus que des travaux aux contours disciplinaires plus étendus et moins définis. [LE BLAY 39, p. 11-12]

Le lecteur attentif verra que, dans cette défense de genres injustement considérés, je rédige également un plaidoyer *pro domo* en faveur d'une certaine conception de la recherche académique que j'essaye de mettre en œuvre. La dernière phrase de cette citation est suffisamment explicite.

L'enjeu de ma démarche était à l'origine d'ordre historique plus qu'il n'était philosophique ou épistémologique : je souhaitais m'inscrire dans un courant visant à reconnaître l'importance de la littérature savante de langue latine dans l'histoire de la pensée et des sciences occidentale. Face à une lecture schématique, encore largement en vigueur dans le milieu académique, faisant du génie grec l'inventeur de toute science et du génie

romain son traducteur et pâle imitateur, il me semblait essentiel de suivre les pas de quelques prédécesseurs reconnus et de proposer une relecture plus complexe qui ne soit pas uniquement tributaire de la chronologie et de cette image d'une relation ambiguë entre le modèle et son émule, représentation que les auteurs de langue latine eux-mêmes ont été les premiers à faire émerger dans les représentations historiques. Je souhaitais montrer que les contemporains et compatriotes de Cicéron ou de Sénèque avaient certes ressenti la nécessité ou le besoin de transmettre, par le biais de la traduction notamment, les œuvres de la philosophie et de la science grecques mais que cette opération de transmission et d'acculturation dépassait la simple entreprise d'adaptation et de résumé. Héritant d'une documentation foisonnante et d'une multiplicité de doctrines issues d'écoles de pensée et de systèmes divergents – antagonistes parfois, les érudits romains furent confrontés à l'exigence intellectuelle de la comparaison et de la synthèse. Ce qui a souvent été taxé d'éclectisme chez eux relève la plupart du temps d'une tentative bien plus complexe de mise au point.

Mais au-delà de cette volonté d'une réhabilitation de la production littéraire romaine face à une Grèce qui aurait tout inventé, ma démarche a été orientée par la curiosité à l'égard de genres littéraires que je trouve injustement méprisés ou négligés par les études classiques. Les textes de savoir, qui mettent en œuvre le discours de la connaissance, qu'il s'agisse de traités présentant une pensée originale ou de textes érudits compilant les données établies, représentent un pan considérable de la littérature de l'Antiquité[11]. Au-delà des connaissances qu'ils transmettent, ils sont le reflet d'une conception et d'une représentation du monde. Il me semble par conséquent impossible de se faire une idée juste et complète de ce que furent les sociétés de l'Antiquité sans passer par cette littérature qui fait office de miroir du monde vu par les yeux des hommes de l'Antiquité. Le traité de médecine ne livre pas seulement des informations sur la définition des maladies et sur la manière de les prendre en charge : il est révélateur d'une conception du corps, de ses relations avec l'âme et de son inscription dans le monde physique qui l'entoure. Quant aux œuvres qui regroupent et recoupent les connaissances, telles les encyclopédies, elles ne sont pas une juxtaposition de données organisées par entrées thématiques mais une manière d'organiser celles-ci qui répond à un projet culturel et épistémologique à la fois. Je n'ignore pas non plus le projet politique qui peut sous-tendre toute cartographie des connaissances et du monde connu, une dimension que les commentateurs du projet plinien, pour ne citer que cet exemple, ont déjà bien mise en évidence.

> On peut dire sans forcer le trait que les grands textes à visée encyclopédique reviennent assez souvent à cartographier, à décrire, à classifier, à établir l'état des lieux exhaustifs du monde connu. D'une certaine manière, établir un tel état des lieux revient à prendre possession du monde, à rendre compte de la maîtrise, pour ne pas dire de l'empire, que l'on exerce sur lui. L'*Historia naturalis* de Pline est très clairement un témoignage faisant état de l'*imperium* exercé par Rome sur la vaste étendue de ses conquêtes. Il paraît important d'insister sur le fait que, parmi les principales sources grecques de Pline, plusieurs sont liées aux expéditions et aux conquêtes d'Alexandre, qui produisirent leur lot de descriptions des contrées orientales. La partie paradoxographique de l'œuvre, qui met en valeur les *mirabilia* ou merveilles, est assez fortement tributaire de telles sources. Un parallèle avec de grandes compilations

[11] À titre indicatif, on rappellera que l'œuvre transmise de Galien représente à elle seul un huitième de tout ce qui nous est parvenu de la littérature grecque (*cf.* Véronique Boudon-Millot, *Galien de Pergame. Un médecin grec à Rome*, Coll. Histoire, Les Belles Lettres, Paris, 2012, p. 247).

médiévales s'impose, l'*Imago mundi* d'Honorius de Ratisbonne (vers 1150), le *Speculum Maius* de Vincent de Beauvais (1258) ou la *Mappemonde*, incluse dans le *Trésor* de Brunetto Latini (vers 1266), pour ne citer que quelques écrits marquants qui connurent une grande fortune.

Il nous semble indiscutable que l'esprit encyclopédique romain du Ier siècle concorde avec la conscience que purent avoir les contemporains d'être les dépositaires et les maîtres d'un héritage et d'un patrimoine que leur position de conquérants leur donnait. Que la nécessité ressentie de s'approprier pleinement cet héritage qui, sur les plans culturel et intellectuel, était grec pour l'essentiel, n'a pu être qu'un encouragement à compiler – et aussi, bien souvent, à traduire – les connaissances et les données accumulées de l'expérience. Il faut ajouter que la compilation est rarement un simple empilement ou une simple énumération désordonnée de faits et qu'elle passe d'abord par une organisation, une structuration des données. Or organiser la connaissance revient à façonner le monde, à lui donner l'image que l'on souhaite lui voir prendre. Il peut y avoir dans l'entreprise encyclopédique – nous ne désignons certes pas toutes les velléités encyclopédiques, même si de point mérite d'être discuté – une dimension politique et idéologique, qui ne relève pas nécessairement du projet personnel des auteurs mais s'inscrit dans ce que nous pourrions appeler l'esprit du temps. Pour emprunter à des exemples plus proches de nous, il nous semble que, par leur intitulé même, des entreprises littéraires telles que l'*Encyclopaedia universalis* ou l'*Encyclopedia britannica* – ce second exemple paraissant encore plus parlant – relèvent d'un projet qui n'est pas qu'intellectuel. [LE BLAY 39, p. 19-20]

Au regard de l'histoire ou de la philosophie des sciences, il me paraît également indéniable que l'avancée des connaissances ne peut se faire indépendamment de ces moments où le besoin de la synthèse critique se fait sentir. L'« encyclopédisme » est doté d'une valeur épistémologique fondamentale. Il n'est pas seulement une entreprise didactique mais une étape nécessaire dans l'organisation de la pensée scientifique. De tels textes, plus que les traités théoriques eux-mêmes, sont aussi ceux par lesquels les données issues de la spéculation entrent dans le domaine de la culture et des connaissances partagées pour contribuer à façonner et à faire évoluer une vision commune du monde. C'est dire s'ils participent pleinement du progrès de la connaissance.

Le corps : enjeux épistémologiques

Des représentations du corps à la connaissance du corps

Ma toute première publication [LE BLAY 21] témoigne de ce qui fut le biais initial par lequel j'avais commencé à aborder l'étude du corps dans l'Antiquité. Ayant entrepris de comparer, afin de les rapprocher, deux regards portés sur le corps, celui de l'artiste (en l'occurrence le peintre Parrhasios d'Éphèse) et celui du médecin (à travers le débat sur la dissection anatomique que la préface du *De medicina* de Celse résume), je me plaçais assez nettement dans le champ de la représentation voire de l'esthétique. Ce texte publié en 2004 était ma contribution aux actes d'un colloque international tenu en Italie en 2001. J'étais alors dans la phase initiale de ma thèse de doctorat, tributaire de deux influences, d'une part celle de mon directeur de recherche Jackie Pigeaud, dont les travaux situaient avec force la représentation du corps au carrefour entre expérience artistique et pensée du vivant (le recueil d'études publié en 1995 chez Gallimard sous le titre *L'Art et le vivant* étant le témoin magistral de cette approche), d'autre part les ébauches antérieures qu'avaient été mon mémoire de maîtrise portant sur la représentation du corps dans la *Pharsale* de Lucain (Dir. Hubert Zehnacker, Université Paris IV Sorbonne) et mon mémoire de Diplôme d'Études Approfondies s'intéressant aux représentations de la maladie et de la souffrance dans l'art et la littérature à l'époque néronienne (Dir. Agnès Rouveret, Université Paris X Nanterre). Dans ces premiers travaux, la pensée médicale jouait le rôle d'un arrière-plan contextuel nécessaire, rien de plus.

Les études relevant de ce que l'on pourrait appeler l'histoire du corps se sont multipliées au cours des trois dernières décennies. Il serait trop long d'en donner une bibliographie même sélective. Les travaux les plus significatifs sont désormais bien connus. Or on peut résumer les différentes approches selon trois perspectives :

- Celle de l'histoire sociale ou de l'anthropologie, qui voit dans les usages du corps le révélateur et le réceptacle des pratiques, des croyances et de l'organisation des groupes humains. La philosophie a souvent également pris ce parti.
- Celle de l'histoire de l'art et de l'esthétique, qui s'intéresse au corps comme révélateur de la vision que nous avons de nous-mêmes ou de la place que nous donnons à l'Homme dans notre représentation du monde. Cette perspective rejoint souvent la précédente.
- Celle de l'histoire ou de la philosophie des sciences, qui analyse les conditions d'une connaissance du vivant et d'une étude de l'Homme comme entité biologique et organique. L'histoire de la médecine endosse ici généralement le rôle principal mais d'autres approches sont possibles.

Enfin, d'un point de vue plus strictement philosophique, la question de la relation entre l'âme et le corps, véritable pierre de touche de la pensée occidentale, reste évidemment un enjeu incontournable des études sur le corps, qui a pu être relayé dans le champ de la psychologie ou de la psychanalyse.

La douleur, le cœur d'un enjeu philosophico-médical

Les travaux qui suivirent de près ma thèse de doctorat soutenue en 2003 ont été tributaires des questionnements dont Jackie Pigeaud avait fait le fonds de ses écrits principaux. La question des rapports entre l'âme et le corps, l'opposition entre monisme et

dualisme, la séparation ou la conjonction entre philosophie et médecine, tels sont les enjeux qui m'ont d'abord occupé. Je peux affirmer qu'ils continuent à faire partie de mes préoccupations même si mon intérêt initial, centré sur la question des passions de l'âme et du corps, s'est progressivement déplacé d'une phénoménologie du corps vers une épistémologie du corps.

Ma formation initiale m'avait d'abord porté vers la question des représentations du corps. Dans mon étude consacrée à la pensée de la douleur, j'ai ainsi pu écrire :

> L'histoire du corps relève, pour ceux qui entreprennent de l'écrire, d'une double approche. Elle consiste en un travail portant à la fois sur la représentation et sur les représentations de soi. D'une part, elle doit se demander comment les hommes, à une certaine époque, dans un certain contexte culturel, se sont représentés leur corps, autrement dit comment ils se sont pensés eux-mêmes en tant qu'individus constitués d'une âme et d'un corps. Il s'agit alors d'étudier les discours, les pratiques et les usages du corps. On comprend bien que cette histoire a pour point de départ une expérience subjective, qu'elle consiste à rendre compte de l'ensemble vaste et mouvant des expériences subjectives des hommes du passé. D'autre part, elle analyse les représentations effectives du corps, qu'elles soient littéraires ou artistiques, pour comprendre dans quelle mesure ces représentations – qui sont autant d'objectivations de soi – nous apprennent quelque chose sur ce qui fait l'enjeu de la première approche, c'est-à-dire la perception que l'homme a de soi. [LE BLAY 24, p. 79]

On voit bien que je me situais ici dans une approche prenant le corps comme une entité s'imposant à nous et dont la pensée devait rendre compte. Il s'agit d'un enjeu proprement philosophique. Comme Jackie Pigeaud, j'ai alors été amené à considérer les différentes écoles de pensée selon qu'elles niaient ou négligeaient le corps dans ses relations avec l'âme – philosophies dualistes – ou selon qu'elles en faisaient l'objet même du travail philosophique sur soi – philosophies monistes [LE BLAY 27, p. 64-65]. Mon intérêt s'étant prononcé d'emblée en faveur des secondes, je me suis assez naturellement penché sur la tradition stoïcienne telle qu'elle s'épanouit au Ier siècle de l'ère chrétienne. L'article que je viens de citer [LE BLAY 24] reprenait en cela certaines des conclusions les plus saillantes de ma thèse de doctorat : la question de la douleur, dépendante du concept de toucher intérieur – concept issu de l'école des Cyrénaïques et repris par le stoïcisme impérial, constitue à la fois la pierre de touche de la pensée physiologique, c'est-à-dire de cet ensemble de notions sur l'Homme que se partagent tradition philosophique et pensée médicale, et le point de départ d'une définition de l'individu, dont on voit précisément apparaître les contours dans le courant du Ier siècle. Indépendamment des études menées par Jackie Pigeaud, je m'inscrivais clairement dans la lignée de grands penseurs de la philosophie antique dont je revendiquai l'influence :

> Or, on n'a jamais autant parlé du corps et de l'expérience de la douleur qu'aux premiers siècles de l'ère chrétienne, sous l'influence du stoïcisme romain en particulier. R. Rey ne dit mot des travaux de M. Foucault ou encore ceux de P. Hadot, pour ne citer que ces deux références fondamentales. [LE BLAY 24, p. 81]

Me revendiquant des deux autorités ainsi invoquées, je tenais à affirmer que la philosophie s'était progressivement orientée vers une revalorisation du corps et de ses

mouvements internes. La question des mouvements internes du corps est essentielle car c'est elle, on va le voir, qui a conduit mes pas vers l'étude des météores.

Sur la question de l'émergence des notions de sujet, d'individu et de « moi », je me suis ainsi livré à une sorte d'archéologie, suivant ce que l'intitulé d'un colloque auquel j'étais convié à participer suggérait. Cette archéologie s'inscrivait dans la poursuite de la même thèse et sous l'égide des mêmes lectures :

> Second point : la question du moi et de sa définition touche à la question de la relation entre l'âme et le corps, car c'est bien de cela qu'il s'agit dès lors qu'on associe au moi l'idée d'individualité. Or la relation entre l'âme et le corps constitue la pierre de touche, et même la pierre de fondation de toute la tradition philosophique antique. […] Telle est l'orientation de notre propos : il s'agit de mettre en évidence le rôle du stoïcisme de l'époque impériale, c'est-à-dire les deux premiers siècles de l'ère chrétienne, dans l'élaboration d'une philosophie du sujet. Michel Foucault a bien entendu ouvert la voie et nous ne prétendons pas introduire une réflexion nouvelle ; il convient naturellement de renvoyer au cours du Collège de France intitulé *L'Herméneutique du sujet* où il est mis en évidence que les deux premiers siècles après J.-C. constituent à Rome l'âge d'or de la culture de soi. [LE BLAY 27, p. 64-65]

Je concluai ainsi :

> Comme nous le disions en introduction, cette idée que le Nouveau Stoïcisme de l'époque impériale représente un événement dans la pensée du moi et de l'individu n'est pas neuve, mais si l'on en juge par la multiplication des travaux récents explorant cette réflexion, elle représente aujourd'hui l'une des voies privilégiées des études sur la philosophie ancienne, notamment dans le monde anglo-saxon. Nous espérons y avoir modestement contribué. [LE BLAY 27, p. 82]

Je citai, à l'appui de ces remarques conclusives, une série de références à des travaux récents. N'ayant pas complètement perdu de vue ces perspectives (voir *infra* Perspectives V), je suis resté attentif aux publications ayant trait à cet enjeu, dont je constate qu'elles ne cessent de se multiplier. J'ai été flatté de constater qu'une thèse de Doctorat en Philosophie récemment soutenue par Marion BOURBON à l'Université Bordeaux Montaigne poursuivait cette enquête en faisant notamment référence à l'une de mes publications[12]. J'ai eu depuis l'occasion d'échanger avec son auteure.

Sans avoir approfondi ce questionnement sur la pensée du corps à travers le prisme de la douleur, j'ai toutefois eu l'occasion d'y revenir par deux fois sur des corpus illustrant le stoïcisme d'époque romaine. Tout d'abord dans une analyse critique de la monographie de Florence Dupont intitulée *Les monstres de Sénèque. Pour une dramaturgie de tragédie romaine* parue en 1995 [LE BLAY 11]. J'ai voulu contester le principe ainsi résumé par son auteure : « Le spectacle de la métamorphose d'un homme en monstre, c'est ce que devient toute tragédie grecque naturalisée romaine par le tissage de la traduction »[13]. La transformation qu'évoque Florence Dupont ne s'effectue pas sur le plan psychologique mais

[12] « De l'unicité à la personnalité. Recherches sur la contribution stoïcienne au concept d'individu », thèse soutenue le 13 décembre 2016 sous la direction d'Emmanuel BERMON (Université Bordeaux Montaigne) et Carlos LÉVY (Université Paris-Sorbonne).

[13] Dupont F., *op. cit.*, p. 42.

sur le plan physique : le drame qui se déroule sur la scène de la tragédie romaine – en l'occurrence les pièces de Sénèque – touche les entrailles et les viscères et nous rend spectateurs des outrages que les héros tragiques font subir à leur propre corps ou à ceux d'êtres chers. Je résumai ainsi la représentation qui fondait, selon la commentatrice, cette esthétique de la tragédie latine :

> Du point de vue du romain Sénèque, l'humanité se définirait d'abord comme un bouillonnement informe d'entrailles, qui peut échapper à l'empire de la raison et donner lieu aux passions les plus destructrices. Ce qui fait l'homme, c'est son corps, siège d'une vie organique inquiétante et terrifiante. La tragédie exhibe la laideur de l'humanité puisqu'elle permet l'exposition, la mise à nu, de cet intérieur hideux que la nature a voulu cacher sous la peau. Le héros y perd sa belle forme – sa *forma* – et devient un être fait de chair, de sang, d'entrailles et d'humeurs. […] L'humain se trouve réduit aux viscères ; il devient un être abject, au sens où J. Kristeva définit cette notion : est abject tout ce qui fait partie et ne fait pas partie du corps, ce qui touche à ses limites, ce qui est interne et externe à la fois, ce qui met en jeu ou met en cause 'les frontières du corps propre'. Les viscères et les humeurs, tant qu'ils sont cachés sous la peau, qu'ils restent à l'intérieur, ne sont pas abjects ; dès lors que l'on ouvre le corps, ils deviennent abjects. [LE BLAY, 11, p. 221-222]

La thèse adoptée par Florence Dupont veut que cette esthétique et cette représentation du corps comme magma viscéral soient un trait de la romanité. Ma critique, qui ne remettait nullement en cause la finesse de l'analyse des tragédies de Sénèque, portait sur des points de méthodologie philologique – l'absence notamment d'autres modèles tragiques latins pour pouvoir généraliser l'esthétique mise en œuvre par Sénèque – et surtout de contexte : l'esthétique des tragédies de Sénèque se retrouve dans d'autres œuvres latines contemporaines – ce qui tendrait à conforter la thèse soutenue – mais elle est surtout fortement tributaire de l'emprise de la philosophie stoïcienne. Plus qu'un trait de la romanité de son auteur, elle témoigne des influences philosophiques qui marquent son époque.

> Mais en dehors de cette dimension culturelle[14], c'est d'abord à la théorie stoïcienne des passions qu'il convient de rattacher la représentation du corps comme magma bouillonnant de viscères, dont F. Dupont voulait faire une représentation romaine. Et lorsque la passion se déchaîne, c'est précisément cette intériorité viscérale inquiétante et dangereuse qui s'extériorise. Pour un stoïcien, la passion est un mouvement du plus profond de l'être vers l'extérieur ; c'est aussi un phénomène organique et corporel. [LE BLAY 11, p. 229]

La question du rapport entre intériorité et extériorité était au cœur de la lecture de Florence Dupont. L'intériorité corporelle était de fait l'enjeu de sa définition de la monstruosité. C'est précisément ce qui avait retenu mon attention et m'avait invité à relire la thèse proposée. Depuis ma thèse de doctorat, la relation entre intérieur et extérieur avait été le moteur de ma recherche. Je rappelle quelques-uns des titres de partie ou de chapitre de ce travail : « Profondeurs du corps et entrailles de la terre : une approche analogique » (Première

[14] J'évoquai l'influence de la diatribe et des exercices de rhétorique judicaire dont les *Controuersiae* de Sénèque le Rhéteur donnent un exemple significatif.

partie) ; « Microcosme et macrocosme : l'invisible et le visible » (Première partie, chapitre 2) ; « Le corps et le monde : la dialectique de l'interne et de l'externe » (Deuxième partie) ; « Les passions ou le dévoilement des profondeurs « (Deuxième partie, chapitre 5, 1) ; « Les voies de la connaissance de soi : 'toucher intérieur ' et expérience de la douleur » (Troisième partie, chapitre 7, 1). L'article dont il est question était d'ailleurs largement tributaire du dernier chapitre de ma thèse intitulé : « Tragédie et épopée : écriture et mise en scène du corps stoïcien », qui s'intéressait à la représentation littéraire du corps à travers ses entrailles et ses mouvements internes. J'insiste sur ce rappel car il détermine les travaux sur la météorologie qui suivront. Le titre de la première partie de cette thèse pourrait d'ailleurs fort bien faire office de résumé d'une bonne partie des travaux menés depuis.

Le second texte où j'étudie la douleur dans le cadre de la pensée stoïcienne est l'article dans lequel je présente et contextualise le cinquième livre de la correspondance entre Fronton et son élève devenu ami Marc Aurèle [LE BLAY 17]. Je me suis attaché à illustrer l'idée de la douleur comme révélation de soi à partir d'un exemple rare et particulièrement révélateur, celui d'une authentique correspondance en bonne partie conservée.

> Concernant l'expression de la douleur, ses modalités et son lexique, les études classiques se sont d'abord et avant tout tournées vers la tragédie, qui apparaît comme le lieu par excellence de la souffrance et de son expression. Il est certain que dans une culture singulièrement peu encline à l'aveu et à l'écriture personnelle, où la littérature autobiographique est encore à inventer, la tragédie constitue l'un des rares genres où des hommes et des femmes s'expriment à la première personne et font part directement de leurs états d'âme et de leurs maux. Mais ce « je » qui dit sa douleur reste la parole de personnages fictifs, héros et héroïnes condamnés à endurer des douleurs peu ordinaires que le commun des mortels aurait sans doute bien du mal à exprimer sous la forme du discours tragique. Nous pensons à Philoctète, bien-sûr, mais aussi à Œdipe se crevant les yeux ou à l'Hercule de Sénèque se consumant à petit feu. C'est pourquoi, afin de recueillir quelques témoignages de la souffrance ordinaire, celle qui peut se vivre et se dire au quotidien, il apparaît nécessaire de se tourner vers un autre genre, sans doute le seul de la littérature antique transmise où des hommes acceptent de se décrire et de se raconter, le genre épistolaire. Nous poserons que la lettre, si tant est que l'on reconnaît ou accepte son authenticité, est, pour l'homme de l'Antiquité, le lieu de l'expression de la douleur, en tant qu'elle est le lieu de l'expression de soi. [LE BLAY 17, p. 103-104]

Cette relecture des lettres échangées par deux hommes qui n'hésitent pas à faire part de leurs problèmes de santé, même lorsque ceux-ci s'avèrent assez mineurs, m'a autorisé à relancer le débat ouvert par les travaux des historiens Eric R. Dodds et Glen W. Bowersock, qui tentèrent de caractériser l'époque des deux épistoliers, le et IIe siècle ap. J.-C., sous l'angle d'une attention extrême voire aiguë portée aux mouvements internes du corps. Le débat reste ouvert. Âge d'angoisse et d'anxiété intérieure, favorisant les élans mystiques, ou période d'hypersensibilité tendant à l'hypochondrie, telles sont les caractérisations que j'ai souhaité remettre sur le métier. Il m'a semblé qu'il fallait se montrer prudent dès lors que, sur la base de quelques témoins littéraires, certes de premier ordre, l'analyse conduisait à caractériser de manière englobante et généralisante toute une société ou toute une époque. Tel est l'irrésistible écueil sur lequel toute entreprise de compréhension de l'Antiquité peut se briser dès lors qu'elle accorde à la littérature le statut de témoin privilégié du temps. La littérature

est incontestablement un témoin de son temps mais elle reste conditionnée par des pratiques rhétoriques, des traditions esthétiques et des influences philosophiques. Toutes ces perspectives sont eux-mêmes liées au temps qui les a vu naître et prospérer mais elles relèvent de démarches intellectuelles et spirituelles personnelles autant qu'elles sont le fruit de conditions sociales et culturelles. Enfin, le philologue ne perd jamais de vue le fait qu'il échafaude des hypothèses sur un fonds de ruines. C'est un point que je n'ai cessé de mettre en avant et que j'ai régulièrement rappelé avant de proposer des conclusions génériques. Il y a de ce point de vue une similitude à rappeler entre l'entreprise de lecture des textes anciens et le travail archéologique : notre vision du passé est irrémédiablement tronquée et toute interprétation, même établie sur la base de données précises et convergentes, relève plus de la probabilité que de la certitude.

L'analogie et son sens : une façon d'envisager l'histoire des progrès de la connaissance

En 2009, je faisais le constat suivant sur l'un des axes principaux de ma recherche :

> L'une des questions qui ont jusqu'à présent orienté mes travaux sur la pensée médicale envisagée dans ses rapports avec les autres domaines de la pensée scientifique est celle de ce que l'on pourrait appeler les échanges paradigmatiques. Je désigne ainsi les modèles théoriques qui organisent la pensée scientifique des Anciens et que l'on retrouve à l'œuvre d'une discipline à l'autre. On peut voir dans cette enquête un prolongement de la réflexion de Gaston Bachelard, un prolongement qui s'abstient toutefois du regard condescendant et de la volonté de psychanalyser la connaissance qui caractérise cette grande étude sur *La formation de l'esprit scientifique*. L'enjeu est de montrer comment un champ disciplinaire peut, par le biais de la pensée analogique, servir de référent à un autre. Cette réflexion porte donc sur les points de rencontre, sur les conjonctions su savoir ; elle s'efforce de mettre en relief une trame théorique voire une structure organisant la pensée scientifique de l'Antiquité. […] Comme j'ai pu le montrer, la météorologie et la médecine ont largement pratiqué ces échanges paradigmatiques. [LE BLAY 26, p. 79]

Dans son essai devenu classique portant sur *L'Homme et la Mort* (Éditions du Seuil, Paris, 1970), Edgar Morin parlait ainsi de la magie :

> « La magie suppose l'analogie et l'interpénétration, à la limite totale, de l'humain et du naturel, du 'microcosme' et du 'macrocosme'. Il est frappant de constater que le premier grand mythe sur lequel s'appuient toutes les magies, qui se trouve élaboré très tôt chez les peuples archaïques (cf. Marcel Griaule), que l'on retrouve à la mue du chamanisme en philosophie (présocratisme, hindouisme) et même au cœur de nombreuses philosophies modernes, qui se manifeste enfin avec une vivacité extrême à la source de la magie occultiste contemporaine, est celui de cette analogie du microcosme et du macrocosme. Analogie pleinement anthropo-cosmomorphique ; l'homme est analogue au monde, et le monde est analogue à l'homme. » (« Anthropologie de la mort », p. 111)

L'idée que le « présocratisme » s'apparente à une mue du chamanisme en philosophie mérite discussion. Il faudrait d'abord définir en termes clairs ce qu'est ce présocratisme : nous savons

qu'il s'agit d'une appellation *a posteriori* qui regroupe un ensemble de penseurs et de systèmes théoriques très divers qui n'ont pour seul véritable point commun que leur antériorité par rapport à l'enseignement socratique. L'appellation relève donc de la commodité historique et non de l'existence effective d'un courant de pensé constitué. Toute lecture anthropologique tend à la généralisation à grande échelle ; l'étude d'Edgar Morin n'échappe pas à la règle. Il n'en reste pas moins vrai que l'on décèle chez les premiers *physiologoi* de langue grecque certains traits redondants, notamment la volonté d'expliquer le cosmos sur la base de principes menant à une représentation unifiée de ce dernier. La vision analogique participe de cette première entreprise théorique. Certains la qualifieront volontiers de vision holistique.

Dans un texte publié en 2005 – rédigé en fait en 2002 à l'occasion du 11ème Colloque hippocratique international [LE BLAY 22], j'ai voulu reprendre la réflexion à partir de la déclaration que l'on attribue à Démocrite, selon laquelle l'Homme serait un petit monde (Diels-Kranz 68 B 34). Cette synthèse s'inscrivait dans la lignée directe des deux premières parties de ma thèse de doctorat, qui était alors en cours de rédaction. J'ai montré comment l'idée pouvait se décliner selon deux perspectives dans le cadre de la Collection hippocratique :

- la perspective analogique *stricto sensu*, qui est aussi le versant philosophique de la médecine hippocratique, qui veut que l'on puisse élaborer une théorie du corps et de ses maladies à partir d'une connaissance du cosmos et de ses principes.
- la perspective environnementale ou « météorologique », qui pose que le corps subit l'influence de son environnement naturel et que l'on doit connaître les conditions extérieures afin de comprendre le fonctionnement et l'état interne du corps. Cette perspective est illustrée par le célèbre traité *Airs, Eaux, Lieux*, qui est aussi à l'origine d'une théorie des climats et, par voie de cause à effet, d'une théorie des caractères humains qui enfantera notamment la physiognomonie.

Je suis revenu plus tard sur cette seconde perspective dans le cadre d'une communication portant sur les liens unissant physiognomonie et ethnographie dans l'Antiquité [LE BLAY 40]. Mais c'est surtout la première perspective qui a davantage retenu mon attention. Deux textes m'ont servi de fil directeur, tous les deux relevant de la météorologie, le traité fondateur d'Aristote portant sur les météores et les *Naturales quaestiones* de son imitateur Sénèque. J'ai cherché à montrer le rôle de l'analogie biologique dans la démarche étiologique de ces deux auteurs. Dès lors qu'il s'agit de comprendre des phénomènes dont les causes sont à chercher dans la partie invisible du monde, c'est-à-dire les entrailles de la terre, les représentations anatomiques ainsi que les connaissances en matière de physiologie viennent au secours du théoricien. L'intériorité du corps peut être sondée et observée tandis que certaines parties du monde restent inaccessibles à l'observation directe[15].

[15] J'ouvre ici une parenthèse pour dire que j'ai été heureux de constater à l'occasion d'un compte-rendu bibliographique, quelques années plus tard, que Lila Taub, dont les travaux portent essentiellement sur la météorologie antique, proposait une démonstration identique à la mienne [LE BLAY 22] à partir du même corpus dans un chapitre intitulé « Physiological analogies and metaphors in explanation of the Earth and the Cosmos » (*in* M. Hortsmanshoff, H. King & C. Zittel (ed.), *Blood, Sweat and Tears. The Changing Concepts of Physiology from Antiquity into Early Modern Europe*, Intersection, 25, Brill, Leiden-Boston, 2012, p. 41-63). J'ai retrouvé dans ce texte tous les éléments de ma démonstration, ainsi qu'un corpus de sources identique. Mon article n'était toutefois pas mentionné dans cette publication, ce qui ne relevait manifestement d'aucune malveillance mais simplement de la méconnaissance. Le compte-rendu que je rédigeai (*Bryn Mawr Classical Review*) m'invita à prôner l'humilité du chercheur face à ses propres écrits : on pense toujours que ses travaux seront lus et qu'ils inspireront la communauté des chercheurs mais le foisonnement des publications académiques fait que même

À l'issue de cette étude, j'ai suivi les conclusions de Piet H. Schrijvers (« Le regard sur l'invisible, Étude sur l'emploi de l'analogie dans l'œuvre de Lucrèce », *in* O. Gigon (éd.), *Entretiens de la Fondation Hardt sur l'Antiquité classique*, 24, *Lucrèce*, Genève, 1978, p. 77-121) en affirmant qu'il fallait être attentif au sens de l'analogie et ne pas user systématiquement du couple microcosme/macrocosme pour la désigner, celui-ci supposant que le cosmos sert de référent. Or la relation peut être inversée :

> Turning to the micocosm/macrocosm parallel as a frequently used figure, he points out the need for a formal distinction: if man constitutes the starting point of the analogy, so that knowledge associated with its anatomy and physiology is transferred to the universe, one should rather talk about the representation of the world as a *makranthropos*. With regard to Lucretius' *On the Nature of Things* (*De natura rerum*), Schrijvers observes that the representation of man as microcosm *stricto sensu* occurs only once, with the description of an epileptic fit. As fot the *makranthropic* analogy, he states that it occurs only in the Hellenictic and Roman periods, relating this fact to the influence of Posidonius of Apameia. [LE BLAY 22, p. 256]

Je me suis appuyé sur ce constat d'une inversion plus tardive de l'analogie pour ajouter un élément au dossier complexe du traité hippocratique *De hebdomadibus*, dont l'origine comme la datation restent discutées, en pointant son originalité au sein de la Collection : il est le seul des textes hippocratiques à mettre en œuvre l'analogie du point de vue makranthropique. Pour ce qui est du rôle attribué par Schrijvers à Poseidonios d'Apamée dans l'inversion du sens de l'analogie originelle, j'étais en revanche beaucoup plus circonspect.

J'ai donc repris la réflexion où je l'avais laissée lorsque j'ai été sollicité en 2011 pour participer à la définition d'un programme de recherche qui se donnait pour objectif d'écrire l'histoire écologique des sociétés méditerranéennes (Antiquité et Moyen-Âge). Le projet n'a pas abouti mais il donna cependant lieu à la publication d'un bel ouvrage collectif, au sein duquel j'écrivis un chapitre [LE BLAY 10]. Il s'agissait surtout d'élargir la démonstration précédemment menée. Cette étude, présentée comme un état des lieux d'une recherche, a été l'occasion de proposer une histoire des liens analogiques unissant médecine et météorologie se déroulant en deux temps ou deux périodes. J'appelais ainsi la première période : « l'homme expliqué par le cosmos », et la seconde : « médecine et biologie, appuis théoriques de la météorologie ». Il faut résumer cette articulation en ces termes : dans un premier temps, la connaissance des grands principes présidant à l'organisation du cosmos, ce que l'on peut appeler la physique, contribue à l'élaboration d'un savoir sur le corps et ses différents états ; dans un second temps, l'incroyable développement de la pensée médicale entraîne une inversion de la perspective et les lois du vivant, garanties par la possibilité d'une observation de plus en plus fine, deviennent un modèle pour la compréhension de la nature.

Le premier temps était ainsi introduit :

> Le premier corpus médical grec, regroupé sous l'appellation de *Corpus* ou *Collection hippocratique*, emprunte pour une bonne part aux spéculations cosmologiques des philosophes ou *physiologoi*. […]

les bibliographies les plus rigoureuses commettent des oublis. Sauf à être l'auteur d'un ouvrage ou d'un écrit marquant, on s'expose à voir nombre de ses publications ignorées. Je referme la parenthèse sur ces considérations appelant à la modestie.

> De fait, en reprenant aux présocratiques leurs conceptions, les premiers théoriciens de l'art médical ont pu développer une conception de la physiologie et de la pathologie fondée sur les éléments, les humeurs et les qualités primordiales. Ainsi, le macrocosme fournissait aux médecins un modèle explicatif de ce qui leur échappait, qu'ils aient supposé une identité parfaite entre microcosme ou macrocosme, ou simplement admis des rapports d'analogie. [LE BLAY 10, p. 65-66]

Ce développement me permettait d'inscrire la médecine dans un rapport de dépendance épistémologique à l'égard de l'enquête sur la nature :

> Nous voyons donc que, dans la médecine hippocratique, qui, avec les interrogations des présocratiques, marque le point de départ de l'analogie, la théorie a emprunté une voie à sens unique, partant du macrocosme pour explorer le microcosme. Exploitant une domaine reconnu et systématisé, elle a pu s'appliquer à la *terra incognita* qu'était encore le corps au moment où commence à émerger une médecine rationnelle. D'un point de vue historique, il y aurait donc antériorité de la physique sur la médecine. Le schéma quaternaire des humeurs, destiné à organiser toute la science médicale à partir de Galien, ainsi que celui des quatre qualités primordiales, tirent en effet leur origine de la cosmologie et de la météorologie. [LE BLAY 10, p. 69]

Puis venait l'introduction de la seconde période :

> Giambattista Vico définissait ainsi le principe premier de la connaissance : « Lorsque les hommes ignorent les causes naturelles des choses, et lorsqu'ils ne peuvent pas même approximativement en rendre compte par la comparaison des choses semblables, dont les causes leurs sont connues, ils attribuent aux choses leur propre nature. » Dans ce passage du connu à l'inconnu, du proche au lointain, de l'homme au monde, nous trouvons une définition de la pensée anthropomorphique. Par « la comparaison des choses semblables » dont parle Vico, il faut évidemment entendre l'analogie, qui, dans un champ donné de la réalité, n'est pas toujours possible, comme le remarque lui-même l'auteur. La nature humaine reste donc le recours ultime, ou plutôt le point de départ de la pensée analogique – puisque l'anthropologie nous enseigne que la pensée anthropomorphique constitue généralement le stade primitif de la pensée scientifique. Dans la pensée analogique, elle-même souvent considérée comme un mode primitif, l'analogie anatomique ou physiologique s'inscrirait donc dans un rapport d'antériorité logique et chronologique. […] Ces préliminaires épistémologiques nous permettent d'introduire ce que nous considérons comme une seconde période, une seconde étape, de la pensée scientifique antique, à partir de laquelle la médecine et la biologie, devenues des domaines de la connaissance reconnus et largement balisés, vont pouvoir servir de modèle analogique à l'enquête sur la nature. Il en va ainsi de la météorologie. [LE BLAY 10, p. 70-1]

Avec le recul, je constate ce que les « préliminaires épistémologiques » empruntés à Vico et aux données de l'anthropologie ont de problématique par rapport à la démonstration qui était la mienne. Je tenais en effet à montrer que le recours analogique au corps constituait un renversement de perspective par rapport à une démarche préalable qui avait pris le cosmos

pour norme. Or j'introduis dans ce texte la thèse selon laquelle la pensée anthropomorphique est une sorte de fondement primitif de la pensée scientifique. Ai-je alors commis une faute méthodologique qui aurait échappé à ma vigilance ou faut-il repréciser le cheminement de la pensée ? Il faudrait d'abord s'assurer de la validité du jugement de Vico et du caractère anthropologiquement général de cet anthropomorphisme. Sans aller trop loin dans la vérification, il apparaît assez légitime de considérer que l'approche anthropomorphique est l'une des modalités principales des premiers discours sur le monde. Les traditions orales encore vivaces comme les sources mythologiques sont des témoins assez parlants de cette démarche cognitive. Je mentionnai d'ailleurs dans ce même passage l'étude sur *La formation de l'esprit scientifique* de Gaston Bachelard, qui vient confirmer ce cadre. Afin de maintenir la thèse qui était la mienne – et que soutiens encore, il me paraît nécessaire de préciser la distinction entre l'univers mental et les représentations sur lesquels une connaissance du monde peut se fonder et l'émergence d'une pensée rationnelle du monde, où la spéculation peut emprunter d'autres voies. Dans le premier champ, l'analogie anthropomorphique est effectivement une modalité cognitive et discursive de premier ordre. Mais c'est précisément la volonté de rompre avec le discours du mythe ou de la superstition qui a pu entraîner les *physiologoi* grecs à emprunter d'autres voies pour poser les principes d'une explication du cosmos et d'une physique qui n'ait pas besoin du modèle de l'Homme pour être appréhendée par l'esprit. Un cadre étiologique s'instaure alors qui va permettre de fonder la connaissance rationnelle de l'Homme lui-même, en tant que partie intégrante du monde physique. De là, les avancées considérables et rapides de la pensée médicale vont remettre le vivant et le corps au centre de la démarche analogique. Mais il n'y aurait finalement pas de retour véritable à l'anthropomorphisme primitif, d'où la nécessité d'user d'une expression différente, que je réaffirme ainsi :

> Même si le recours aux concepts de microcosme et de macrocosme est d'usage courant pour désigner cette pensée analogique associant le corps à l'univers, il est nécessaire d'être attentif à l'usage que l'on en fait dans l'histoire des sciences. Car l'emploi de ces termes définit une orientation correspondant à ce que nous avons identifié comme la première période, celle pendant laquelle la cosmologie représente de fait un savoir de référence sur lequel la médecine comme la biologie ont pu s'appuyer pour élaborer leurs systèmes théoriques. Nous avons vu que les traités de météorologie que nous conservons adoptent la perspective inverse et reposent sur une analogie que nous pouvons qualifier de makranthropique. Plus que d'évolution épistémologique, il convient de parler de révolution. […] Ce sont incontestablement les progrès de l'observation anatomique, rendus possibles par la pratique de la dissection, qui ont permis au savoir médical de se constituer dès la période hellénistique comme une science de référence. La médecine grecque a su se doter d'outils et de méthodes qui firent d'elle un modèle d'investigation. Elle offre en outre aux théoriciens – et cela dès l'époque de rédaction des premiers traités hippocratiques – un ensemble élaboré de doctrines et de systèmes théoriques dont la richesse et la complexité ont peu d'équivalent dans la pensée antique. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que la pensée analogique ait connu le renversement que nous venons de décrire. Le principal obstacle épistémologique de la cosmologie et de la physique antiques était la possibilité d'avoir un accès direct aux phénomènes étudiés. Pour celui qui étudie les volcans ou les tremblements de terre, l'observation et l'expérimentation restent un problème insurmontable tant par les proportions de l'objet étudié que par la

> localisation des phénomènes – dont les causes sont à trouver sous la surface de la Terre. [LE BLAY 10, p. 84]

Une troisième étude a complété et approfondi la réflexion en la concentrant sur un point doctrinal particulier, celui du pneumatisme [LE BLAY 35]. J'ai cherché à montrer qu'il fallait corréler l'étiologie pneumatique que Sénèque met en œuvre dans sa théorie des tremblements de terre aux spéculations médicales sur les organes de la respiration. Sénèque pose en effet que les cavités souterraines renferment des vents ou des souffles (*spiritus* en latin, traduisant le πνεῦμα des grecs) et que c'est le mouvement et l'agitation de ceux-ci qui sont à l'origine des séismes, notamment lorsqu'ils cherchent à s'échapper des conduits qui les retiennent. On observe à l'appui de cette thèse le recours à l'analogie biologique, issue pour l'essentiel de lectures médicales. Il est alors intéressant de poser la question de la doctrine ou des doctrines qui ont pu être privilégiées par Sénèque. La réponse « classique » à cette question trace un lien doctrinal de principe et *a priori* évident entre le stoïcisme, dont Sénèque est un représentant, et la secte médicale pneumatique. Il apparaît de fait cohérent pour ne pas dire nécessaire de relier la physique pneumatique des uns avec la physiologie elle aussi pneumatique des autres. De plus, les liens historiques ont été bien établis entre le Portique et cette secte médicale inspirée par l'œuvre d'Athénée d'Attalie, qui semble avoir été un disciple de Poseidonios.

> Athenaeus of Attalea laid the foundations of his new medical aetiology in his treatise *On Remedies* (Περὶ βοηθημάτων), in which he supposedly borrowed the Stoic's pneumatology. According to F. Kudlien, Athenaeus had been a student of Poseidonios of Apamea and several aspects of his psychological and physiological system derive directly from his professor's teachings. Poseidonios being one of Seneca's more important sources in the writing of the *Problems in Nature*, there should be no reason to question the Stoic philosopher's intellectual familiarity with the pneumatic school of medicine. Furthermore, Athenaeus, although the firts pneumatist, cannot be considered as the founder of the school itself. Agathinus of Sparta, which Galen often refers to in relation to the pulse, is in fact known as its historical founder. He was close to L. Annaeus Cornutus and his reputation as a doctor was considerable under Nero's reign. One cannot doubt that Seneca held him among his acquaintances. In such a cultural and historical context, things seem to be quite simple, and there should be no need for a further inquiry into Seneca's medical sources. The close relationship between medical Pneumatism and Stoic physics is no longer a matter of discussion. Nonetheless, we would like to introduce a few remarks in order to disrupt this doctrinal harmony. [LE BLAY 35, p. 66]

Mon intention était bien de montrer que les choses n'étaient pas si simples qu'elles en avaient l'air et que les affiliations doctrinales étaient toujours sujettes à caution. D'une part, certaines associations historiques ont été remises en question ; d'autre part, le pneumatisme de Sénèque, qui s'appuie certes sur le cadre général de la physique stoïcienne, est partagé par d'autres théoriciens dès lors qu'il s'agit de météorologie, et ces derniers ne sont pas des sectateurs du Portique, à commencer par Lucrèce, qui suit probablement Épicure. Concernant la première réserve, qui relève pour une bonne part de la doxographie philosophico-médicale, je rappelai les points suivants :

> The link one may establish between medical and philosophical theoretical systems is not always as strong as it may seem. Of this, we may give two examples. It has traditionally been stated that Methodist medicine was close to the philosophy of Epicurus since its original and fundamental ground was related to atomism. This point has recently been discussed by Ph. van der Eijk who showed that the methodist Caelius Aurelianus could claim other epistemological affiliations. The same remark applies to Sextus Empiricus, who was both a philosopher and a doctor: in his *Outlines of Pyrrhonism* (Πυῤῥώνειοι ὑποτυπώσεις), he suggests, in a very polemical way, that pyrrhonist philosophers interested in a medical career should turn to Methodism, which has a closer relationship to scepticism than medical empiricism. He adds that empiricism as a strong tendency to dogmatism. [LE BLAY 35, p. 66]

Ma démonstration s'arrêtait plus longuement sur la seconde réserve pour parvenir à une conclusion prudente sur le plan doctrinal :

> Coming to this point of our inquiry about Pneumatism, we cannot reach a doctrinal conclusion. It seems impossible to demonstrate whether the pneumatic school of medicine had a decisive influence on the writing of Seneca's *Problems in Nature* or not. We should rather consider that Pneumatism had a large influence as a general aetiological model on Latin authors. Poseidonios' writings might have played an important part in the adoption of *spiritus* as a universal agent in post-Aristotelian meteorology. Lucretius, his contemporary, ma be the first witness to this influence – which, as one knows, was strong and durable in the Roman world : nevertheless he was not a Stoic. But as we do not have any other testimony of Epicurean meteorology besides his *On the Nature of Things* (*De rerum natura*), we cannot tell whether Lucretius was a close follower of Epicurus in this theoreticla field or if he introduced new patterns. Aristotle's meteorological system is also at stake in this general agreement on *pneuma.* [LE BLAY 35, p. 74]

Il me paraissait important d'illustrer le fait que, à mesure que le temps passe et que la littérature théorique et philosophique s'accumule, les auteurs qui veulent faire œuvre de synthèse, comme c'est le cas du romain Sénèque, sont assez naturellement conduits à pratiquer une certaine forme d'éclectisme, qui, contrairement à ce qui a parfois pu être écrit, ne témoigne pas d'un manque de rigueur ou d'un amateurisme philosophique mais plutôt d'une conception plus ouverte de l'orthodoxie doctrinale.

Sur cette question de l'analogie cosmos/corps, il resterait bien sûr à envisager un aspect, celui de la visée téléologique qui attribue une âme au monde et le pense par conséquent comme un être vivant. Mes travaux n'ont pas abordé cette question, pourtant centrale dans l'histoire de la philosophie. L'angle d'approche qui a été le mien, centré autour de la pensée physiologique et médicale, n'a pas entraîné mes pas vers l'étude de la *psychè* universelle. Je me contenterai de me ranger pour lors à l'analyse de Luc Brisson, dans son introduction à la traduction du *Timée* de Platon :

> « Pourquoi Timée considère-t-il l'univers comme un être vivant ? Telle est la question que ne peut manquer de se poser un contemporain. Apporter une réponse à cette question n'est pas chose facile. Voici celle qui, pour l'instant, me paraît la moins mauvaise. Pour un Grec ancien, le problème majeur, en cosmologie, c'est de rendre

compte de ce qu'il y a de partiellement ordonné dans le monde sensible, et surtout des mouvements les plus réguliers qu'on y puisse observer, ceux des corps célestes. Or on note, chez les êtres vivants qui, par définition, sont dotés de ce principe de mouvement spontané qu'on appelle 'âme', une certaine régularité dans le changement ; telle espèce engendre telle espèce, vit tel nombre d'années, présente telles caractéristiques, etc. Qui plus est, l'âme de l'homme est douée d'un intellect, qui lui permet d'avoir une conduite cohérente et conforme à des intentions plus ou moins bien définies. Un raisonnement analogique permet de mettre en rapport ces deux ordres de faits et de doter le monde sensible d'une âme douée de raison, comme le fait le démiurge selon Timée. »[16]

Les paradigmes de la pensée physiologique

L'étude du corps sous l'angle de la pensée analogique m'a conduit à mettre en valeur certains des paradigmes physiologiques constitutifs de la pensée des théoriciens de l'Antiquité. Le terme de « paradigme » est d'utilisation délicate en philosophie des sciences, en tant qu'il est fortement connoté depuis les écrits de Thomas Kuhn. Par paradigme, j'entends les notions qui apparaissent comme constitutives d'un savoir partagé sur le corps et qui font l'objet de débats dont la littérature fait largement état. Dans mon approche, ces paradigmes relèvent autant de la définition d'une notion sur le vivant que d'un problème récurrent posé à son sujet. Je me suis donc intéressé à deux enjeux qui dépassent la seule littérature technique, celui de la distinction entre veines et artères et celui de l'existence de pores permettant la respiration.

Comme je l'ai rappelé [LE BLAY 26], la distinction entre veines et artères est théorisée à l'époque hellénistique par les travaux des médecins alexandrins Hérophile et Érasistrate. Il s'agit alors de rendre compte de l'existence de deux réseaux conducteurs à l'intérieur du corps dont la différence de nature a pu être observée dans le cadre de dissections anatomiques. D'un point de vue strictement logique et systématique, l'existence d'un triple système suppose la nécessité de conduire à l'intérieur du corps trois fluides ou entités physiologiques distinctes. Les anatomistes alexandrins établiront le principe d'un système de conduction du sang (veines) et d'un système de conduction du *pneuma* vital (artères). Cette démonstration, fortement inspirée par une vision téléologique, prévaudra longuement et ne sera non seulement pas démentie par les observations anatomiques mais même confirmée par ces dernières. Carlo Augusto Viano a ainsi pu parler de cécité anatomique[17].

Disons d'abord quelques mots sur le modèle physiologique invoqué. Un passage des *Placita* d'Aetius attribue à Diogène d'Apollonie, qui fut sans doute le premier *physiologos* à proposer une description du système veineux, la thèse selon laquelle l'air était transporté par les artères. Après lui, le médecin Praxagoras de Cos, au IVe siècle, avait semble-t-il énoncé cette distinction entre un réseau de canaux, les veines, transportant le sang et un autre réseau, les artères, renfermant de l'air (πνεῦμα). Mais l'accréditation de cette théorie se fit sous l'impulsion des recherches de l'époque hellénistique. La tradition en attribue le développement et la démonstration à deux médecins alexandrins, Hérophile et surtout Érasistrate. Le premier avait posé le

[16] GF Flammarion, Paris, 1992, p. 35.

[17] « Perché non c'era sangue nelle arterie : la cecità epistemologica degli anatomisti antichi », *in* G. Giannantoni et M. Vegetti (dir.), *La Scienza ellenistica,* Bibliopolis, Napoli, 1984, p. 299-352.

> paradigme « trois vaisseaux/trois fluides » en mettant en évidence les trois grands systèmes répartis dans le corps, nerfs, artères et veines. Érasistrate, son contemporain, avait retenu le principe général et s'était efforcé de lui donner une plus grande cohérence, au risque de surimposer sur les données de l'observation une logique systématique. Selon lui, les artères ne pouvaient contenir que de l'air (πνεῦμα) alors qu'Hérophile, se fondant sur les données de l'observation, devait admettre un mélange d'air et de sang. Le sang était donc confiné aux veines. Il s'agissait, d'un point de vue purement finaliste, de justifier l'existence d'un triple système de vases creux, chacun transportant une substance vivifiante différente. Le raisonnement était *a priori* imparable : la nature n'avait pu créer deux systèmes de canaux équivalents. La théorie et la logique déterminaient l'observation et l'observation ne pouvait infirmer le système théorique : ainsi, même si l'anatomiste disséquant un cadavre constatait toujours la présence de sang dans les artères, un principe élémentaire, que l'on peut désigner par l'expression *horror uacui*, venait au secours de la théorie : dès son ouverture, l'artère se vide de son πνεῦμα – ce fluide est d'ailleurs inobservable – et le sang présent dans les veines vient alors la remplir. [LE BLAY 26, p. 82-83]

Or j'ai montré que ce paradigme était repris dans la météorologie de Sénèque comme modèle de compréhension de la structure terrestre, faite d'un réseau de canaux qui peuvent servir de voir de passage à de l'eau ou à de l'air. Sans un tel modèle théorique issu de la pensée médicale, le pneumatisme qui domine la pensée de Sénèque et de ses contemporains en matière de phénomènes sismiques n'aurait peut-être pas rencontré le crédit et la fortune qu'on lui connaît. J'ai montré en outre que ce modèle s'était imposé dans les esprits au point de faire l'objet d'une connaissance « vulgaire », dont témoigne la littérature. C'est en ce sens que l'on peut parler de paradigme, lorsqu'une idée issue de la spéculation théorique devient un constituant de la culture partagée par le plus grand nombre – c'est-à-dire la société aristocratique des lettrés dans le contexte antique – et détermine les représentations que l'on se fait d'une réalité, en l'occurrence le corps. Cette définition rejoint assez bien l'idée de paradigme de la pensée scientifique qui structure la lecture historique de Kuhn en tant qu'elle pose un état de la connaissance devenu canonique qu'il convient de dépasser pour faire progresser la connaissance, ce que Kuhn appelle une révolution scientifique. Dans le cas présent, c'est l'étude du système vasculaire par William Harvey qui jouera le rôle de révolution, en posant le principe de la circulation sanguine, là où les théories antiques n'envisageaient pas la possibilité d'un système ainsi fermé sur lui-même.

Plus tard, je me suis penché sur une entité physiologique problématique, les pores de la peau [LE BLAY 30]. De nouveau, c'est une lecture analogique qui m'a servi de fil directeur puisque j'ai croisé corpus météorologique et corpus médical. La question de l'existence de pores invisibles servant de voies de passage dans le corps est ancienne et remonte aux Présocratiques :

> Si l'on en croit le témoignage d'Aristote, l'une de nos sources principales sur les théories et les modèles de la physique présocratique, Empédocle aurait été le premier à recourir au mot πόροι pour désigner les infimes voies de passage que les effluves se dégageant des corps peuvent emprunter pour frapper nos sens. De par leur petitesse, ces pores seraient invisibles. L'existence de cette entité inobservable conditionne la théorie empédocléenne de la sensation. En outre, dans le résumé qu'il donne des théories de ses prédécesseurs sur la respiration, Aristote critique et réfute les

> explications avancées par le philosophe d'Agrigente : non seulement il se serait concentré sur la voie nasale en oubliant la voie buccale – or, dans les deux cas c'est par la trachée-artère que l'air parvient jusqu'aux poumons –, mais il aurait également expliqué le phénomène par un échange d'air dans le sang rendu possible grâce aux pores que possèderaient certaines veines. […] En somme, Empédocle aurait élaboré une théorie de la double respiration que Bollack qualifie de « respiration pansomatique ». Empédocle n'est pas le seul à essuyer la critique d'Aristote : l'explication donnée par Platon dans le *Timée*, qui fait elle aussi intervenir les pores de la peau, est également reprise. [LE BLAY 30, p. 25-26]

Après ce rappel contextuel, mon texte rappelle que cette question des deux modes respiratoires, soit par les organes dédiés et exclusifs que sont la bouche et le nez soit par toute la peau, fut l'enjeu d'un débat approfondi entre médecins. Une fois de plus, les échos de ce débat vivace se font entendre dans les textes de météorologie. Toujours au sujet de l'air enfermé sous la surface de la Terre, la question de la présence de cet élément en ce lieu – qui n'est pas son lieu naturel selon la physique aristotélicienne – conduit à supposer des échanges à la surface de la terre, qui seraient possibles grâce à un système d'ouvertures ou de voies comparables à ce que seraient les pores de la peau. Je me suis ainsi livré à une étude comparative du lexique rencontré dans trois traités de langue latine, le *De natura rerum* de Lucrèce, les *Naturales quaestiones* de Sénèque et poème sur l'*Aetna*, destinée à établir les contours de ce qui pourrait être une réinterprétation ou une reprise du modèle biologique. Au-delà de la seule interrogation formelle relative au fonctionnement de l'analogie heuristique, je voulais enquêter sur la possibilité d'un divorce doctrinal entre une météorologie inspirée par la physique épicurienne et une météorologie d'obédience stoïcienne. L'enjeu de la porosité de la matière me semblait l'une des pierres de touche de ce divorce. Sénèque s'attache en effet à réfuter systématiquement l'idée d'une matière poreuse laissant passer l'air à travers ses ouvertures invisibles. Dans un cadre stoïcien, le πνεῦμα est un agent garantissant la cohésion des corps, une conception qui s'accorde assez peu avec la porosité des composés atomiques. Mon étude s'est plus longuement arrêtée sur deux termes caractéristiques, *caula* et *foramen*, qui désignent tous deux de minces ouvertures généralement invisibles, et j'ai pu montrer que l'emploi du premier était typiquement lucrétien – alors qu'il ne s'agit pas d'un terme proprement poétique – et que le second, lui aussi très usité par Lucrèce, n'était présent chez Sénèque que dans le contexte d'une stratégie de réfutation du modèle épicurien. Lorsque Sénèque emploie ce terme, il ne l'intègre donc pas à son système. J'ai trouvé dans cette analyse la confirmation de ce que cette entité que sont les pores constituait bien un paradigme qui non seulement détermine l'adhésion à un système doctrinal mais parcourt également la littérature comme élément de débat ou point d'achoppement entre différentes conceptions ou représentations de la réalité, une sorte d'entité emblématique – ou paradigmatique – que l'on invoque sciemment pour se positionner d'un point de vue doctrinal. Cette étude n'a en revanche pas permis de situer le poème sur l'*Aetna* dans un cadre doctrinal plus précis.

Cette question des pores de la peau – ou de toute matière – est en outre un enjeu épistémologique fondamental dans l'ordre antique du savoir car elle touche à une démarche cognitive et rationnelle indispensable au développement d'une connaissance du monde, la capacité à poser et à définir l'existence d'entités ou de principes invisibles aux sens, échappant donc à l'expérience sensible, nécessaires d'un point de vue logique pour pouvoir rendre compte des phénomènes. Cette démarche n'est pas le propre d'une école ou d'une

philosophie en particulier. Elle est à l'œuvre chez Aristote, comme en témoigne la *Métaphysique* ; Platon l'avait ébauchée dans le *Timée* ; elle est indissociable de l'atomisme et de la physique épicurienne. On la retrouve aussi au fondement de la médecine corpusculaire d'Asclépiade de Bithynie. Dans la première partie de ma monographie à paraître sur le volcanisme dans l'Antiquité classique, j'ai tenté une mise au point très synthétique sur la question des rapports entre mythe et pensée rationnelle, où j'ai montré que la définition de telles entités reposait sur une démarche intellectuelle voisine, d'un point de vue épistémique, de celle du récit mythique : il s'agit de rendre compte d'objets insaisissables par l'introduction dans la réalité phénoménale d'entités échappant à l'expérience sensible. Ce qui justifie l'existence de ces entités, c'est précisément le fait que, sortant du cadre des phénomènes, elles ne puissent être ni confirmées ni infirmées dans la sphère du sensible.

Les météores : l'autre versant analogique

Les pages qui précèdent font assez bien comprendre comment l'on peut passer d'une étude du corps à une étude des météores. Mon étude de la pensée analogique m'a conduit à faire alterner sans cesse le point de mire de ma réflexion. C'est bien sûr un certain périmètre de la météorologie qui se trouve avoir été investi et non le champ dans sa globalité. Je n'ai pas encore eu l'occasion de me pencher de manière approfondie sur les phénomènes climatiques ou célestes. De même, si j'ai ponctuellement abordé la question des eaux terrestres – pour reprendre la dénomination adoptée par Sénèque dans ses *Questions sur la nature (Naturales quaestiones)*, ce sujet a jusqu'à présent occupé une place réduite dans mes investigations.

M'étant principalement penché, depuis ma thèse de doctorat, sur la connaissance de l'intériorité corporelle, ce sont les phénomènes concernant les profondeurs de la terre qui ont été au cœur de mes interrogations, en d'autres termes les séismes et le volcanisme.

Le projet initial : une nouvelle édition du poème anonyme sur l'Etna

Ma thèse de doctorat comprenait quelques pages[18] consacrées à la présentation du seul traité antique sur les volcans que nous conservons et à sa mise en relation avec les deux témoins majeurs de la météorologie que sont les *Météorologiques* d'Aristote et les *Questions sur la nature* de Sénèque. Ces réflexions avaient retenu l'attention des membres de mon jury, tant le texte est assez peu connu, mais on avait considéré qu'elles constituaient une digression au sein de l'ensemble, une digression qui méritait une étude à part entière, sous forme d'un écrit dédié à ce texte. C'est pourquoi, souhaitant mettre à l'œuvre mes compétences philologiques, j'ai d'abord formé le vœu de proposer une nouvelle édition de ce texte, assortie d'une traduction et d'un commentaire.

Les principales éditions sont à ce jour les suivantes :

- Duff J. W. & Duff A. M. [1934], *Minor Latin Poets*, édition et traduction, The Loeb Classical Library, Heinemann-Harvard University Press, London-Cambridge (Mas.).
- Ellis R. [1901], édition, traduction et commentaire, Clarendon Press, Oxford.
- Goodyear F. R. D. [1965], édition et commentaire, Cambridge University Press, Cambridge.
- Hermann L. [1958], *Le Second Lucilius*, édition, traduction et commentaire, Coll. Latomus, 34, Latomus, Bruxelles.
- Richter W. [1963], [Vergil], *Aetna*, édition et traduction, De Gruyter, Berlin.
- Sudhaus S. [1898], *Aetna erklärt*, édition, traduction et commentaire, B. G. Teubner, Leipzig.
- Vessereau J. [1905], édition, traduction et commentaire, A. Fontemoing éditeur, Paris.
- Id. [1923], *L'Etna*, édition et traduction annotée, Collection des Universités de France, Les Belles Lettres, Paris.

Le travail réalisé par F. R. D. Goodyear en 1965 est considérable ; il vient corriger celui de R. Ellis (1901) qui retient souvent les leçons les plus improbables. L'édition de référence en France, dans la Collection des Universités de France (1923), reprend en fait un premier travail publié en 1905. Il faut préférer cette première version, qui est assortie d'un commentaire, auquel la Collection des Universités de France substitue des notes beaucoup plus succinctes.

[18] 19 exactement, sur un total de 570.

L'enjeu d'une nouvelle édition portait davantage sur la nécessité de retraduire le texte que sur celle d'en établir une nouvelle version à jour. Sur le plan strictement philologique et critique, l'édition de F. R. D. Goodyear semble indépassable dans sa précision et son exhaustivité, malgré un certain nombre de choix contestables dans l'établissement du texte. Associée à celle, plus ancienne, de Ellis, elle offre au philologue un état des lieux de la tradition et des principales difficultés éditoriales qu'il paraît inutile de vouloir dépasser, sauf à vouloir simplement synthétiser et traduire l'ensemble des éléments de commentaire réunis dans ces deux travaux. En revanche, ce travail imposant (plus de 100 pages de commentaire) ne propose aucune traduction mais seulement un résumé qui élude les principaux points d'achoppement en termes de compréhension du texte et de ses arguments. La traduction de Léon Hermann, partisan d'une attribution du texte à Lucilius, l'ami épicurien de Sénèque, est très (trop) littérale et manque de précision dans les passages les plus techniques du texte. Celle de Jules Vessereau, bien meilleure, présente néanmoins de nombreux contresens et approximations dus à une compréhension imparfaite du texte, notamment dans sa dimension théorique et dans son exactitude à décrire le phénomène volcanique. Il est vrai que la compréhension d'un tel texte requiert non seulement les compétences attendues en matière de connaissance de la langue latine et de sa littérature mais aussi un intérêt pour la météorologie et la physique antiques reposant sur une bonne connaissance des débats épistémologiques et théoriques qui les concernent. Cette seconde expertise manque manifestement aux traducteurs français du poème ; les traducteurs de langue anglaise ont proposé des lectures beaucoup plus précises mais leurs travaux manquent de notes ou de commentaires faisant état des enjeux mêmes d'un tel texte didactique. D'où l'intérêt de reprendre la présentation de ce texte avec un œil qui soit celui d'un éditeur-traducteur ayant acquis une connaissance approfondie des objets mêmes qui sont le sujet de ce poème composé au Ier siècle ap. J.-C. J'ai présenté mon projet en 2004, dans le cadre de ma candidature au prix Novatlante, prix de la Recherche décerné à de jeunes docteurs, sur la base d'un projet original et novateur, par le Conseil général de Loire Atlantique[19]. Je fus lauréat de ce prix au titre du domaine des Lettres, Sciences humaines et sociales, aux côtés de trois autres lauréats représentant chacun l'un des grands domaines académiques (Sciences et Techniques, Droit-Économie-Gestion et Santé). C'était un encouragement à mener à bien ce projet éditorial. Ce prix, qui donnait lieu à l'attribution d'une généreuse somme d'argent dont la plus grande part revenait à l'équipe de recherche qui m'accueillait, me permit notamment d'organiser à Nantes le colloque international *Doctrinarum disciplina*, dont les actes ont été publiés [LE BLAY 2].

Une première mise au point sur les conditions de rédaction d'un texte unique en son genre

Il m'a d'abord été donné de publier une première étude établissant l'état des lieux des connaissances et des discussions relatives à ce texte énigmatique, dans un ouvrage collectif dirigé par Christophe Cusset portant sur la poésie scientifique dans l'Antiquité [LE BLAY 6]. Cette sollicitation était l'occasion de reposer les enjeux d'une étude de ce texte et d'annoncer l'édition à venir.

La mention de cette publication me donne l'occasion de dire quelques mots du genre de la poésie didactique, largement négligé dans les études classiques, mêmes si les travaux

[19] L'année 2004 fut la dernière où ce prix fut décerné. En effet, un nouveau volet de la loi de décentralisation faisait perdre aux départements les compétences qu'ils avaient en matière d'enseignement supérieur et de recherche au profit des seules régions.

qui lui sont consacrés se sont heureusement multipliés au cours des deux dernières décennies, dans le contexte plus global d'un regain d'intérêt pour la littérature technique et scientifique de l'Antiquité. La poésie a été l'une des voies privilégiées par les Anciens pour transmettre des connaissances et le genre de la poésie didactique, loin d'être marginal, donna lieu à la composition de grands textes qui ont durablement marqué de leur empreinte aussi bien l'histoire des idées que la tradition littéraire. On a tendance à ne retenir de ceux-ci que le *De natura rerum* de Lucrèce, incontestablement un chef-d'œuvre du genre, et dans une moindre mesure les *Astronomica* de Manilius, texte sur lequel les études restent toutefois trop rares. Il est vrai aussi que de nombreux témoins de ce genre ont irrémédiablement disparu. Mais on a aussi généralement oublié que le genre avait perduré bien au-delà de la période antique et qu'on peut en tracer l'histoire et les développements jusqu'à une époque récente[20]. La partition académique de la littérature tend à reléguer ce genre aux marges de la littérature et, d'un point de vue contemporain – ou peut-être plutôt vulgaire, science et poésie apparaissent comme deux sphères de l'activité intellectuelle radicalement étrangères l'une à l'autre. C'est la raison pour laquelle mes étudiants se sentent généralement désemparés lorsque je leur fais lire ces textes, qui leur apparaissent hors champ par rapport à la littérature que les cursus académiques privilégient.

Au moment où je rédige ce mémoire, vient de paraître une monographie consacrée par Pierre Vesperini à Lucrèce[21]. La lecture de cet ouvrage très érudit, qui se veut polémique et iconoclaste, n'est pas sans poser quelques problèmes de fond, qu'il ne m'est pas loisible de développer ici. Je résumerai brièvement en indiquant que l'une des thèses principales de l'auteur est la mise en cause du projet philosophique du *De natura rerum* : le poème ne serait pas l'entreprise d'un adepte d'Épicure cherchant à transmettre la pensée du maître mais un exercice poétique de commande, prenant appui sur un fonds philosophique qui, pour le lectorat visé, les milieux aristocratiques et lettrés de Rome, faisait l'objet d'une curiosité et d'un intérêt mondains, rien de plus. Pour P. Vesperini, il n'y a pas d'adhésion sincère de l'élite romaine aux doctrines philosophiques issues des écoles grecques pas plus qu'il n'y a d'adhésion de l'auteur du *De natura rerum* à l'une d'entre elles en particulier. Plusieurs des arguments invoqués à l'appui de cette thèse nous paraissent biaisés et discutables, et la thèse elle-même, parce qu'elle généralise à partir d'éléments de contexte particuliers – parfois isolés de leur contexte même, ne me paraît pas devoir être suivie. L'auteur revient notamment dans son chapitre VI (p. 85-104) sur la définition du projet poétique lucrétien et sur ses finalités. Il s'intéresse ainsi à la définition de la poésie didactique en lui refusant le statut de genre à part entière : pour lui, épopée et poésie didactique sont un seul et même genre[22]. Il revient aussi sur certains arguments classiques relatifs aux enjeux de cette poésie, comme celui de la mémorisation de données techniques[23]. Certains des arguments invoqués ne sont pas sans intérêt et l'on pourra au moins savoir gré à l'auteur de relancer un débat sur une forme littéraire qui, dans le paysage des études classiques, mérite une plus grande attention que celle qui lui est portée.

---

[20] Pour le XIXe siècle français, je recommande la lecture de l'anthologie dirigée par Hugues Marchal au Seuil, *Muses et Ptérodactyles. La poésie de la science de Chénier à Rimbaud* (Paris, 2013). Voir aussi la monographie de Jean-Pierre Luminet, *Les poètes et l'univers*, Éd. du Cherche Midi, Paris, 1996. Également, Michel Louâpre, Hugues Marchal et Michel Piersens (dir.), *La poésie scientifique, de la gloire au déclin*, Épistémocritique (http://www.epistemocritique.org/IMG/pdf/POESIESCIENTIFIQUE.pdf). Nicolas Wanlin, Maître de Conférences en Littérature française à l'Université d'Artois, consacre une part importante de sa recherche à ce sujet.

[21] *Lucrèce. Archéologie d'un classique contemporain*, Coll. L'épreuve de l'histoire, Fayard, Paris, 2017.

[22] Voir en particulier les pages 88-89.

[23] Voir pages 91-92, la démonstration s'appliquant en particulier aux poèmes de Nicandre de Colophon.

Dans mon premier travail d'état des lieux sur l'*Aetna*, je me suis attaché à reprendre tout d'abord la question de l'attribution de cette œuvre, qui constitue l'une des énigmes de la tradition philologique. L'attribution à Virgile, longtemps retenue, ne tient plus même si elle n'était pas sans pertinence. L'humaniste Scaliger fut le premier à la remettre en cause. La thèse d'un écrit de Lucilius, ardemment défendue et argumentée avec talent par Léon Hermann, est des plus séduisantes ; elle n'est pas sans fondement mais aucune preuve définitive ne vient l'étayer. C'est pourquoi on peut la suggérer mais non la retenir. Je renvoie à mon chapitre [LE BLAY 6] pour le passage en revue des suggestions d'attribution proposées par les uns et les autres, qui sont des plus diverses. Je suis pour ma part resté prudent en me refusant à donner un nom à l'auteur de ce traité en vers, me contentant de préciser le contexte de rédaction de ce texte, à partir notamment des sources probables, et de proposer en conséquence une hypothèse de datation.

Pour ce qui est des sources, ce qu'il convient de retenir avant tout est le caractère biaisé car tronqué de la perspective que nous pouvons porter à partir de la littérature conservée. De ce point de vue, le poème sur l'Etna constitue un cas d'école des études philologiques et je recommande l'étude de ce cas à tout étudiant ou jeune chercheur de la discipline pour acquérir la circonspection qui devrait toujours être de mise dans l'étude de la littérature antique. Ce texte nous apparaît comme un cas unique en son genre car nous ne conservons pas d'équivalent de ce qu'il est, un traité de vulcanologie en vers. Nous conservons d'autres poèmes didactiques, dont certains furent ses modèles formels, ainsi le *De natura rerum* ; nous ne conservons en revanche aucun traité sur les volcans. J'ai cependant rappelé que la littérature sur le sujet avait existé (Théophraste, Poseidonios d'Apamée) et que l'auteur s'en était selon toute vraisemblance inspiré. En son temps, ce texte était peut-être assez original – cette originalité elle-même n'étant pas absolument certaine compte-tenu du contexte de curiosité savante qui caractérise l'époque de sa rédaction – mais il n'était en rien une entreprise littéraire inédite. Il nous aide d'ailleurs à reconstituer ce qu'ont pu être les théories échafaudées à propos du volcanisme dès la période hellénistique.

Le danger qu'il y a à tirer systématiquement des conclusions générales et globales sur la base d'un corpus lacunaire me semble être le premier enseignement auquel les études antiques nous confrontent. D'un point de vue méthodologique, il est essentiel de ne jamais perdre de vue cette limitation. On peut la regretter mais elle fait aussi le charme de ces études qui relèvent assez souvent de l'enquête policière, tout comme l'est le travail de l'archéologue. Il m'a semblé que le poète de l'Etna avait composé dans un contexte intellectuel proche que celui de Sénèque avait connu lorsqu'il s'intéressait à la spéculation théorique telle qu'elle était encouragée par l'école des Sextii. Il existe une proximité étroite entre l'*Aetna* et les *Naturales quaestiones*. Rien ne permet en revanche d'inscrire ce texte dans la lignée du stoïcisme de Sénèque, pas même que l'on ne peut, comme cela a été écrit, en faire un texte d'obédience épicurienne. D'un point de vue doctrinal, ce texte est en fait assez neutre ; il semble consigner une sorte de *koinè* intellectuelle sur un sujet qui donnait lui-même lieu à une certaine concordance étiologique d'après la littérature conservée, la plupart des auteurs privilégiant la causalité pneumatique dans la compréhension des phénomènes sismiques et volcaniques. L'étude lexicologique sur la notion de pores que j'ai précédemment évoquée [LE BLAY 30] vient confirmer cette impossibilité de rattacher de manière certaine l'Etna à la physique épicurienne, sans pour autant que cela soit à exclure. Concernant la datation et suivant certains arguments déjà invoqués, je proposai une fourchette chronologique un peu plus étendue que la période 60-79 retenue par Étienne Wolff notamment. Je suggérai que l'on puisse remonter quelque peu dans le temps, au moins d'une décennie. Avec le recul, je pense

que la fourchette 60-79 est assez juste même si elle semble établie pour conforter l'idée d'une contemporanéité de ce texte avec les *Questions sur la nature* de Sénèque et donc par voie de fait l'hypothèse d'un texte écrit par Lucilius. Même en élargissant à la décennie 50 voire 40 ap. J.-C., le fait de disposer d'un créneau chronologique aussi précis pour un texte dont on ne sait en fait que peu de choses reste, pour le spécialiste des études antiques, une conclusion assez satisfaisante.

Le vivant contre la machine : petit retour à la pensée analogique

Plusieurs de mes écrits ont insisté sur l'importance heuristique que la pensée analogique jouait dans l'approche spéculative des Anciens et en particulier sur le rôle de l'analogie avec le vivant, ou analogie biologique, dans le corpus météorologique. Or la poésie didactique est le lieu par excellence de cette figure de la pensée en tant que l'un de ses principaux enjeux est de « faire voir » des entités ou des phénomènes qui peuvent échapper à la sphère du sensible ou présenter une complexité que le langage courant peine à exprimer. Piet H. Schrijvers avait bien mis en évidence le rôle de l'analogie dans le poème de Lucrèce, une étude à laquelle j'ai largement puisé[24]. Ce que cette réflexion met notamment en discussion est la distinction, qui peut faire l'objet d'une opposition épistémologique, entre deux registres ou domaines de l'analogie, le vivant et la machine. Pour le dire en termes simples, le monde peut être envisagé comme un organisme vivant sur le mode biologique donc, ou comme un système fonctionnant selon les principes de la machinerie. La réflexion opposant ces deux formes de pensée n'est pas neuve ; on la retrouve largement à l'œuvre dans le débat philosophique, tout au long des XVIIe et XVIIIe siècles en particulier[25]. Elle n'est en revanche pas théorisée en tant que telle dans les textes de l'Antiquité, qui peuvent emprunter à l'une ou l'autre des deux modalités, en alternance parfois, sans pour autant interroger les présupposés ontologiques ou épistémiques qu'elles renferment. Jackie Pigeaud est lui-même revenu, à la suite de P. H. Schrijvers – et même en réponse à son analyse, sur cette alternance observée dans le poème de Lucrèce et sur les postures doctrinales qu'elle peut impliquer en termes d'adhésion à une certaine représentation du cosmos[26] : en d'autres termes, si l'aristotélisme ou le stoïcisme privilégieront *a priori* le référent biologique ou organique, la physique épicurienne peut se satisfaire d'une vision mécaniciste de la nature. Les textes font bien apparaître que la ligne de scission n'est pas aussi tranchée, sans compter que les traités de mécanique ou d'ingénierie de l'Antiquité conçoivent volontiers la machine comme une réplique ou une imitation fonctionnelle du vivant ou, qu'à l'inverse, les traités d'anatomie et de médecine – aujourd'hui encore – décrivent souvent le corps en recourant à des modèles analogiques technologiques.

À travers mon travail sur le poème vulcanologique qu'est l'*Aetna*, j'ai eu à reposer la question du modèle analogique prédominant, si tant est qu'il y en ait un. Les deux registres coexistent mais l'un semble plus déterminant que l'autre. L'article [LE BLAY 36] que je consacre à analyser un passage où le poète tente d'expliquer l'activité du volcan et de sa

[24] « Le regard sur l'invisible, Étude sur l'emploi de l'analogie dans l'œuvre de Lucrèce », *in* O. Gigon (éd.), *Lucrèce. Entretiens de la Fondation Hardt sur l'Antiquité classique*, XXIV, Vandoeuvres-Genève, 1978, p. 77-121.

[25] Je renvoie sur ce point aux textes rassemblées par R. Andrault, S. Buchenau, C. Crigon et A.-L. Rey (dir.), *Médecine et philosophie de la nature humaine de l'âge classique aux Lumières. Anthologie*, Textes de Philosophie 8, Classiques Garnier, Paris, 2014, le chapitre « Les modèles du corps : mécanisme, chimisme, humorisme », p. 137-195. Plus généralement, je renvoie aux réflexions désormais classiques de Georges Canguilhem, « Machine et organisme », *La connaissance de la vie,* J. Vrin, Paris, 1992² (1965), p. 101-127.

[26] « La physiologie de Lucrèce », *Revue des Études Latines*, Paris, 1980, p. 176-200.

cheminée par comparaison avec l'orgue hydraulique est révélateur non seulement d'un savoir technologique mais aussi de la capacité à mettre en regard l'un de l'autre deux « machineries » complexes en vue de proposer un schéma étiologique convaincant. Dans cet article de 2015, je posai l'hypothèse suivante : l'observation de certaines configurations géologiques propres aux zones volcaniques, les fameuses colonnes basaltiques également appelées orgues volcaniques, aurait pu inspirer au poète ou à sa source cette analogie. Dans mon commentaire du poème, je suis revenu sur cette hypothèse qui semble de fait improbable, compte-tenu de l'absence – qui m'a été confirmée par les géologues – de telles formations dans le paysage méditerranéen familier de nos sources. Il faudrait compter sur des récits de voyageurs ayant observé avec un grand degré d'acuité des régions assez éloignées du bassin de la Méditerranée, ce qui est assez peu probable. L'analogie en question aurait donc été inspirée par la seule connaissance des principes présidant à l'ingénierie hydraulique. J'ai de fait montré dans mon commentaire que les principes fondant l'ingénierie hydraulique et pneumatique, telle qu'elle prend son essor en contexte alexandrin, étaient déterminants dans l'attirail étiologique du poète, pour comprendre le phénomène explosif notamment. Mais j'ai surtout insisté, dans la conclusion de ma monographie, sur la nécessité que revêtait l'approche technologique pour rendre compte du phénomène. Ici, c'est le modèle de l'industrie métallurgique, de la forge, qui fait office de référent nécessaire, et cela pour deux raisons :

- La métallurgie, qui relève du domaine familier de l'homme de l'Antiquité, offre un modèle explicatif global pour comprendre les phénomènes de combustion et surtout de fusion de la matière à l'œuvre dans le volcanisme. Je consacre un exposé synthétique à ce volet dans ma monographie : le poète reprend ici les sources et des traditions assez bien identifiées qui permettent de penser les transformations de la matière, au premier rang desquelles le *Timée* de Platon et le livre IV des *Météorologiques* d'Aristote : le motif de la forge y est présent.
- L'étiologie pneumatique retenue par les sources connues pour expliquer l'embrasement volcanique (par friction de l'air contre des obstacles ou des parois rocheuses) permet assez bien d'expliquer l'origine du phénomène mais rend beaucoup moins facilement compte de son caractère régulier et cyclique, ce qui est le cas d'un volcan comme l'Etna : il faut que l'étincelle initiale ait été produite pour lancer la combustion souterraine, mais comment expliquer que cette combustion se poursuive et se ravive de manière continue ? Il convient pour ce faire de se représenter la formation volcanique comme une gigantesque soufflerie – à l'instar du soufflet de la forge – activée par un mouvement incessant de l'air ; il faut également proposer une configuration de la formation volcanique et de sa cheminée qui soit analogue au fourneau de la métallurgie et favorise la montée en température des matériaux enflammés : il se trouve justement que notre poème établit les deux analogies.

Face à ces considérations, le fait de rattacher l'usage de l'analogie à une obédience doctrinale plutôt qu'à une autre semble une question accessoire plus qu'elle n'est nécessaire. On peut certes supposer qu'un registre analogique trouvera plus grâce qu'un autre en vertu des présupposés ontologiques qu'il sous-tend mais notre poème consacré à expliquer l'activité des volcans montre que l'enjeu fondamental du modèle analogique reste de pouvoir à la fois illustrer et justifier une démonstration étiologique par le moyen d'un référent dont la pertinence emporte l'adhésion. C'est pourquoi les référents sont avant tout choisis dans la mesure où ils rendent l'argument convaincant et évident. Les modèles analogiques trouvent

leur force en eux-mêmes plus que dans leur adéquation ou leur affinité avec un système philosophique. Il n'en reste pas moins qu'ils peuvent venir renforcer la cohérence d'un système de représentations ; ainsi toute analogie biologique peut venir corroborer une représentation organique du cosmos tandis qu'une analogie mécaniciste ou technologique peut, selon la présentation qui en est faite, venir confirmer tantôt une vision contingente de la nature tantôt son contraire, une définition téléologique (rôle du Créateur, du Démiurge, de l'Architecte). Cette analyse des enjeux de l'analogie dans le poème sur l'Etna aboutit certes à une aporie concernant la question posée par certains contemporains : faut-il rattacher ce texte à une école philosophique ? Certains ont voulu en faire un texte d'inspiration épicurienne. L'étude des formes prises par l'analogie ne saurait être un élément à prendre en compte dans l'argumentation.

La redéfinition du projet : vers une monographie consacrée à la « vulcanologie » antique

À mesure que je me suis avancé dans cette lecture de l'*Aetna*, j'ai été conduit à redéfinir le projet initial. Parti d'un souhait de proposer une nouvelle édition, jugée nécessaire avant tout par le besoin d'une nouvelle traduction en français, je me suis progressivement orienté vers le projet d'une monographie qui comprendrait, en guise de document illustratif, la traduction commentée du poème. Une autre façon de présenter le projet serait de dire que la traduction et le commentaire de ce texte serait précédés d'une introduction très développée, qui ferait la synthèse de l'état de la littérature et des connaissances des Anciens en matière de volcans. Un projet à double finalité en somme : offrir une traduction plus juste et plus exacte de l'*Aetna* et proposer dans le même temps un ouvrage de référence sur un sujet qui n'en bénéficie jusqu'alors pas. L'introduction de la monographie que je m'apprête à livrer rappelle en effet que la bibliographie historique sur les volcans ne comporte pas d'ouvrage faisant l'état des lieux des connaissances antiques en la matière.

Le point de départ de ce projet redéfini allait être ma lecture des témoins de la météorologie antique, Aristote, Sénèque et, dans une moindre mesure le chant VI du *De natura rerum*. À ces textes, devaient venir s'ajouter ce que nos sources conservent de fragments et de citations, issus de la tradition philosophique pour l'essentiel. À partir de la définition du champ de la météorologie élaborée par Aristote, il paraissait évident que c'est dans ce champ spéculatif que la question des volcans et d'une théorie les concernant devait être posée. Il ne faisait pas de doute *a priori* que le volcan devait être envisagé comme un météore, comme je l'écrivai en ces termes :

> Si l'on peut considérer qu'il doit exister un modèle grec, c'est que, comme nous l'avons dit en introduction, il existe depuis les *Météorologiques* d'Aristote, une science constituée et une tradition littéraire bien identifiée dont la question du volcanisme fait partie intégrante. C'est donc dans les grands textes météorologiques qu'il convient de chercher ce modèle. [LE BLAY 6, p. 352]

Le problème de taille auquel j'étais en revanche d'emblée confronté était la très grande discrétion des sources concernées au sujet de l'activité volcanique. Je n'étais pas le premier à constater que la tradition météorologique que nous conservons semblait éluder le sujet et que le volcan était, dans le vaste et riche ensemble constitué par les météores, le grand absent. L'un des principaux enjeux de mon entreprise allait par conséquent être de répondre à la question posée par cette absence troublante. La première partie de ma monographie

montre bien que les volcans et l'Etna particulier sont un *topos* de la littérature épique et poétique ; ils font indéniablement partie de l'univers familier des sociétés méditerranéennes et ont suscité une abondance de mythes et de récits. Le fait que les textes où l'on s'attend à rencontrer un traitement rationnel du phénomène soient défaillants constitue donc en quelque sorte une énigme. Mon hypothèse de départ, encouragée par mon intuition et par la lecture des quelques travaux qui avaient déjà pointé du doigt ce paradoxe, était que, de tous les phénomènes naturels, l'activité volcanique était celui qui peinait à trouver sa place dans une physique ordonnée et commandée par les quatre éléments, telle qu'elle s'impose à partir d'Aristote. Le volcan viendrait remettre en cause les principes de cette physique, ce qui justifierait sa mise à l'écart. Du point de vue de la logique, une telle hypothèse offre une réponse simple et séduisante. Mais cette logique est simplificatrice et l'étude plus approfondie des sources, ainsi le livre IV des *Météorologiques*, en démontre assez vite le caractère insuffisant et inadéquat. La seconde partie de la monographie que je présente repose donc le cadre de la météorologie antique, au sein duquel il est indubitable que le volcanisme doit prendre place, pour démontrer que le volcan n'est en fait pas conçu comme un météore *per se* mais comme la manifestation particulière et exceptionnel d'un autre météore qui est le tremblement de terre : l'éruption d'un volcan est un séisme accompagné d'un embrasement de la matière rocheuse. Cette conclusion ne résout certes pas toutes les difficultés liées à la compréhension du phénomène dans sa globalité mais elle permet d'apporter une réponse qui ne consiste pas à prendre les auteurs en flagrant délit d'omission volontaire afin de sauver un système étiologique global.

Le projet tel que je l'avais initialement conçu ne devait laisser au traitement des mythes et de la mythologie du volcan qu'une place limitée. Les motifs de cette restriction étaient assez simples :

- D'une part cet aspect était précisément celui qui avait jusqu'alors été le mieux traité et le mieux balisé, par opposition à l'étude des entreprises de théorisation du phénomène pour ainsi dire inexistante, notamment parce qu'il concerne la tradition épique et poétique la mieux établie. Il ne me semblait donc pas que cette voie fût celle dans laquelle mon travail allait apporter un regard ou une documentation novateurs.
- D'autre part l'étude des mythes et de la tradition mythologique implique une compétence que je ne me reconnais pas. Certes tout spécialiste de l'Antiquité est sans cesse confronté à ce domaine et doit avoir acquis en la matière un ensemble de connaissances fondamentales lui permettant de se prémunir contre les erreurs interprétatives grossières mais entrer véritablement dans la mythologie et la complexité des traditions et des sources qui la portent relève d'une expertise à part entière.

Je pensais donc me limiter à résumer les traits essentiels de la mythologie du volcan dans les mondes grec et romain, sans reprendre le détail des récits et de leurs constituants, renvoyant pour cela à la bibliographie existante. Sur ce point, je m'en suis tenu à cette présentation : l'ouvrage que je présente ne traite pas en détail les différentes fables mythologiques que nous connaissons sur le sujet. Un apport réellement novateur serait de mener une démarche comparative en collectant les diverses traditions qui peuvent s'exprimer ou s'être exprimées dans les différentes parties du monde où des volcans sont actifs. On pourrait alors tenter de mettre en avant des traits saillants communs ou, à l'inverse, des éléments traduisant l'altérité. Mon travail ne fait qu'esquisser cette approche, qui mériterait une étude beaucoup plus rigoureuse et précise. Sur ce point également, la mythologie comparée relève d'une compétence qui entremêle philologie, anthropologie et ethnologie.

Du point de vue de la philosophie des sciences, il m'a semblé en revanche beaucoup plus pertinent de reposer, à travers l'exemple des mythes relatifs aux volcans, la question toujours débattue de la relation entre mythe et science. Cette réflexion fait l'objet de la première partie de la monographie. Les questions auxquelles il fallait tenter de répondre peuvent se résumer en ces termes : de quelle(s) connaissance(s) les mythes sont-ils porteurs ? En quoi peut-on distinguer le mythe de la théorie scientifique ? Faut-il même les distinguer ? Notre relation avec la nature et avec notre environnement n'impose-t-elle pas le recours au récit mythique ? Le mythe constitue-t-il une mémoire et une histoire des faits du passé ? Je pourrais multiplier les questionnements. Je n'ai pour ma part proposé que des éléments de réflexion, étayés par des sources et une documentation empruntant aux différents registres qu'il faut solliciter dans ce cadre. Un livre en lui-même devrait constituer la réponse appropriée à ces enjeux. Je n'exclus pas d'entreprendre un tel projet à l'avenir, en particulier par l'approfondissement des questionnements que propose la géomythologie, champ spéculatif que j'ai récemment découvert dans le cadre du programme ATLANTYS (voir *infra*), à la présentation duquel je consacre quelques lignes dans cette monographie.

Enfin, il me tenait à cœur de ne pas écrire un ouvrage réservé uniquement à un lectorat de spécialistes de l'Antiquité classique. Je me suis astreint à la plus grande rigueur philologique et historique dans la rédaction de cette étude, afin que l'ouvrage publié réponde aux critères académiques qui sont ceux d'un travail universitaire portant sur les sources grecques et latines mais j'ai en même temps recherché la clarté et la simplicité dans le propos, en sélectionnant les sources et les extraits d'œuvre les plus significatifs sans me livrer à une critique ou une analyse trop pointue ou érudite des textes. Cette méthode de sélection suppose des choix et l'on ne doit pas s'attendre à trouver traitée dans un tel ouvrage, quand bien même il souhaite devenir un ouvrage de référence, la totalité des sources et témoins littéraires relevant des questions abordées. Une telle érudition philologique relevait d'un projet différent de celui que j'ai souhaité mener à bien. Je me suis en revanche efforcé de proposer une bibliographie aussi complète que possible et n'ai pas fait l'économie des notes de bas de page et des renvois aux travaux les plus érudits. Il était indispensable qu'un tel travail puisse s'adresser également aux spécialistes de l'histoire de la géologie et des sciences de la Terre tout comme au lectorat des historiens et philosophes des sciences en général. J'espère en outre qu'il pourra rencontrer des lecteurs parmi les « curieux de nature »[27] et la communauté très étendue des amateurs et passionnés de volcans et de vulcanologie, que j'ai appris à connaître au cours de ce travail. Le fait de ne pas proposer une édition complète, au sens philologique du terme, de l'*Aetna* mais de privilégier plutôt une traduction plus exacte et un commentaire centré sur les enjeux scientifiques et théoriques du texte relève évidemment de cette visée.

[27] Expression à comprendre ici dans le sens qui lui est donné par le dernier ouvrage de Jackie Pigeaud, *Les curieux de nature : notes sur le monde baroque*, Tautem éditions, Glomel, 2017.

Se confronter à la pensée complexe : le programme ATLANTYS

De la philologie comme discipline anthropologique.

Une idée qu'il m'a paru assez tôt important de défendre porte sur la dimension anthropologique de l'étude des mondes anciens. L'idée n'est pas neuve mais il n'est pas inutile de la faire valoir ; elle ne va pas de soi et la démonstration est toujours à refaire.

Ayant eu l'occasion de travailler sur l'émergence des disciplines académiques telles que nous les pratiquons aujourd'hui dans un cadre institutionnel, je me suis penché plus précisément sur ce que l'on a appelé les sciences historiques et philologiques, à travers l'analyse des rapports « sur les principales œuvres produites par l'esprit français » commandités par Victor Duruy en vue de l'Exposition universelle de Paris en 1867 [LE BLAY 7]. Cet intitulé de « sciences historiques et philologiques » regroupe à la fin du XIXe siècle l'archéologie, l'étude des civilisations anciennes ainsi que celle des langues et des littératures anciennes ; il intègre bien sûr aussi les études historiques dans leur extension chronologique maximale, c'est-à-dire l'intérêt porté à toutes les périodes précédant l'époque contemporaine. *L'Exposé des progrès de l'archéologie depuis vingt ans* ainsi que le rapport portant sur les *Progrès des études classiques et du Moyen Âge, de la philologie celtique et de la numismatique* témoignent de ce que l'étude des sociétés et des textes du passé a longtemps été conçue comme une démarche d'antiquaire ou sous l'angle de la curiosité patrimoniale, confinée aux bibliothèques et aux cabinets d'antiques.

De la même manière, dans une étude adoptant une perspective différente [LE BLAY 9], j'ai voulu montrer que notre culture européenne classique avait noué avec l'Antiquité un lien de familiarité nous empêchant d'en saisir l'altérité fondamentale. Partant d'un jugement provocateur formulé par Émile Zola sur l'épopée homérique, j'écrivai :

> Une longue tradition faite de traductions, de commentaires, d'adaptations et de reprises, de citations, de mises en image avait pu faire d'Homère un auteur familier, dont les héros étaient devenus les universaux de l'imaginaire occidental. La culture avait aboli la distance temporelle qui séparait Troyens et Achéens de l'Européen du XIXe siècle. Achille, Hector et Agamemnon étaient les illustres aïeux d'un passé recomposé dans lequel nous puisions les racines de la civilisation ainsi que de notre génie. En un rapide tour d'horizon, le naturaliste nous renvoie une autre vision de cette Antiquité gravée dans le marbre, une vision exotique où sauvagerie et violence sont les titres de gloire des âmes fortes. Le Grec est devenu l'émule du primitif Peau-Rouge. […] Par ce geste, qui consiste à observer le passé avec les yeux de l'ethnographe, Zola accomplit en quelque sorte ce que, plusieurs générations après lui, les hellénistes Jean-Pierre Vernant et Pierre Vidal-Naquet feront, en relisant le monde grec antique avec les outils d'un structuralisme hérité notamment des théories et des écrits de l'ethnologue Claude Lévi-Strauss, faisant ainsi subir une véritable révolution aux études sur l'Antiquité classique. Si cette distanciation critique nous paraît aujourd'hui aller de soi, il n'en était rien pour les contemporains d'Émile Zola, dont l'époque était marquée par la lente émergence de l'archéologie scientifique et la naissance des sciences de l'Homme. Les rêveries troyennes de l'allemand Schliemann attestent de la

> difficulté à arracher le monde d'Homère à cette longue familiarité entretenue par les arts et les lettres. [LE BLAY 9, p. 95-6]

De quoi s'agit-il ici ? À travers l'exemple du voyageur Louis-Antoine de Bougainville qui, pour rendre compte à ses lecteurs de son expérience des peuples du Nouveau-Monde, puisait dans les modèles classiques les descriptions d'une société correspondant à l'enfance de l'humanité, je voulais montrer que le regard porté sur ce passé lointain pouvait être double et par conséquent ambigu. Nous pouvons considérer l'Antiquité grecque et romaine comme la première époque de notre histoire, dans une vision linéaire de l'Histoire : auquel cas nous voyons dans les représentants des grandes civilisations de la Méditerranée des ancêtres auxquels nous devons tout, des modèles que nous n'avons jamais cesser d'imiter, une telle interprétation revenant à les « acclimater » à notre monde moderne, à trouver chez eux ce qui vient justifier notre présent. Mais nous pouvons aussi bien la considérer dans toute son altérité, en cherchant chez nos supposés « ancêtres » ce qui faisait leur identité propre sur le plan des croyances, des représentations, des usages sociaux et des façons d'habiter le monde. Nous acceptons alors que, malgré le lien irréfutable qui nous relie à eux, l'étude de leur littérature et de leur histoire nous confronte à un monde radicalement différent du nôtre. Je concluai cette étude ainsi :

> Merveilleux paradoxe de l'héritage antique : relever d'un univers mental familier et lointain à la fois. Au moment où nous apprenons avec la plus grande peine la disparition de l'extraordinaire femme de culture que fut l'helléniste Jacqueline de Romilly, il nous semble essentiel de rendre un hommage en rappelant que, dans le combat qu'elle ne cessa de mener pour défendre la culture des Humanités à une époque qui tend à la reléguer au rang des antiquités encombrantes et inutiles, l'argument qui lui tenait le plus à cœur n'était pas tant celui de l'héritage et du patrimoine à préserver que celui de la capacité à regarder et à comprendre l'inépuisable diversité du monde et de ses peuples. Cette diversité se lit dans l'Histoire comme sur les mappemondes. L'Espace et le Temps sont un seul et même voyage. L'Antiquité est aussi notre Nouveau Monde. [LE BLAY 9, p. 120]

Cette définition de l'entreprise philologique oriente l'activité de recherche que je mène depuis 2015, que je qualifierai volontiers d'anthropologique, sans être moi-même anthropologue au sens disciplinaire du terme. J'ai en effet pu mettre à profit les compétences acquises en tant que spécialiste de l'Antiquité classique pour me tourner vers des questionnements qui concernent l'ensemble des cultures humaines. Ce choix implique de se confronter à ce que je me permets de qualifier comme une « pensée complexe ».

Penser la fin du monde : les origines d'un questionnement.

Je dois ici mentionner une publication qui a représenté un tournant dans l'orientation de ma recherche. Estelle BERTRAND et Rita COMPATANGELO-SOUSSIGNAN ayant souhaité réunir différents spécialistes autour du concept de cycle envisagé sous l'angle de la connaissance de la nature comme sous celui de l'écriture de l'histoire, je me suis trouvé être invité en 2012 à participer à une journée d'étude organisée au Mans (Université du Maine) par l'équipe « Sociétés, Milieux, Climats » du Centre de Recherches en Archéologie, Archéosciences, Histoire (CReAAH, UMR 6566). Mes publications portant sur la météorologie

justifiaient cette invitation. J'avais alors choisi de reprendre ma réflexion sur l'analogie et sur le modèle biologique comme voie d'accès pour la connaissance des phénomènes météorologiques et naturels pour poser la question des théories antiques développant l'hypothèse de la fin du monde [LE BLAY 36]. Le point de départ de l'argumentation était assez simple : dès lors que l'on pense le monde sur le modèle du vivant, la question de la dégénération et de la mort du monde s'impose comme un horizon logique et inéluctable. C'est pourquoi il m'a paru utile de présenter une esquisse de ce qu'avait pu être la manière antique d'envisager la fin du monde. Ma démonstration, qui ne se voulait pas une synthèse exhaustive sur le sujet, se proposait deux portes d'entrée doctrinales, le cycle de la génération et de la corruption chez Aristote, qui conditionne le traité des *Météorologiques*, et le système organique des stoïciens, qui pose la destruction et la renaissance programmées et cycliques du monde.

Chez Aristote, j'avais été particulièrement sensible à ce que, malgré la réfutation de la possibilité d'une fin du monde pris dans sa globalité, idée dont le texte d'Aristote montre qu'elle taraudait les esprits des contemporains, le philosophe était attentif aux phénomènes que nous qualifierions aujourd'hui de géologiques ou de climatiques et qui marquent l'histoire de notre environnement et de notre planète de sorte qu'ils peuvent avoir une incidence forte sur le devenir des populations humaines. Il serait sans doute anachronique et déplacé d'écrire que les *Météorologiques* marquent l'émergence d'une première pensée ou conscience environnementale mais il y a un peu de cela dans les exemples retenus par Aristote, qu'il emprunte à des sources qu'il est assez difficile d'identifier précisément. Le philosophe relaye les inquiétudes de ses contemporains face à l'assèchement progressif de certaines régions – les historiens du climat savent que certaines parties du monde antique ont eu à faire face à une désertification, ainsi l'Égypte – ou au contraire face à la montée des eaux, qui rappelait les plus anciens mythes diluviens.

> Aristote envisage un cycle permettant le caractère perpétuel de la variation, sans que la mer s'assèche tout à fait ou au contraire que la terre soit entièrement submergée. Ces cycles, qui affectent la physionomie des terres habitées, ont des incidences majeures sur l'histoire des populations mais, observe Aristote, l'échelle de temps de ces changements météorologiques ne permet pas la perception de toutes ces évolutions. Ce sont les guerres, les maladies ou les disettes qui affectent de manière massive et rapide les populations ; le long terme météorologique nous est le plus souvent imperceptible. L'histoire des hommes ne se déroule pas selon le même rythme que celle de la Terre, du moins dans la perception que nous pouvons en avoir. […]
> Il semble que certains contemporains s'inquiétaient de voir la mer disparaître totalement, à partir d'observations locales qui auraient laissé prévoir ce devenir néfaste. Il est dommage qu'Aristote ne cite pas ici les sources qu'il a à l'esprit, ces « gens à courte vue ». La théorie du Grand Hiver ou de la Grande Année, à laquelle il se réfère, était de toute façon fort répandue. Les observateurs pouvaient en revanche appuyer cette théorie sur des phénomènes de grande ampleur, que le long terme ne les empêchait pas de déceler : Aristote mentionne ainsi l'assèchement progressif de l'Égypte et celui de Mycènes, terre autrefois fertile – à l'époque de la guerre de Troie – devenue impropre à la culture. [LE BLAY 36, p. 36-7]

Il me semblait alors important de mettre en avant l'idée suivante :

> Les *Météorologiques* nous font saisir les inquiétudes voire les frayeurs qui pouvaient être celles des contemporains quant à une possible fin du monde. Penser l'assèchement généralisé de l'astre terrestre revient en effet à penser la fin du monde. L'insistance avec laquelle Aristote rappelle l'éternité du cycle solaire est incontestablement une réponse à cette peur millénaire des populations. En ce sens, le traité de météorologie remplit aussi le rôle qui sera assigné par les Épicuriens et les Stoïciens à la Physique, soutenir l'Éthique en libérant notamment les esprits de la superstition et des craintes infondées. [LE BLAY 36, p. 38]

La partie du texte consacrée à la doctrine stoïcienne, qui met en balance deux scénarios cataclysmiques, le déluge et la destruction par le feu, m'a conduit à évoquer très succinctement l'importance des traditions externes au stoïcisme et leur influence, en particulier à partir du Ier siècle ap. J.-C., époque qui voit l'épanouissement des spiritualités et des religions venues d'Orient. Ces rappels m'ont également permis de revenir sur l'importance considérable que joue l'analogie biologique et médicale dans l'argumentation des textes météorologiques, les *Naturales quaestiones* étant l'exemple le plus révélateur.

J'évoquai l'esquisse d'une conscience environnementale. C'est en ces termes que je la suggérai en conclusion :

> Enfin, il nous paraît essentiel d'insister sur le point suivant : la lecture des traités de météorologie témoigne de la perception que les naturalistes de l'Antiquité pouvaient avoir de la nature et de son histoire. La nature n'est pas foncièrement bonne et protectrice. Elle subit des changements qui peuvent avoir un impact néfaste sur les populations. Elle a sa propre histoire qui peut influencer l'histoire des hommes. Même lorsque la finalité que se donne le philosophe est de libérer les hommes des superstitions et des craintes vaines en leur enseignant des lois de la nature, le discours, loin de les minimiser, s'arrête longuement sur les phénomènes violents et destructeurs auxquels l'humanité peut être confrontée. De ce point de vue, la météorologie peut être comprise comme un prolongement logique de l'entreprise philosophique : se confronter à la mort, apprendre à l'avoir constamment sous les yeux pour ne plus la craindre peut passer par l'observation méticuleuse de notre environnement. Lorsqu'il évoque l'assèchement de l'Égypte – nous parlerons aujourd'hui de désertification –, Aristote constate la fin progressive et programmée d'un monde. Il comprend que l'histoire des peuples ne peut se faire indépendamment de l'évolution d'un environnement naturel, même si la chronologie des hommes n'est pas celle de la nature. Nous pourrions presque être tentés de voir dans ces observations la première prise de conscience écologique, si ce n'est que le philosophe n'envisage pas encore le rôle de l'activité humaine dans les transformations environnementales et se limite à des lois naturelles posant l'existence de cycles. [LE BLAY 36, p. 43-4]

Ainsi germa le projet d'un programme de recherche portant sur l'imaginaire de la fin du monde et l'expérience de la catastrophe.

De l'interdisciplinarité à la pensée complexe.

Afin de répondre à un appel à projets lancé par la Région des Pays de la Loire sous l'intitulé « paris scientifiques », j'ai réuni en 2015 des chercheurs issus de différentes

disciplines pour élaborer un programme destiné à réinvestir l'imaginaire de la fin du monde d'un point de vue anthropologique et historique. L'angle retenu était celui de l'expérience de la catastrophe vécue face aux colères de la nature. Le sujet pouvait en effet être abordé sous d'autres angles, tels la maladie (peur de la pandémie et grandes épidémies), la guerre ou la catastrophe technologique (accidents nucléaires). Mais mes travaux me poussaient à ne privilégier que celui des cataclysmes ou fléaux naturels, bien que j'aie également été amené à m'intéresser aux questions relatives aux épidémies dévastatrices qui touchèrent les mondes grec et romain, dans le cadre du séminaire d'Histoire de la médecine de Danielle Gourevitch notamment.

Le projet a été déposé en février 2015 et retenu avec trois autres projets (sur un total de dix candidatures) en juin 2015. Il a officiellement été lancé en novembre de la même année, pour une durée de trois ans. Il a été agréé par la Maison des Sciences de l'Homme Ange Guépin (Nantes) dans les mois qui suivirent. Le nom retenu, ATLANTYS, est une référence au mythe de l'Atlantide imaginé par Platon dans le *Timée* et le *Critias* ainsi qu'à la légende bretonne de la ville engloutie d'Ys.

Le programme était introduit ainsi :

> Au même titre que l'homme se sait, à titre individuel, mortel et peut vivre dans l'angoisse de sa fin prochaine, l'histoire et l'anthropologie nous apprennent que les sociétés humaines pensent aussi voire attendent, à titre collectif, leur mort. Qu'il s'agisse d'une pensée de la fin d'une civilisation ou d'une culture, associée à une certaine conception du sens de l'histoire, ou de la peur de la destruction physique de leurs lieux de vie et de leur environnement, les populations partagent presque toujours la même conscience, plus ou moins affirmée, de leur fragilité et de leur mortalité.
>
> L'expression de cette angoisse universelle peut prendre des formes variées, mythes, croyances religieuses, systèmes cosmologiques, fiction littéraire, etc. Pour une bonne part, la pensée écologique tire son origine et ses paradigmes de cet imaginaire collectif et les préoccupations environnementales contemporaines peuvent aisément être relues à l'aune de récits ou de représentations remontant à la plus haute antiquité. En occident, le seul mythe de l'Atlantide inventé par Platon a suscité nombre d'interprétations et continue, aujourd'hui encore, à alimenter tous les fantasmes et toutes les théories pseudo-scientifiques. Il atteste en tous les cas de l'ancienneté et de la permanence de ce questionnement. Il trouve son pendant dans d'autres traditions, au même titre que le mythe quasi universel du Déluge ou de l'engloutissement du monde.
>
> Les catastrophes naturelles de grande ampleur qui émaillent l'histoire des populations (séismes, volcanisme, raz-de-marée, ouragans ou typhons, grandes sécheresses, etc.) font ressurgir et revivifient cet imaginaire. Toute destruction massive d'une ville ou d'une région entière, qu'elle soit brutale ou s'inscrive dans une temporalité plus longue, offre l'image de la mort collective, distincte de la mort des individus, acceptable car liée au cycle biologique de la génération et de la corruption. Aux colères ou risques de la nature, le XXe siècle a ajouté les dangers de la technologie, capable de conduire à l'anéantissement des populations ou de l'humanité. Cette nouvelle donne impose désormais de reformuler ou de penser sous des perspectives différentes les débats et les conceptions relatifs à la relation unissant l'homme à la nature, l'homme à son environnement. L'angoisse millénaire de la mort de l'Homme ou de la fin du monde présente un visage dont les traits sont altérés. L'idée d'un monde malade ou

dégénérescent, reposant sur le paradigme biologique, connaît un regain d'attention. Face à ce qui nous apparaît comme l'urgence environnementale, le discours scientifique est désormais un relai puissant de cet imaginaire. (LE BLAY, dossier de candidature « paris scientifiques 2015 »)

Se donnant pour objectif d'étudier de manière analytique et critique les fondements et les ressorts de l'imaginaire de la mort de l'humanité ou de la fin du monde, le programme se veut notamment une réflexion utile au sein des débats contemporains sur l'avenir de la planète et de ses populations. Les travaux menés dans ce cadre mettent en relation différentes questions comme la relation des populations avec leur environnement naturel, leur réaction face aux désastres ou catastrophes de grande ampleur qui émaillent leur histoire, l'expression et les représentations de l'angoisse de la disparition collective, les comportements ou réponses des sociétés humaines face à cette angoisse ainsi que les points de convergence ou de conflit entre croyances irrationnelles, conceptions religieuses et discours scientifique.

Le programme est organisé en quatre axes confiés chacun à la coordination de deux chercheurs issus de disciplines différentes[28].

Axe 1 : La fin du monde, un imaginaire universel ?
Cet axe se propose d'étudier, dans une perspective autant historique qu'anthropologique, les différentes formes et expressions de l'angoisse de la fin du monde, qu'il s'agisse de mythes, de croyances religieuses, de systèmes philosophiques ou de peurs millénaristes. Le fléau peut se lire comme un moyen d'expliquer comment les hommes sont passés de l'ère mythique d'entente avec les dieux à l'ère historique que nous connaissons (mythe de l'Âge d'or, Déluge). En revanche, miroir inverse, la fin du monde peut se lire dans le monde biblique comme le moment où les hommes vont quitter l'ère historique pour retrouver l'union avec Dieu (croyances et pratiques millénaristes ou apparentées). On interroge notamment la manière dont les paradigmes de cet imaginaire collectif peuvent influencer certaines formes de la pensée écologique contemporaine.

Axe 2 : Théories de la fin du monde.
Cet axe étudie, dans une perspective historique, les réponses que le discours philosophique et scientifique a pu tenir face à l'angoisse de la destruction finale. On porte en particulier la réflexion sur les explications rationnelles apportées aux phénomènes naturels destructeurs, généralement en vue de libérer les populations des superstitions et des craintes infondées.
En parallèle, on s'intéresse au développement des systèmes et théories pseudo-scientifiques tentant de justifier par un éclairage rationnel les mythes ou les prophéties annonçant la fin du monde. À titre d'exemple, la question de la stabilité du système solaire, très riche du point de vue physique, mathématique et philosophique, porte la dimension d'un scénario de fin du monde. De même, les préoccupations contemporaines sur la biodiversité ou, plus radicalement, sur la fin de la vie sur terre mobilisent une partie de la communauté scientifique sur les questions de conservation du vivant dans le cadre de diverses banques : graines, bactéries, virus, plantes, algues, spermatozoïdes, ovocytes, embryons...

Axe 3 : Récits et représentations d'apocalypses.

[28] Je reprends ici la description des axes telle qu'elle figure dans la présentation du programme, en modifiant légèrement le texte. Pour une analyse détaillée : https://atlantys.hypotheses.org

Cet axe envisage la manière dont les récits d'épisodes destructeurs de grande ampleur vivifient et donnent corps à l'imaginaire apocalyptique.
La réflexion est menée sous deux aspects :

- Témoignages et expériences de la catastrophe (événements marquants de l'histoire des hommes ayant frappé les esprits et ancrés dans la mémoire collective).
- Fictions apocalyptiques (aspect pour lequel le genre de la science-fiction est assez fortement sollicité).

À titre d'exemple, l'image des îles englouties et de la submersion marine participent pleinement aux représentations de l'apocalypse (Jules Verne). Jusque dans la bande dessinée (Hergé, Alain Deschamps, Claude Auclair), le thème est constitutif de notre culture. Dans le contexte actuel du changement climatique, ce fonds culturel peut alimenter les rumeurs et les inconscients collectifs, conduisant au renforcement ou, au contraire, à la sous-estimation de certaines mesures de protection.
Si la littérature constitue le corpus prioritaire, les arts figuratifs ou le cinéma sont également sollicités dans cet axe.

Axe 4 : Survivre à la fin d'un monde.
Cet axe, dont les perspectives sont essentiellement historiques et géographiques, se penche sur l'histoire ou l'historique des grandes catastrophes ayant émaillé le vécu des populations et des sociétés humaines (submersion marine, tempête, cyclone ou typhon, séisme, volcanisme, tsunami, grandes sécheresses, etc.). La géographie peut aisément couvrir le suivi de ces événements depuis le milieu du vingtième siècle.
Se pose la question des collectivités humaines et des civilisations dans leurs rapports avec leur environnement naturel et l'étude des comportements (à l'échelle d'un ou plusieurs groupes d'acteurs), réactions ou réponses liées à la catastrophe (différentes voire contradictoire suivant l'éloignement vis-à-vis de l'élément cataclysmique).
Cet axe propose notamment d'analyser l'évolution des politiques publiques face au risque de catastrophe. Un focus est proposé sur les facteurs d'adaptation au risque sur le long terme qui caractérise la capacité de résilience d'un territoire.

Au total, plus de soixante chercheurs sont impliqués à titre de membres ou de collaborateurs ponctuels d'ATLANTYS. J'étais particulièrement attaché à la dimension interculturelle des travaux et nous avons donc encouragé les collaborations avec l'étranger. Les partenariats que nous avons noués depuis le lancement sont les suivants :
En France : CNRS, École des Hautes Études en Sciences Sociales (Paris), Institut du Pluralisme Religieux et de l'Athéisme (Nantes), Université d'Angers, Université de Basse Normandie (Caen), Université de Bretagne Occidentale (Brest), Université du Maine (Le Mans), Université Diderot-Paris 7.
À l'international : Fukushima National College of Technology (Japon), Big History Institute & Macquarie University (Sydney, Australie), Simon Fraser University (British Columbia, Canada), Université Ajou (Corée), Université de Niigata (Japon).

Cette organisation fait apparaître le caractère interdisciplinaire du programme, qui réunit de fait des chercheurs issus des disciplines suivantes : anthropologie, archéologie, géographie, histoire des sciences, histoire, littérature, philosophie, planétologie et sciences de la terre, psychologie, sciences de l'Antiquité. Il est bien évident que l'amplitude que l'amplitude du champ spéculatif qu'il embrasse excède très largement mon expertise. C'est pourquoi je me repose beaucoup sur la collaboration des différents responsables d'axe,

considérant que l'essentiel de mon rôle est de contribuer à l'animation et à la coordination de ce « pari scientifique ». Au sein des productions scientifiques issues de cette collaboration, on trouvera donc peu de publications reposant sur mes recherches personnelles ; j'assume en revanche pleinement le rôle d'éditeur ou de directeur des publications collectives à venir. Dans cette entreprise de coordination, j'ai cependant senti que ma double formation de spécialiste de l'Antiquité classique et d'historien/philosophe des sciences me rendait apte à la saisie des enjeux et des questionnements mis en œuvre par les partenaires issus d'autres champs disciplinaires. J'ai notamment pu trouver la confirmation de l'ouverture sur l'approche anthropologique que l'étude des civilisations et des textes de l'Antiquité offrait, ainsi que la facilité à aborder les enjeux de l'interculturalité. C'est une perspective à laquelle je suis désormais pleinement acquis et que je m'attache à mettre en valeur auprès de mes étudiants, en particulier dans le choix des travaux de recherche vers lesquels je les oriente dans leur formation de Master. C'est un enjeu dont les études sur l'Antiquité doivent aujourd'hui se saisir pleinement sans pour autant renier leur culture philologique et historique classique.

Le programme se veut interdisciplinaire et l'est dans les faits. L'interdisciplinarité est cependant devenue une bannière que l'on agite de manière systématique dans un contexte où l'institution académique encourage à faire éclater les frontières disciplinaires pour justifier de sa capacité à répondre aux grands enjeux sociétaux du temps. Et même si l'on est acquis, comme je le suis, aux vertus de l'approche interdisciplinaire, il n'en est pas moins bienvenu de se poser la question de sa pertinence et de sa définition. Sommes-nous confrontés à un effet de mode qui passera dès qu'il aura atteint ses limites ou bien s'agit-il d'une évolution profonde et durable de nos conceptions et de nos pratiques académiques et scientifiques ? L'enjeu de ce mémoire n'est pas de répondre à ces questions mais il me semble utile, du point de vue de l'expérience acquise, de faire état de deux postures historiques et épistémologiques.

Premièrement, la séparation du domaine de la connaissance et de la spéculation théorique en disciplines aux frontières et objets strictement définis est une évolution récente dans l'histoire de la pensée. Elle est concomitante de la constitution au cours de la seconde moitié du XIXe siècle, en Europe et en Amérique, de l'Université moderne et des grandes institutions de recherche publiques. Il fallait bien alors organiser la science et le savoir en grands domaines, eux-mêmes subdivisés en sous-domaines, susceptibles de baliser les champs de compétence et d'expertise des uns et des autres, autant en vue d'assurer leur reconnaissance que d'asseoir et garantir l'autorité des « maîtres » sur leurs territoires intellectuels respectifs[29]. L'émergence de disciplines nouvelles (linguistique, anthropologie, ethnologie, sociologie, etc.) qui recherchèrent d'emblée la reconnaissance institutionnelle qui leur était légitimement due n'a sans doute fait que renforcer ce mouvement de parcellisation de la recherche universitaire, chacun devant pouvoir, afin d'exister, s'inscrire dans un paysage constitué de balises et d'objets dûment identifiés et labellisés. La lecture que je propose se heurte naturellement à des contre-exemples locaux et il conviendrait d'affiner le propos pour ne pas tomber dans le schématisme caricatural. Ainsi, la définition du domaine des *Classics* dans le monde universitaire anglo-saxon englobe déjà un champ très interdisciplinaire et

[29] Cette tendance académique est très bien résumée par N. Sivin, « Why some comparisons make more difference than others », *in* G. E. R. Lloyd & Jingyi Jneny Zhao (ed.), *Ancient Greece and China Compared*, Cambridge University Press, 2018, p. 33-39. De manière générale, je renvoie aux trois premières contributions méthodologiques de ce volume, qui posent les termes et les conditions d'une approche comparatiste de l'histoire (ici entre les civilisations de l'Antiquité classique et les anciennes civilisations de l'Asie orientale) et de la notion de *Global History*, récemment introduite dans le paysage académique. À bien des égards, les enjeux débattus dans ces trois textes rejoignent l'orientation que je fais prendre à mes travaux.

trouve plus difficilement ses équivalents dans le paysage universitaire français. L'ouvrage collectif auquel j'ai collaboré, qui présente et analyse les rapports sur l'état des sciences dans la France de 1867 [LE BLAY 7] aide à comprendre le contexte historique et culturel qui préside à la constitution de nos actuelles disciplines universitaires. Si l'on se tourne maintenant vers les périodes antérieures, en se gardant bien entendu de toute nostalgie déplacée, on constate la grande souplesse intellectuelle des savants et des hommes de science. Les grands textes théoriques de l'Antiquité sont le fait le plus souvent de polygraphes qui conçoivent la spéculation tantôt sur le mode de la curiosité tantôt sur le mode de l'entreprise philosophique, selon une conception globalisante héritée de l'aristotélisme. Cette manière de faire la science perdure bien au-delà de l'Antiquité. C'est l'une des dimensions que j'ai souhaitée mettre en avant dans un travail de mise en perspective de la pensée de Descartes au regard de la tradition aristotélicienne, que je concluai ainsi :

> L'histoire des sciences et de la pensée européennes, dont on veut – avec une incontestable justesse – qu'elle commence en Grèce et à Rome, est ainsi semée de penseurs ou de courants philosophiques qui posent l'encyclopédisme, au sens propre (le cercle des connaissances), comme voie d'accès à la sagesse. Cette histoire commence avec Aristote ; elle connaît ensuite des renaissances étalées dans le temps, le XIIIe siècle, l'Humanisme, les Lumières. Cette posture systématique est peut-être le moteur et l'enjeu de la modernité. Descartes appartient à cette histoire. En ce sens, si l'on dit de Descartes qu'il incarne le génie français, il convient surtout de voir en lui un représentant de la pensée européenne appartenant autant à l'histoire des sciences qu'à celle de la philosophie. Et face à ce modèle et en guise de conclusion, nous proposerons très simplement d'interroger la modernité de notre époque. [LE BLAY 33, p. 245]

Mon souhait d'une réhabilitation de l'écriture « savante » (voir *supra* Prolégomènes, III) relève aussi de cette façon, dont je ne sais au final si elle est classique ou moderne, de concevoir l'aventure intellectuelle.

Deuxièmement, il me semble que cette interdisciplinarité, si on veut continuer à l'appeler ainsi, est l'apprentissage de la pensée complexe. Je reprends ici volontiers cette notion défendue par Edgar Morin dans un essai publié en 1982 qui fit date, *Science avec conscience*. Non seulement les questions que nous abordons dans le cadre du programme ATLANTYS sont si fondamentales qu'elles échappent à la classification et à l'enfermement disciplinaires mais elles sont aussi si pressantes qu'il est difficile de ne les aborder que par le seul biais de la spéculation théorique. D'une manière ou d'une autre, de telles questions engagent celui qui les pose dans la complexité du réel et donc en dehors des seuls murs de l'institution académique. Il est évident que le beau rêve humaniste de l'homme de tous les savoirs est une utopie que cette même complexité du réel rend pratiquement caduque à l'échelle d'une vie. De ce point de vue, nous avons besoin de notre ancrage disciplinaire pour pouvoir développer une quelconque expertise. Mais la mise en pratique de la réflexion collective et partagée autour d'objets complexes qui ne soient pas marqués disciplinairement est une démarche nécessaire. Cela n'a rien d'une évidence car, de par la formation que nous recevons, nous sommes profondément marqués par des méthodes et des manières de penser liées à nos choix disciplinaires ; aussi parce que, dans le vaste domaine des Lettres et des Sciences humaines, la culture du chercheur a longtemps été celle du travail solitaire dans la quiétude bienveillante et rassurante de sa bibliothèque ou de son cabinet.

Je ne souhaite pas développer ici les activités et travaux menés au sein de ce programme, puisqu'ils sont portés à connaissance de tous par le biais d'un portail en ligne (https://atlantys.hypotheses.org). Je dirai simplement que nous avons tenu trois colloques internationaux, dont les contours étaient véritablement interdisciplinaires au vu des identités des participants. Les actes du premier colloque doivent prendre la forme de deux volumes thématiques chez *Cambridge Scholars Publishing*, dont le premier vient de paraître sous ma direction [LE BLAY 5]. Trois collaborateurs engagés dans le programme, Etienne Chauveau, Axel Creach et Rita Compatangelo-Soussignan, assurent l'édition des actes du second pour un numéro thématique de la revue géographique *Norois*. Les actes du troisième, auxquels s'ajouteront quelques contributions originales, feront l'objet de deux publications, un numéro thématique des *Cahiers François Viète*, dont j'assurerai la coordination, et un volume collectif publié aux Presses Universitaires de Rennes, sous la double direction de Paul-André Claudel et moi-même. L'une des entreprises principales qui devrait occuper les mois à venir sera l'élaboration d'une base de données en ligne destinée à organiser toutes les données rassemblées depuis le lancement du programme. Ainsi, même si le programme est censé prendre officiellement fin à la fin de l'année 2018, il pourra poursuivre son existence à travers ce travail de compilation inscrit dans la durée, qui réclame du temps plus que des moyens matériels.

J'espère pouvoir poursuivre les réflexions entamées, auprès de nos partenaires à l'international notamment, au-delà de la durée institutionnelle de ce programme. Dans mon rôle de coordinateur scientifique, je découvre et recueille aujourd'hui une très vaste documentation et suis confronté à des questionnements nouveaux dont j'espère pouvoir tirer profit au cours des années à venir pour l'écriture et la publication d'écrits personnels.

Perspectives, I :
L'approfondissement et la confirmation d'un champ spéculatif : penser l'Homme dans son environnement.

Le travail de synthèse auquel je me livre dans le cadre de ce mémoire bio-bibliographique est l'occasion de poser la question de la cohérence et de l'unité d'un parcours scientifique. Je tiens à réaffirmer que cette unité ne me paraît pas devoir être un impératif intellectuel. Les réflexions précédentes sur la pensée complexe ou l'interdisciplinarité plaident au contraire contre l'enfermement disciplinaire et l'hyperspécialisation. Il est cependant légitime de se demander, au moment de porter un regard rétrospectif et critique sur mes travaux et mon parcours, si une perspective dominante ou un champ spéculatif émergent des différentes entreprises menées jusqu'ici. La mise en évidence d'une direction pourra m'aider à poursuivre le chemin sans me perdre dans une multiplicité de voies exploratoires.

Même si elle ne résume pas la totalité de mes contributions scientifiques, une question paraît être au cœur de mon cheminement, en particulier dans ses derniers détours[30] : depuis ma thèse de doctorat qui réinterrogeait l'analogie micro-macrocosmique jusqu'à la coordination du programme ATLANTYS, la question que j'ai le plus souvent posée et discutée dans mes écrits est celle de la relation entre l'Homme et son environnement. Il convient de définir les termes pour être certain de ne pas se perdre. Qu'entends-je par « environnement » ? Le terme est tellement présent dans le discours contemporain qu'il mérite une redéfinition dans le cadre de cette synthèse.

Définir ce dont il est question

Cette notion relève tout d'abord d'une réflexion plus générale sur la Nature et sur le lien qui nous unit à elle. La raison pour laquelle j'hésite à introduire de manière immédiate le terme « nature » dans la définition de mes travaux est que ce dernier amène immanquablement dans la discussion une série de considérations et de questionnements qui dépassent très largement la perspective que je suis en mesure d'embrasser. Cela ne signifie pas que je délaisse ces questionnements. Je suis toutefois conscient des limites qui peuvent ou doivent être celles d'un cheminement scientifique individuel. De ce point de vue, il me semble nécessaire de bien identifier les questions qui sont liées à une notion avant d'énoncer cette dernière.

Introduire la notion de nature, c'est devoir engager la réflexion sous les angles suivants :

- L'idée de nature implique une certaine conception du monde comme un ensemble dans lequel l'Homme et les autres êtres vivants trouvent leur place : cet ensemble appelle une description en termes de genèse, d'ordonnancement et de lois. L'énoncé des principes qui le déterminent donne lieu à l'élaboration de ce que la philosophie grecque appelle une « physique », notion que le latin traduira par « science naturelle ». Évoquer la notion de nature, c'est donc s'imposer l'étude non seulement de représentations – qui peuvent être de l'ordre de l'imaginaire – mais surtout des systèmes de pensée ou des modèles théoriques qui traduisent ces représentations

[30] J'emploie et assume volontiers cette métaphore du détour qui, tout comme celle du méandre, peut se doter d'une connotation péjorative selon le sens implicite que l'on y dépose. En ce qui me concerne, je valorise l'importance du détour, qui ne fait pas nécessairement perdre la ligne de mire.

sous forme de lois et d'énoncés véridiques. Dans le cadre qui nous intéresse, toute étude ayant la nature pour objet suppose la connaissance des doctrines élaborées au sein des écoles philosophiques et de leurs physiques respectives. Selon le cadre doctrinal concerné, cette étude peut prendre une tournure métaphysique ou théologique[31]. Mes travaux ont pu aborder certains de ces aspects mais ne s'inscrivent pas pour autant dans un programme d'étude approfondie des physiques ou cosmologies de l'Antiquité.

- En lien avec les considérations qui précèdent, penser la nature et ses lois revient à embrasser l'un ou l'autre de ces deux postulats : la nature obéit à un principe créateur dont il faut mettre à jour la rationalité (conception téléologique du monde) ; la nature n'est ordonnée par aucun principe autre que celui de la contingence et son étude consiste alors à décrire les principes matériels à l'œuvre dans son ordonnancement (conception matérialiste ou contingente). Ces deux visions foncièrement antagonistes déterminent une ligne de rupture fondamentale entre les écoles philosophiques de notre antiquité classique et continuent à influencer notre conception et notre perception du monde, en particulier dans notre relation à la nature, du point de vue des aléas auxquels elle nous confronte notamment. Lorsque la nature est « en colère », lorsqu'elle déchaîne ses forces et ses éléments, notre manière de surmonter et d'accepter les catastrophes qu'elle enfante est fortement déterminée par la conception que nous avons de ses fins. La sphère du religieux et des croyances s'est très largement emparée de tels questionnements, qui sous-tendent encore, de manière plus ou moins flagrante, le discours sur la nature. L'analyse de ces postulats d'origine philosophique qui informent notre imaginaire a pu être en partie menée dans le cadre du programme ATLANTYS et l'on peut en saisir les contours à travers l'ouvrage collectif édité par mes soins [LE BLAY 5].
- Dans notre tradition philosophique et occidentale, l'idée de nature a souvent été exprimée sous la forme d'une opposition mettant en regard nature (φύσις) et culture (νόμος). En d'autres termes, on étudie l'Homme dans ce qui fait sa spécificité au regard du déterminisme physique et biologique, c'est-à-dire dans sa capacité à se doter de lois propres lui permettant d'échapper à une soumission au seules lois naturelles. Cette opposition trouve ses origines dans la littérature grecque, sous des registres différents qui ne relèvent pas de la philosophie à proprement parler. Elle est ainsi à l'œuvre dans les textes à caractère historique ou ethnographique. Le traité hippocratique *Airs, Eaux, Lieux*, qui relève autant de la pensée médicale que de l'ethnographie, en est un des exemples les plus aboutis. Mes travaux n'ont jusqu'à présent pas couvert cet enjeu, puisqu'ils consistent précisément à étudier l'inscription ou l'insertion de l'Homme dans son environnement.
- Dans le prolongement de la perspective précédente, l'étude de la relation entre l'Homme et la Nature peut s'envisager sous l'angle de la connaissance et des postures que celle-ci implique. Il ne s'agit pas tant de s'intéresser aux systèmes théoriques eux-mêmes qu'à la manière dont ils peuvent déterminer la relation que nous avons avec la nature. Pierre Hadot, dans son *Essai sur l'histoire de l'idée de Nature*, a magistralement illustré, à partir du commentaire du célèbre aphorisme héraclitéen (φύσις κρύπτεσθαι φιλεῖ), les différents visages de ce qui relève autant d'une connaissance que d'une

[31] Les actes du séminaire de philosophie romaine de l'Université de Paris XII-Val de Marne (1992-1993) édités par Carlos Lévy, *Le concept de nature à Rome*, Études de Littérature ancienne 6, Presses de l'École normale supérieure, Paris, 1996, résument assez bien les différents enjeux relatifs à la notion.

perception de la nature[32] : il y met notamment l'accent sur deux postures antagonistes, l'attitude prométhéenne, celle de l'Homme qui pense pouvoir maîtriser la nature par la science et la technique, et l'attitude orphique, qui inscrit l'Homme dans un rapport de contemplation, de communion voire de fusion avec la Nature. Cette étude a beaucoup inspiré ma réflexion bien que je ne me sois pas encore engagé dans une investigation plus avancée en suivant ces chemins.

Les perspectives que je propose ici quant à la manière d'aborder la question de la Nature ne sont pas exhaustives mais elles rendent compte de motifs qui déterminent fortement notre tradition philosophique et scientifique.

Une multiplicité d'approches et de méthodes

L'étude de la notion d'environnement peut également être menée selon une approche qui relève davantage de l'histoire et de l'anthropologie. Il s'agit alors de prendre acte, en les décrivant et les documentant, des différentes manières de vivre avec la nature. Si la perspective est historique, on envisagera sur l'échelle du temps l'évolution des modes de vie et des adaptations d'une société donnée face aux contraintes naturelles, qu'elles soient favorables ou défavorables à l'activité humaine. Cette perspective pourra se doubler d'une histoire des transformations environnementales et climatiques. Ce ne sont en effet pas toujours les sociétés qui évoluent d'elles-mêmes pour s'adapter toujours mieux à un environnement qu'elles apprennent à maîtriser ; l'environnement lui-même peut se transformer, parfois brutalement, forçant les hommes à transformer à leur tour leurs modes de vie. Cette histoire environnementale ou climatique rejoint les méthodes et les objets de la géographie et des sciences de la terre en général[33]. Elle trace des changements, des évolutions mais aussi des révolutions et des ruptures. L'approche anthropologique, qui met moins l'accent sur la chronologie et les évolutions dans le temps, s'intéressera aux différentes manières d'habiter la nature et de vivre en relation avec l'environnement que les sociétés humaines ont pu élaborer, mettant en évidence les constantes et les spécificités. Sous cette seconde perspective, les questionnements relevant de la cosmologie ou de la métaphysique que j'ai précédemment résumés peuvent revenir sur le devant de la scène, en tant que notre manière de vivre avec la nature ou dans la nature est nécessairement tributaire des représentations et de la conception que nous en avons. À défaut de développer une physique théorique et spéculative, toutes les communautés humaines développent des croyances, des superstitions et un imaginaire en lien avec leur environnement naturel. Je rappelle, s'il était utile, que nous faisons débuter notre histoire de la philosophie avec ceux que la tradition a regroupé sous l'appellation de présocratiques, c'est-à-dire avec les premiers penseurs de la nature, les *physiologoi*. Pour qui s'intéresse aux témoignages conservés de ces premiers écrits destinés à rendre compte du cosmos et de ses principes, il ne fait pas de doute qu'ils

[32] *Le voile d'Isis. Essai sur l'histoire de l'idée de nature*, Gallimard, Paris, 2004.

[33] Il faut mentionner les travaux de l'historien Emmanuel Le Roy Ladurie, qui font office de référence en ce qui concerne l'histoire du climat. Plus récemment, on peut se référer à l'ouvrage collectif de François Walter & Robert Delort, *Histoire de l'environnement européen*, préface de Jacques Le Goff, Paris, Presses universitaires de France, 2001, traduit en plusieurs langues. Le même François Walter est l'auteur d'une histoire des catastrophes qui fait autorité, elle aussi traduite en plusieurs langues : *Catastrophes. Une histoire culturelle, XVIe-XXIe siècle*, « L'Univers historique », Seuil, 2008.

s'appuient sur un fonds très riche de croyances et de représentations qui pré-existent à l'entreprise de rationalisation théorique. Et si les philosophes insistent autant sur la nécessité de fonder une connaissance détachée des superstitions, c'est précisément parce que ces dernières abondent et fleurissent en matière de perception de la nature. Dans le cadre du programme ATLANTYS, mes partenaires et moi-même nous sommes concentrés sur les grandes catastrophes naturelles et leur histoire. Mon intérêt pour la météorologie des Anciens fut à l'origine de ce choix. De tels événements dévastateurs et traumatiques sont autant de crises où les sociétés humaines s'interrogent sur leur devenir et leur durabilité et peuvent être amenées à repenser leur lien avec leur environnement et une nature dont la maîtrise leur échappe. Cette dimension critique ne s'observe d'ailleurs pas toujours : il se peut que la violence naturelle soit comprise et reçue comme la démonstration par la preuve de la vérité d'un système de croyances.

Anthropologie et comparatisme culturel

Je souhaiterais poursuivre la réflexion entamée sur cette relation entre l'Homme et son environnement en la portant sur le plan de la comparaison interculturelle et des différents savoirs de la nature (cosmologie, météorologie, médecine dans son volet environnemental, etc.). Depuis quelques années, se développent fortement les études comparatives entre nos mondes anciens et les anciennes civilisations de l'Asie. Je ne citerai pas l'ensemble des travaux récemment publiés illustrant cette approche. G. E. R. Lloyd, dont les travaux font autorité auprès des spécialistes de la philosophie et des sciences de l'Antiquité, est un représentant de cette orientation nouvelle de la recherche portant sur les périodes anciennes[34]. En 2002, il a ainsi publié avec N. Sivin une série d'études sous le titre *The Way and the Word : Science and Medicine in Early China and Greece* (New Haven) ouvrant la voie à cette approche comparatiste. Je pourrais citer d'autres ouvrages de la même plume relevant de la même orientation, adoptée par le grand helléniste au moment où il entamait l'étude de la langue et de la civilisation chinoises. Un très récent ouvrage collectif dont il est le co-éditeur illustre les différentes voies ouvertes à l'analyse, l'introduction et les deux premières contributions (G. E. R. Lloyd, N. Sivin, W. Scheidel) offrant une série de considérations méthodologiques précieuses[35]. On y rappelle que cette approche s'insère dans le cadre plus global de l'Histoire Comparée (*Comparative History*) ou de l'Histoire Globale (*Global History*), telle qu'elle a pu être définie notamment par P. K. Crossley[36]. L'histoire de la philosophie n'échappe pas à cette nouvelle lecture, comme trois des chapitres de l'ouvrage le rappellent[37].

Je voudrais tirer parti de deux partenariats solides noués au cours des mois passés pour concevoir un projet international destiné à interroger les représentations de la nature et de l'environnement. Ces partenaires seraient le Big History Institute (Macquarie University,

[34] La voie avait été en fait ouverte par le grand spécialiste de la Chine, Josep Needham, biochimiste de formation, auteur d'une monumentale encyclopédie des sciences et des savoirs dans la Chine ancienne (*Science and Civilisation in China*, 10 tomes, Cambridge University Press, 1960-1965) suivie de plusieurs ouvrages interrogeant les différences et les liens entre la science occidentale et la science chinoise. G. E. R. Lloyd ne manque pas de rendre hommage à ses travaux.

[35] G. E. R. Lloyd & Jingyi Jenny Zhao (ed.), *Ancient Greece and China compared* (in collaboration with Qiaosheng Dong), Cambridge University Press, Cambridge 2018.

[36] *What is Global History ?*, Cambridge University Press, Cambridge, 2008.

[37] R. Wardy, « On the Very Idea of (Philosophical ?) Translation », p. 59-80 ; R. A. H. King, « Freedom in Parys of the *Zhuangzi* and Epictetus », p. 83-109 ; Jingyi Jenny Zhao, « Shame and Moral Education in Aristotle and Xunzi », p. 110-132.

Sydney, Australia), dont les perspectives sont très proches des enjeux et méthodes de l'Histoire Globale, qu'elles recouvrent en partie, et l'Université de Niigata (Japon), où les travaux relavant des Sciences humaines et sociales sont très nettement orientés autour d'approches thématiques transversales, avec des départements qui ne sont pas organisés disciplinairement mais autour d'objets ou de questions, orientation interdisciplinaire qui caractérise de plus en plus l'enseignement et la recherche au Japon, pays où les domaines disciplinaires diffèrent historiquement des catégories occidentales. Dans le cadre de cette collaboration tripartite[38], j'aimerais développer les questionnements suivants :

1- Comment définissons-nous la nature ?
   Il faudra interroger la pensée cosmologique, les grands mythes cosmogoniques et les traditions philosophiques.
2- Comment définissons-nous la place de l'Homme dans la nature et sa relation avec celle-ci ?
3- Comment organisons-nous le système des sciences de la nature ?
4- Nos sociétés contemporaines sont-elles en train de connaître un bouleversement dans leur perception de la nature et leur relation avec cette dernière ?

À titre d'exemple, le questionnement n° 2 a déjà donné lieu à des analyses opposant conception occidentale et conception orientale, qu'il faudrait réinterroger. Le même questionnement permettrait de reprendre l'analyse des médecines anciennes et traditionnelles, de la manière dont elles fondent une relation entre le cosmos et le corps et peuvent prendre la forme de médecines environnementales ou holistiques. Mes travaux ont déjà abordé ce champ [LE BLAY 10, 22, 35] mais sont cantonnés au domaine gréco-romain. Un élargissement de la perspective à d'autres cultures (médecine traditionnelle chinoise) permettrait de reposer et réévaluer les concepts et les notions. L'une des premières études marquantes en la matière fut celle de l'historien des sciences et de la médecine Shigehisa Kuriyama[39], aujourd'hui Professeur à Harvard University, qui ouvrit une voie suivie par d'autres travaux. J'ai eu la chance de pouvoir lire le manuscrit de ce texte en cours d'élaboration, lors de mon séjour à l'Université de Californie en 1997-98, et ressens depuis longtemps le désir d'explorer cette confrontation culturelle. En matière de météorologie et de compréhension des phénomènes naturels, la même voie devrait pouvoir offrir de nombreuses connexions stimulantes. Il s'agit d'un domaine qui reste encore peu étudié dans cette dimension comparative.

[38] Le projet vient d'être déposé pour subvention auprès de la Fondation Toyota dans le cadre d'un appel international à destination des Sciences Humaines et Sociales.

[39] *The Expresiveness of the Body and the Divergence of Greek and Chinese Medicine*, Zone Books, New York, 1999.

Perspectives II :
Sénèque naturaliste.

Pendant la rédaction de ma thèse de doctorat, j'ai fait la découverte du grand traité de météorologie légué par Sénèque, les *Naturales quaestiones*. Je dois dire que ce texte m'était jusqu'alors inconnu car il est tenu à l'écart des *curricula* classique, la tradition n'ayant retenu de Sénèque que le moraliste et le tragique, alors qu'il fut féru de connaissances sur la nature et que la dernière œuvre de sa vie est un magnifique témoignage de sa curiosité et de son érudition en la matière. Je reviens sur cette facette méconnue de l'œuvre et de la personnalité de Sénèque dans un texte à paraître [LE BLAY 15]. Au moment où je rédigeais mon travail doctoral, la bibliographie sur ce texte était somme toute assez maigre, eu égard à l'abondance des études consacrées à cet auteur. Les deux études de référence étaient alors celle de F. P. Waiblinger [1977][40] et celle de N. Gross [1989][41]. À l'issue de ma thèse, je ressentais fortement la nécessité de poursuivre mes travaux sur ce champ de la météorologie, qui m'apparaissait comme un domaine sur lequel la philologie comme la philosophie des sciences avaient encore beaucoup à faire.

La redécouverte d'un texte

Le choix des *Naturales quaestiones* était en lien direct avec les notions et les questions soulevées dans la thèse. Il semble toutefois que, en me penchant comme je le fis sur ce volet négligé de l'œuvre du philosophe stoïcien, j'anticipai sans le savoir ni le vouloir un regain d'intérêt de la communauté scientifique pour les *Naturales quaestiones* et pour la littérature météorologique de l'Antiquité en général. Plusieurs travaux d'importance sont en effet apparus dans les mois qui suivirent la soutenance de ce travail, travaux dont j'aurais aimé pouvoir bénéficier alors que j'étais plongé dans cette entreprise. Je n'ai pas le loisir de les mentionner tous ici et me limiterai à quelques-uns. Une première publication fut le fait de la collaboration entre M. Beretta, F. Citti et L. Pasetti, qui furent les éditeurs d'une série d'études proposant une nouvelle lecture du traité météorologique de Sénèque en 2012[42]. Ce collectif vint confirmer l'existence d'un champ d'étude encore étendu, sinon vierge du moins peu exploré, dans le domaine des études sur les savoirs antiques. Le terrain de la météorologie antique est désormais bien occupé par les travaux de Lila Taub, dont la dernière publication en date rappelle le caractère paradigmatique de l'Etna dans la réflexion antique sur les « météores »[43]. Cette spécialiste de la météorologie antique a publié en 2012 un article portant sur l'usage de l'analogie anatomique et physiologique dans les traités de météorologie, dont la documentation comme l'argumentation présentent une très grande

[40] *Senecas Naturales Quaestiones. Griechische Wissenschaft und römische Form*, Zètémata, Monographien zur klassischen Altertumswissenschaft, 70, C. H. Beck, München.

[41] *Senecas Naturales Quaestiones : Komposition, Naturphilosophische Aussagen und ihre Quellen*, Palingenesia, 27, F. Steiner Verlag, Stuttgart.

[42] *Seneca e le scienze naturale*, Nuncius, Studi e Testi, 68, L. S. Olschki, Firenze.

[43] Taub L. [2003], *Ancient Meteorology*, Routledge, London-New York ; Id. [2008], *Aetna and the Moon : Explaining Nature in Ancient Greece and Rome*, Oregon State University Press, Corvallis.

similitude avec mon texte de 2005 [LE BLAY 22][44], qui synthétisait la première partie de ma thèse. J'ai pu trouver dans ce travail la confirmation de ce que ma démonstration antérieure était juste et que le terrain pour de nouvelles études était bel et bien propice. De la même manière, on semble redécouvrir l'importance de l'investigation sur les météores dans la tradition philosophique et littéraire. À titre d'exemple la très récente monographie de F. A. Bakker [2016][45]. De même les nouvelles éditions-traductions, parfois inédites, relevant du domaine des « questions sur la nature », viennent compléter ce paysage dont les contours se précisent peu à peu : Plutarque avait repris le format des problèmes aristotéliciens et nous disposons désormais d'un texte sûr et précisément commenté[46]. Le genre a connu une grande fortune au Moyen Âge. Un témoin de cette tradition, les *Questiones naturales (De causis rerum*) d'Adélard de Bath, vient de donner lieu à une ré-édition accompagnée de sa toute première traduction en français[47].

Pour une nouvelle édition

Dans ce contexte, il me paraît bienvenu d'envisager une nouvelle édition des *Naturales quaestiones* de Sénèque. Comme pour le poème anonyme sur l'Etna, dont je viens de proposer une nouvelle traduction assortie d'éléments de commentaire, il n'est pas certain qu'une réédition du texte, dans le sens d'un nouvel établissement à partir de la traduction manuscrite soit nécessaire. L'édition établie par H. M. Hine me paraît offrir toute la garantie d'un travail philologique complet et rigoureux[48]. Je la considère comme l'édition de référence de ce texte. Cependant, tout comme pour le poème sur l'Etna, il n'est pas impossible que la contrainte de la traduction conduise à discuter certains choix éditoriaux. Pour le lecteur français, le texte de travail reste l'édition de la Collection des Universités de France[49]. Les deux volumes confiés aux soins de Paul Oltramare furent livrés en 1929. On sait que, durant cette période couvrant les années 20 du XXe siècle, l'enjeu de cette nouvelle collection fut de proposer un ensemble de textes capables de rivaliser avec les collections académiques de référence produites depuis la fin du XIXe siècle par la philologie allemande et britannique. D'où la nécessité de confier aux meilleurs philologues de l'époque un volume considérable de texte à éditer et traduire. Or ces spécialistes, hellénistes et latinistes éminents, n'étaient pas nécessairement en mesure de s'appuyer sur une connaissance fine des textes confiés à leur charge. L'édition des œuvres de Sénèque est très révélatrice de cet état de fait : si les dialogues philosophiques, les *Lettres à Lucilius* et les tragédies bénéficièrent de traductions assez satisfaisantes, il n'en va pas de même des *Naturales quaestiones*. D'un côté des textes relevant de la tradition la plus

[44] « Physiological Analogies and Metaphors in Explanations of the Earth and the Cosmos », *in* M. Hortmanshoff, H. King & C. Zittel (ed.), *Blood, Sweat and Tears. The Changing Concepts of Physiology from Antiquity into Early Modern Europe*, Intersections 25, Brill, Leiden-Boston, p. 41-63.

[45] *Epicurean Meteorology : Sources, Method, Scope and Organization*, Philosophia antiqua, 142, Brill, Leiden-Boston.

[46] Meeusen M. [2016], *Plutarch's Science of Natural Problems : A Study with Commentary on '*Quaestiones Naturales', *Plutarchea hypomnemata*, Leuven University Press, Leuven.

[47] Adelardus Bathoniensis, *De eodem et diverso, Questiones naturales (De causis rerum)*, éd.Ch. Burnett, trad. et commentaire par M. Lejbowicz, E. Ndiaye & C. Dussourt, Auteurs latins du Moyen Âge, Les Belles Lettres, Paris, 2016.

[48] *Naturalium Quaestionum Libros*, texte établi par H. M. Hine, Bibliotheca Scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana, Stuttgart-Leipzig, 1996.

[49] Sénèque, *Questions naturelles*, 2 vol., texte établi et traduit par P. Oltramare, C.U.F., Les Belles Lettres, Paris, 1929.

classique, au sens propre du terme (se dit de ce qui s'enseigne dans les classes), d'un accès relativement aisé pour des philologues chevronnés, de l'autre un texte relevant d'une littérature plus technique, reprenant les éléments aristotéliciens en les augmentant de la connaissance des sources postérieures relevant du même champ spéculatif, dont la traduction exacte ne peut que reposer sur la connaissance fine de la littérature météorologique et des questions qu'elle pose. La lecture de la traduction et des notes de l'édition de la Collection de France démontre que Paul Oltramare était un excellent connaisseur de l'œuvre « classique » de Sénèque mais qu'il ne portait pas sur le contenu propre du texte qui lui fut confié un regard d'expert. On ne saurait le lui reprocher. Comme je l'ai rappelé, les travaux érudits portant sur la littérature météorologique, si l'on excepte Aristote qui a toujours bénéficié d'une attention plus soutenue, ont été pendant longtemps l'un des parents pauvres des études philologiques. De même, l'influence de savants tels que Poseidonios sur le projet et l'écriture de Sénèque requérait un travail de réévaluation critique des sources et des connaissances qui ne se fit que plus tard. Le lecteur français reste donc avec une traduction qui a le mérite d'exister tout en présentant bien des imperfections et des approximations qui ne rendent pas justice à la précision et à l'érudition du travail de Sénèque.

De cela, je donnerai un seul exemple portant sur la manière dont Sénèque, tout en partant d'une reprise précise de son modèle, les *Météorologiques* d'Aristote, pratique sa propre lecture des théories présocratiques. J'ai insisté sur ce point dans un texte à paraître, dont je cite ici le passage révélateur du travail du philosophe. Le texte étant en attente de publication, je m'autorise à citer tout le passage malgré sa longueur :

> Mais revenons au résumé relatif à Thalès, qui pourrait bien nous proposer un fragment jusqu'alors inédit – en tant que tel – de ce penseur. Nous citons le passage concerné :
>
> *In aqua causam esse nec ab uno dictum est nec uno modo. Thales Milesius totam terram subiecto iudicat umore portari et innare, siue illud oceanum uocas, siue magnum mare, siue alterius naturae simplicem adhuc aquam et umidum elementum. Hac, inquit, unda sustinetur orbis uelut aliquod grande nauigium et graue his aquis quas premit.* (VI, 6, 1[50])
> « Qu'en l'eau réside la cause, cela fut dit par plus d'un auteur et de plusieurs manières. Thalès de Milet estime que la terre tout entière a pour support un liquide sur lequel elle flotte. On peut l'appeler océan, ou bien grande mer, ou encore le voir comme une eau homogène d'une autre nature, un élément liquide. C'est par ce courant, dit-il, que le cercle terrestre est soutenu, comme un grand navire pesant sur les eaux qui le portent. » (trad. F. Le Blay)
>
> Parce qu'il doute de la rigueur du texte, P. Oltramare ne prend pas Sénèque bien au sérieux et, traduisant ce passage, écrit « globe terrestre » pour traduire *orbis.* On conçoit aisément ce que cette idée du globe terrestre flottant sur l'eau a de cocasse et d'absurde. Thalès n'aurait pu concevoir pareille théorie. C'est donc tout autant le philosophe stoïcien que le Milésien qui se trouvent ici crédités d'une représentation cosmologique pour le moins fantaisiste. Le sens du terme *orbis* ne fait ici pour autant pas de doute : le terme désigne le cercle ou le disque que forment les terres, dont une ancienne représentation cosmologique veut qu'elles forment un continent unique entouré de l'Océan. L'idée est donc ici celle d'un continent, de forme *grosso modo* circulaire, posé sur un élément liquide, comme un navire peut l'être sur les ondes. Méfions-nous donc des traducteurs qui, parce qu'ils doutent de la rigueur scientifique

[50] Éd. H. M. Hine.

de leur auteur, dans lequel ils voient un moraliste dilettante, ne prêtent pas suffisamment attention à la précision du texte.
Or le passage retient particulièrement notre attention car il met en avant une hésitation sur la nature même de cet élément liquide. S'agit-il d'eau ou d'une autre matière possédant les qualités de l'eau sans pour autant se réduire à cet élément primordial ? Pour l'historien des sciences la distinction est évidemment fondamentale puisqu'elle semble annoncer ce que nous savons désormais de la structure de notre planète et de la dérive des continents sur une masse constituée de matière en fusion. Mais gardons-nous de l'anachronisme qui voudrait faire de Thalès un précurseur des théories qui ne verront le jour qu'à la fin du XIXe siècle. Il n'en reste pas moins que, si l'on en croit Sénèque, Thalès pouvait avoir hésité à assimiler cet élément recouvrant la surface de notre terre à l'élément primordial qu'il nomme par ailleurs « eau ». Or si l'on se tourne vers les fragments conservant cette partie de l'œuvre de Thalès, on constate que cette possibilité d'une hésitation n'a pas été retenue par les auteurs – rares toutefois – citant la théorie de Thalès. Chez Aristote comme dans son commentaire par Simplicius, le seul terme invoqué, sans autre explication ni hésitation sur le sens à lui accorder, est simplement ὕδωρ[51]. Outre ces deux citateurs, seul un autre passage des *Naturales quaestiones* avait été jusqu'à présent identifié comme fragment renvoyant à Thalès, au chapitre 14 du livre III[52], où Sénèque résume en termes analogues la théorie d'un continent flottant sur l'eau. Dans cet autre passage, les deux termes *aqua et (h)umor* sont certes mis en balance mais semblent alors synonymes – les précautions de P. Oltramare sur l'usage parfois flottant des termes ne sont pas sans quelque pertinence ; ce qui est certain, c'est que Sénèque n'y exprime pas de manière aussi explicite l'idée d'une distinction entre deux éléments proches mais non assimilables l'un à l'autre. Seul le passage que nous avons mis en exergue établit cette distinction. Il n'avait pas été retenu ou pas identifié par H. Diels et W. Kranz[53] et n'avait donc pas retenu l'attention des commentateurs. Or ce résumé nous apparaît comme le plus précis et le plus intéressant des quelques citations connues portant sur ce point de cosmologie. La lecture de Sénèque offre une vision plus élaborée et plus subtile de la pensée de Thalès. Il reste bien sûr à poser la question de l'exactitude de la citation, un problème dont nous savons qu'il caractérise toute l'entreprise doxographique des Anciens et, de manière plus globale, leur conception de la citation des *auctores*. Ce que nous rapporte le philosophe du Ier siècle constitue-t-il une citation exacte de Thalès, fondée sur une connaissance directe du texte, ou déjà le début d'une glose de la part du compilateur ? Il n'est pas possible de trancher. Soit Sénèque lisait directement Thalès et reproduit sa théorie avec une plus grande précision qu'Aristote soit il lisait le même texte qu'Aristote et s'autorise, dans son résumé, à y introduire une interprétation personnelle. Dans les deux cas, nous comprenons que Sénèque a pour référence les *Météorologiques* mais qu'il n'en est ni le traducteur ni l'adaptateur servile. Il recherche l'exactitude par rapport à ses sources. De ce point de vue, il écrit en véritable savant. [LE BLAY 15, *à paraître*]

Ce que Sénèque a bien compris ici en citant Thalès de Milet est que, lorsque celui-ci invoque « l'eau » comme élément primordial, il ne désigne pas tant la réalité commune que l'on désigne de ce nom que le principe liquide qui la caractérise. Nul doute qu'Aristote faisait la même lecture des théories élémentaires des présocratiques dont il offre le résumé et que, de la même manière, lorsqu'il parle d'« eau » comme l'un des quatre éléments constitutifs du

[51] Aristote, *De caelo*, B 13 294a 28 (= frag. 14 DK) ; Simplicius, *De caelo*, 522, 14 (= frag. 14 DK).
[52] Frag. 15 DK.
[53] *Die Fragmente der Vorsokratiker*, Weidmann, Berlin, 1934-1937.

monde sublunaire, il désigne bien plus le principe liquide qu'il ne désigne l'eau sous les différentes formes qu'elle peut concrètement prendre dans notre expérience phénoménale (pluie, rivières, océan, etc.). Mais le texte de Sénèque, apporte, par comparaison avec les autres fragments connus et compilés de Thalès sur le sujet, un degré de précision rare sur les termes et la définition qu'il faut leur donner. Or, à côté de cette précision très notable, le traducteur français introduit un contresens grossier qui relève d'une connaissance imparfaite des représentations et théories cosmologiques qui pouvaient être celles de ses contemporains et des sources sur lesquelles ils fondaient ces connaissances. À moins qu'il ne faille incriminer une simple erreur d'attention dans le choix des termes par le traducteur.

Comme je le rappelle dans l'article à paraître ci-dessus, les traducteurs n'ont pas toujours pris Sénèque très au sérieux dans sa connaissance de certaines sources techniques. Il est souvent victime de cette image de dilettante moralisateur qui s'attache à son œuvre philosophique et à la philosophie romaine de manière générale. En somme, si le texte semble confus ou inexact, il est plus facile d'attribuer le flou artistique à Sénèque et de passer outre. C'est pourquoi dans tous les écrits où j'ai eu à citer ce texte de Sénèque, à commencer par ma thèse de doctorat, je me suis efforcé de proposer ma propre traduction en vue d'une plus grande précision, en partant du principe que le philosophe stoïcien n'était pas un dilettante en matière de connaissance de la nature et que derrière chaque terme ou expression devait se cacher une représentation ou une théorie très précise. Ma traduction du poème sur l'Etna part du même principe : donner crédit à l'auteur d'une connaissance fine du volcanisme et des sources s'y rapportant, que son texte, malgré la forme poétique, s'efforce de transmettre avec autant d'exactitude que possible. Si le lecteur moderne est parfois étonné par certaines images ou représentations, c'est que sa manière de voir le monde diffère de celles des contemporains de Sénèque. Mais la manière de voir le monde des Anciens n'en était pas moins cohérente et rationnelle et des textes tels que les *Naturales quaestiones* ou l'*Aetna* s'adressaient à un lectorat érudit et curieux de nature qui ne pouvait se satisfaire de descriptions et de démonstrations approximatives.

J'aimerais donc pouvoir, au cours des années à venir, entreprendre une nouvelle traduction du grand traité de météorologie de Sénèque, assortie d'un commentaire ciblé sur les questions techniques et scientifiques dont il traite. Compte-tenu du volume de l'œuvre et de la richesse des sources et des références sur lesquelles Sénèque fonde son exposé, cette entreprise semble relever davantage d'un travail collectif que d'une œuvre individuelle, à moins de s'y consacrer pleinement et exclusivement. Tout comme la traduction de l'*Aetna* a bénéficié d'un travail effectué au cours des trois dernières années au sein du séminaire de traduction que je propose aux étudiants de Master, j'ai entamé dans le même cadre cette traduction en commençant par le livre IVa consacré au Nil et à ses crues. Commencer par ce livre s'imposait pour diverses raisons : c'est le plus abordable en termes de démonstration ; il reprend une question très ancienne sur laquelle nous disposons de différentes sources auxquelles on peut comparer le texte de Sénèque (Hérodote et Aristote étant les deux principales) ; en raison de la région du monde dont il traite, qui n'a cessé d'exciter curiosité et imagination, ce livre sort du cadre de l'enquête sur les météores stricto sensu pour proposer des développements à caractère historique, géographique, ethnographique. Pour des étudiants de Master, comme pour un traducteur au début de sa tâche, il constitue donc un point de départ permettant de se familiariser avec le style de l'œuvre en prévision de passages plus ardus, un échauffement en quelque sorte. En outre, c'est un livre qui peut s'aborder indépendamment du reste du traité, presque que comme un texte autonome, même si, rappelons-le, il nous est parvenu incomplet ou inachevé.

Cette entreprise pourrait prendre plusieurs formes, qui ne sont pas exclusives les unes des autres : il y a dans ce texte matière à plusieurs travaux de Master (mémoires), qui peuvent être de l'ordre de l'étude thématique ou de la traduction. Du point de vue de l'étude thématique, l'ampleur et la difficulté du sujet peuvent d'ailleurs relever du travail de thèse plus que du simple mémoire, selon les objets ou les problématiques qui seraient distingués. Du point de vue de la traduction, il est vrai que nos étudiants de Master, que l'exercice de la version a généralement confrontés à des textes plus narratifs ou plus poétiques, pourront trouver l'exercice rebutant et particulièrement ardu. La place limitée qu'occupent la lecture des textes à caractère technique ou théorique dans nos cursus de Lettres classiques ne favorise pas l'engouement et l'intérêt immédiat des étudiants à leur égard. Il en va de même des textes philosophiques qui, à l'exception de Platon, Lucrèce, Cicéron et Sénèque, sont souvent laissés à un « plus tard » qui n'advient pas toujours. Mon expérience m'a en revanche prouvé que, lorsqu'ils sont initiés à leur lecture, les étudiants peuvent y rencontrer le plaisir de la nouveauté – pour ne pas dire de l'exotisme – et de la découverte, plus que pour d'autres textes relevant d'une culture plus classique et plus ancrée dans la formation littéraire générale. Dans tous les cas, le séminaire de traduction que j'anime et que je conçois comme une entreprise de réflexion collective et non comme un cours amélioré de version, peut contribuer à faire avancer une entreprise de traduction de cette ampleur car il représente un challenge stimulant pour les étudiants comme pour celui qui les encadre dans la démarche.

On pourrait également concevoir un projet collectif rassemblant une équipe rapprochée de chercheurs, philologues, philosophes, historiens des sciences, en vue de produire un ou plusieurs volumes répondant au double objectif de proposer un texte qui allie la rigueur et la précision du travail philologique à la volonté d'offrir un document intéressant l'histoire des sciences et des savoirs en général. C'est le projet que j'avais conçu en abordant le poème sur l'Etna, texte d'une amplitude beaucoup plus modeste – autorisant l'entreprise individuelle dans des délais raisonnables – mais d'une difficulté assez grande du fait de son caractère isolé dans la littérature conservée. La difficulté posée par le texte de Sénèque est d'une autre nature : il faut pouvoir couvrir et croiser l'ensemble des sources. Mais l'intérêt récent pour la météorologie antique et les publications qui l'ont accompagné au cours des dernières années rendent désormais cette entreprise beaucoup plus abordable. Mon propre travail sur les volcans et l'Etna peut contribuer à préparer le terrain.

Relire l'œuvre de Sénèque

Au-delà de la traduction d'un texte, le dernier rédigé par son auteur en guise de testament philosophique accompagnant ses lettres à Lucilius, je me demande s'il ne serait pas utile de dresser par écrit le portrait d'un Sénèque passionné par les spéculations sur la nature depuis sa jeunesse et sa formation philosophique au sein de l'école des Sextii, qui façonna les esprits de bien des savants et hommes de lettres appartenant à la même génération. Les biographies de Sénèque ne manquent pas, de même que les synthèses sur son œuvre et sa pensée, et l'importance de cette figure de la latinité justifie que l'on reprenne régulièrement la plume pour réactualiser le portrait en s'appuyant sur l'état de la recherche. L'un des derniers états des lieux dressés est le *Companion* édité en 2014[54]. Au cours des dernières années, la recherche s'est beaucoup penchée sur l'œuvre dramatique de Sénèque, pour laquelle bien des questions restaient en suspens. On peut dire que le Sénèque de la dernière

[54] Gregor Damschen, Andreas Heil (ed.), *Brill's Companion to Seneca : Philosopher and Dramatist*, Brill's companions in classical studies, Leiden-Boston, Brill, 2014.

décennie est pour une grande part le philosophe versé dans la tragédie. Il me semble en revanche que la dimension spéculative de son œuvre, au sens d'une philosophie fondée également sur la connaissance positive, n'a pas été beaucoup mise en avant, la figure du moraliste, bien ancrée dans les esprits, estompant sans doute cet aspect pourtant majeur de l'œuvre. Ma thèse de doctorat avait déjà essayé d'esquisser ce portrait en l'insérant dans la situation générale du stoïcisme de l'époque impériale. Quelques travaux récents sont venus apporter une réflexion qui s'inscrit pourtant bien dans ce sens. Je pense notamment à la monographie récente de Jean-Christophe Courtil, réécriture de la thèse de doctorat que j'avais eu le plaisir d'accompagner en tant que membre du jury[55]. Cette étude très érudite reprend une question assez ancienne, la présence de la métaphore médicale et du savoir médical dans l'écriture du philosophe. Mais il le fait d'une manière beaucoup plus approfondie que les travaux antérieurs, partant du principe que Sénèque s'appuyait non pas sur sa seule curiosité en la matière mais sur un intérêt réel et bien documenté pour les questions d'ordre médical, une démarche intellectuelle qui caractérise plusieurs érudits de sa génération formés à la même école. La démonstration de J.C. Courtil est des plus convaincantes. Je pense qu'il faudrait désormais adopter une perspective plus large et établir avec précision ce qui, dans l'œuvre philosophique de Sénèque, témoigne d'une pensée influencée ou inspirée par un savoir de la nature, sous les différentes formes que celui-ci pouvait prendre dans l'Antiquité. La négligence dans laquelle on a longtemps tenu les *Naturales quaestiones* a empêché les spécialistes de Sénèque ou du néo-stoïcisme de saisir l'importance de cette dimension, qui reflète une époque autant qu'elle révèle une certaine conception de l'entreprise philosophique, où les savoirs théoriques ont toute leur place même s'ils ne sont pas nécessairement affichés et défendus comme tels. Ce regard porté sur le stoïcisme de Sénèque rompt singulièrement avec l'image du moraliste parfois superficiel que l'on a souvent voulu privilégier. Cette revalorisation d'un Sénèque naturaliste pourrait prendre la forme d'un essai proposant une lecture différente de certains aspects de l'œuvre tout en faisant la synthèse des travaux qui contribuent déjà à en réorienter l'analyse.

[55] Sapientia contemptrix doloris *: le corps souffrant dans l'œuvre philosophique de Sénèque*, Coll. Latomus, 351, Latomus, Bruxelles, 2015.

Perspectives III :
L'Anti-Lucrèce

Contexte

Dans un texte de 2012 [LE BLAY 33], j'ai pu présenter quelques éléments d'analyse d'un essai qui au XVIIIe siècle, fut l'un des textes savants les plus lus, le poème *Anti-Lucretius sive de Deo et Natura libri novem* du Cardinal Melchior de Polignac, paru en 1747. L'ouvrage connut un grand succès et les rééditions se multiplièrent, la dernière à ma connaissance étant celle amendée par l'Abbé Charles d'Orléans de Rothelin en 1780. Le succès de cet ouvrage polémique encouragea sa traduction en français par de Bougainville, frère aîné du célèbre navigateur et Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des Belles Lettres, publiée en 1750 en deux tomes sous le titre *L'Anti-Lucrèce, poème sur la religion naturelle*. Ces deux versions, le texte original en latin comme sa version en langue française, n'ont donné lieu à aucune réédition ultérieure. Les études qui lui sont consacrées sont à ce jour très peu nombreuses[56]. Composé de neuf livres en vers latins, sous la forme d'un pastiche du *De natura rerum*, dont il s'efforce d'imiter le style avec une certaine habileté mais sans y réussir parfaitement – ce qui relevait d'un défi presque insurmontable, cet essai polémique se range sous la bannière de Descartes, réformateur et refondateur de la philosophie, pour s'en prendre à plusieurs philosophes modernes et contemporains, dans lesquels il reconnaît les disciples zélés d'une philosophie immorale et infondée. Les noms sont donnés : Lorenzo Vala, Saint-Évremont, Baye, Hobbes et Spinoza. Lucrèce n'est en fait qu'un prétexte et Polignac ne s'intéresse qu'assez peu à la doctrine d'Épicure lui-même. J'ai rappelé que de nombreux Modernes s'étaient revendiqués de l'épicurisme afin de battre en brèche les dogmes de l'Église et de la morale établie et que, dans cette perspective, un néo-épicurisme aux contours assez mouvants s'était fait jour aux tournants des XVIe et XVIIe siècles. J'ai noté également que Gassendi, l'un des principaux laudateurs d'Épicure, était relativement épargné par les critiques de Polignac, en tant qu'il s'attacha à présenter de l'épicurisme un visage respectable en accord avec les fondements de la religion chrétienne, en tant également, qu'il aurait préparé la voie à Descartes. Tous ces éléments sont parfaitement exposés dans le « Discours préliminaire » de la version française par Bougainville.

Descartes contre Aristote

Ce texte ne s'en prend toutefois pas qu'à la modernité philosophique puisque, ainsi que je l'ai démontré, il invoque Descartes et sa pensée pour rompre avec l'emprise de la philosophie aristotélicienne. Bougainville est on ne peut plus explicite : se faisant le porte-parole de celui qu'il traduit, il voit en Descartes un libérateur, « dans un siècle où la Raison gémissait sous le joug de l'ignorance, où le Péripatétisme exerçait sur les esprits un empire

[56] J'en mentionne une seule dans le texte de 2012, recueillie dans un collectif portant sur l'héritage de Lucrèce : R. Poignault (éd.), *Présence de Lucrèce*, Actes du colloque tenu à Tours (3-5 déc. 1998), Coll. « Caesarodunum », XXXII bis, Tours, 1999. Si d'autres travaux sont parus depuis, ils ne sont pas venus à ma connaissance ; le dossier devrait de toute façon être repris.

despotique », ainsi que « le destructeur des auteurs d'Aristote, le vengeur des droits de la Raison contre la tyrannie des préjugés »[57]. Je résumai en ces termes l'enjeu :

> Bougainville écrit donc que, avant Descartes, « le Péripatétisme exerçait sur les esprits un empire despotique ». Ce dont il s'agit ici n'est rien d'autre qu'une révolution, une rupture entre une Europe aristotélicienne et une Europe sinon cartésienne du moins moderne. Par ce qualificatif de « moderne », nous entendons la prise d'une certaine posture à l'égard de l'héritage des Anciens. Il est important de rappeler, dans le cadre d'un colloque sur l'Europe et les sciences modernes, ce que l'héritage aristotélicien représente pour la pensée européenne, ante-cartésienne pourrait-on dire. C'est à partir du milieu du XII^e^ siècle que les œuvres d'Aristote sont largement diffusées grâce à la multiplication des traductions de l'arabe et du grec. Un siècle après, la philosophie d'Aristote est officiellement consacrée comme fondement de l'enseignement des universités. Ainsi, l'université de Paris adopte le corpus aristotélicien comme programme officiel de son enseignement en 1255. Une littérature nouvelle s'épanouit alors, les florilèges d'Aristote, destinés à reprendre pour les étudiants des facultés ce qu'il convient de retenir de la pensée de celui qui est devenu le Philosophe. C'est de ce système intellectuel, qui caractérisa en son temps la modernité, qu'héritèrent les contemporains de Descartes. [LE BLAY 33 p. 234]

À partir de là, j'ai montré en quoi l'œuvre de Descartes pouvait être conçue comme la volonté d'un retour aux sources, c'est-à-dire à reprendre la réflexion là où Platon l'avait laissée en se libérant de tout l'arsenal de la tradition « aristotélicienne » mise en forme au sein des universités médiévales. Descartes n'a pas pour cible Aristote lui-même, dans les pas duquel il va au contraire inscrire son œuvre, mais tous ceux qui se sont emparé de sa pensée pour construire un système dogmatique du monde. De fait, l'œuvre du philosophe français présente dans sa conception même bien des similitudes avec celle de l'illustre disciple de Platon. Si bien que cet article, prenant pour point de départ et prétexte *L'Anti-Lucrèce*, est une réflexion sur la place d'Aristote dans la modernité philosophique. Une réflexion trop succincte, qui esquisse plus qu'elle ne démontre, et qui mériterait d'être reprise et approfondie.

Pour une édition du texte

Mais ce n'est pas cet approfondissement que je souhaiterais proposer. Il relève d'un historien de la philosophie moderne, que je ne suis pas. *L'Anti-Lucrèce* est en revanche un texte qui mérite amplement de retrouver un lectorat. Cela suppose d'en proposer une édition permettant sa lecture dans le contexte d'aujourd'hui. Étant donné l'intérêt historique que représente la traduction française qui en fut faite peu de temps après sa parution, le retraduire en français ne semble pas utile. Il faudrait pouvoir en revanche retracer le contexte de rédaction du texte et l'accompagner de notes abondantes, tant les références dont il est riche, du point de vue de la philosophie antique comme de celui des sources modernes, requièrent explication et analyse.

Un projet d'édition de ce texte peut se concevoir formellement d'une manière assez simple :

[57] Je renvoie à [LE BLAY 33] pour le référencement précis de ces citations, que j'ai tirées de l'édition originale, le seul texte disponible.

- Rédiger une introduction générale.
- Rassembler en un même ensemble le texte original de Polignac et la version en langue française de Bougainville, en mettant en regard du texte latin la traduction en français.
- Assortir la traduction de notes de bas de page commentant cette dernière.
- Proposer une explication complète des sources et références sur lesquelles le texte fonde son argumentation. Celle-ci peut se faire sous forme d'un commentaire à entrées (une entrée pour chaque source ou auteur mentionné ou désigné dans le texte).
- Proposer une analyse stylistique et littéraire du texte latin, qui se veut une imitation d'un modèle antique.

Un tel projet fait appel à de multiples compétences : celles du latiniste capable de comparer le texte de Polignac à l'original latin qui lui sert de modèle, celles du spécialiste de philosophie ancienne, celles du spécialiste de la philosophie moderne, celles de l'historien des sciences – car la démonstration fait appel à des questionnements qui sont au cœur des spéculations et des recherches de la physique de son temps, celles de l'historien des idées connaissant bien les débats et les controverses de cette première moitié du XVIIIe siècle. Ces compétences pourraient se trouver réunies en un une seule et même personne, bien que difficilement, mais la nature même du projet plaide plutôt en faveur d'un collectif restreint dont il s'agit d'identifier les membres.

Je n'ai donc pas à ce jour de conception établie quant aux conditions de mise en œuvre de ce projet mais j'espère bien, si le loisir m'en est donné, pouvoir en diriger la mise en œuvre.

Perspectives IV :
Mythe(s) et science :
l'approche géomythologique.

Les enseignements du mythe

Dans l'un de ses plus récents écrits, *Le voile d'Isis. Essai sur l'histoire de l'idée de Nature* (Gallimard, Paris, 2004), Pierre Hadot consacre un chapitre à l'exégèse allégorique des mythes[58]. Il y montre comment une certaine tradition philosophique, au premier rang de laquelle figurent les stoïciens, a voulu voir dans les mythes un enseignement caché au sujet de la nature.

> « La représentation mythique des dieux a été critiquée par ceux que l'on a appelé les *physikoi*, qui donnaient une explication purement matérielle de la naissance du monde. Des philosophes, comme Xénophane ou Anaxagore, ont ainsi attaqué ouvertement la théologie poétique. Et au Ve siècle avant notre ère, avec les sophistes, s'est développée une véritable *Aufklärung*, un siècle des Lumières, où l'existence des dieux est mise en question comme n'étant qu'une fiction poétique ou une convention sociale. À cause de cela, les philosophes de la tradition platonico-stoïcienne vont peu à peu développer une sorte de double vérité. D'une part, on veut laisser intactes les traditions poétiques et religieuses utiles pour le peuple puisqu'elles sont la base de l'éducation des enfants et de la religion officielle de la cité. Mais, d'autre part, ces philosophes considèrent que les poètes d'autrefois ont, de manière énigmatique et cachée, enseigné, sous le voile du mythe, toute une science de la nature qui n'est autre que la science de la nature platonicienne ou stoïcienne. […] Ce phénomène apparaît déjà au VIe siècle avant notre ère avec un commentateur d'Homère, Théagène de Rhégium, dont on ne connaît malheureusement l'œuvre que par des témoignages tardifs, mais qui semble avoir proposé une exégèse allégorique, physique (le combat des dieux devient un combat entre les éléments) et morale des poèmes d'Homère, peut-être en réaction contre les vives critiques formulées à l'égard de la mythologie homérique par Xénophane. Au IVe siècle, le fameux papyrus de Derveni propose une explication allégorique d'un poème orphique, exégèse qui cherche à retrouver dans le texte commenté un enseignement caché d'ordre physique. Le Zeus du poème orphique y est identifié à l'air, d'une manière qui rappelle Diogène d'Apollonie. Xénocrate, le disciple de Platon, donnera des noms divins aux éléments. Aristote ne dédaignera pas, lui aussi, de donner une exégèse allégorique de la chaîne d'or d'Homère pour illustrer sa théorie du Premier Moteur. » (*op. cit.* p. 56-57)

Je renvoie à la lecture de ce chapitre pour le développement de ces tentatives exégétiques. Dans le chapitre suivant, qui poursuit la réflexion[59], l'auteur résume ainsi la démarche mise en œuvre par les stoïciens :

[58] III, 4 : « L'aphorisme d'Héraclite et l'exégèse allégorique », p. 55-65.
[59] III, 5 : « 'La nature aime à s'envelopper'. Formes mythiques et formes corporelles », p. 66-72.

> « La méthode stoïcienne consiste à démythifier ce qu'ils appelaient la théologie mythique, c'est-à-dire les narrations fabuleuses concernant les dieux. Grâce à l'allégorie, on découvre que les dieux sont des processus naturels, des forces corporelles, que toute la mythologie n'est qu'un récit imagé de l'histoire des processus cosmiques, c'est-à-dire des transformations du *pneuma*, du souffle igné originel. » (*ibid.* p. 72)[60]

La conclusion de la première partie de ma monographie sur le volcanisme tente de réhabiliter la pensée mythique comme vecteur d'un authentique savoir sur le monde. Il ne s'agit bien sûr pas de reprendre l'héritage stoïcien et de relancer l'étude exégétique des mythes – ce qui donnerait lieu à bien des fantaisies étymologiques et philologiques dont les stoïciens ne furent pas avares – mais de s'attacher, par respect à l'égard de traditions orales ou écrites méticuleusement transmises au cours des temps et dans un état d'esprit d'ouverture intellectuelle qui était peut-être celui des stoïciens, à exhumer à partir de la mythologie une histoire du monde échappant aux archives et aux données factuelles compilées par la méthode scientifique.

À la suite de mon travail sur les volcans en contexte gréco-romain, j'ai donc pour projet de coordonner un programme se fondant sur l'approche géo-mythologique. Ce projet bénéficiera des collaborations nouées dans le cadre du programme ATLANTYS dont la première phase d'existence est en voie d'achèvement. J'ai ainsi soumis une première esquisse d'un programme auprès de l'Agence Nationale de la Recherche en 2017. Le dossier constitué portait le titre : *GeoMyth : Les colères de la Terre / Wrath of the Earth.* Je parle de première esquisse car le projet, tel que je l'avais rédigé alors en lien avec les partenaires pressentis, était encore en phase de réflexion. L'idée de ce dépôt auprès de l'ANR était de recueillir un premier avis d'experts sur la validité scientifique de l'entreprise. Le projet n'a certes pas été retenu, en raison de son manque de maturité, mais les expertises scientifiques sur le fond et les enjeux du programme ont confirmé son intérêt et m'ont encouragé à ne pas abandonner cette démarche mais à la reprendre ultérieurement, en laissant plus de temps à la conception du projet. J'avais aussi besoin de plus de temps pour mener à bien l'entreprise, temps que la rédaction de la monographie en cours ne me laissait guère.

Je tiens à résumer ici les éléments du dossier que nous avions constitué car ils annoncent l'une des orientations que je souhaite donner à mes futures recherches et font également écho aux questionnements et arguments exposés dans la première partie de ma monographie sur les volcans.

Descriptif du projet

Les anciennes civilisations du Bassin méditerranéen ont été particulièrement touchées par de grands bouleversements géologiques, tels que tremblements de terre, épisodes volcaniques, tsunamis ou inondations. Ces événements ont fait l'objet de deux sortes de récits – scientifique et mythologique, mais c'est surtout le second qui prime dans les représentations que nous entretenons aujourd'hui au sujet des mondes anciens. Il suffit de penser au célèbre mythe platonicien de l'Atlantide, qui a suscité de nombreux fantasmes et autant

[60] P. Hadot revient plus loin sur cette interprétation des mythes en rappelant comment les mythes païens furent lus sous cet angle de la description des phénomènes physiques par certains exégètes médiévaux, ainsi Guillaume de Conches qui considère par exemple que la fable de Phaéthon signifie des phénomènes astrologiques et météorologiques (*op. cit.* p. 92-93).

d'hypothèses, y compris parmi les géologues, depuis l'Atlantide des îles au large de l'Atlantique (Açores, Canaries, îles du Cap-Vert) de Pierre Termier au début du XXe siècle, jusqu'à l'Atlantide du Banc Spartel à Gibraltar de Jacques Collina-Girard de nos jours.

Si aujourd'hui la quête du continent perdu de l'Atlantide semble relever très peu d'un questionnement scientifique, il en va autrement d'un type de recherche que dans le monde anglo-saxon, depuis Dorothy Vitaliano (1968), on qualifie de « Geomythology », à savoir l'étude des références à des événements géologiques majeurs dans la mythologie et les traditions populaires. Les études ethnographiques portant sur des sociétés indigènes (amérindiennes, polynésiennes, guinéennes etc.) ont de fait montré que le souvenir d'un bouleversement environnemental majeur (tremblement de terre, éruption volcanique, chute de météorites etc.) pouvait être sûrement transmis oralement au sein d'un même groupe social sur plusieurs centaines d'années. Les exemples de ce type sont assez nombreux pour des périodes remontant à 300-400 ans en arrière, et paraissent très convaincants. C'est le cas du séisme de Cascadia qui, ayant touché le 26 janvier 1700 la côte Pacifique du nord-ouest américain, a laissé des traces tant dans les textes écrits du Japon (frappé par un tsunami à la même date) que les forêts de cèdre nord-américaines et les traditions orales de plusieurs peuples amérindiens.

Inscrit dans une approche multi-disciplinaire et comparative, ce projet se propose d'étudier aussi bien les mythes de l'Antiquité que les récits contemporains portant sur le même thème dans des sociétés de tradition orale. Si, pour l'Antiquité, les sociétés de l'aire méditerranéenne représenteront le champ de référence, une comparaison avec d'autres civilisations riches d'une mythologie comparable (monde mésopotamien par exemple) sera engagée.

L'enjeu sera double :

- Identifier des « marqueurs » scientifiques spécifiques de catastrophes bien datées : on se donnera ainsi pour objectif d'établir un recueil exhaustif de tous les événements catastrophiques d'origine géologique ou climatique qui se sont produits sur le pourtour du bassin méditerranéen depuis l'installation des premières sociétés humaines jusqu'à la fin de l'Antiquité (Ve siècle ap. J.-C.). Les sources exploitées seront de nature littéraire, épigraphique, archéologique et géo-archéologique.
- Comprendre les mécanismes et les modalités de la transmission des événements catastrophiques au fil des générations grâce à des études ethnographiques et anthropologiques menées dans des sociétés de tradition orale relevant de diverses aires culturelles : à partir du corpus établi et des sources collectées, on tentera de comprendre a) comment les sources orales et les sources écrites s'articulent, se distinguent ou s'opposent dans le récit d'une catastrophe et de ses conséquences ; b) quelles en sont les conséquences en termes de représentations collectives.

L'étude comparée de traditions n'appartenant pas à l'aire culturelle de référence sera précieuse voire nécessaire sur les plans méthodologique et heuristique. Le mythe de l'Atlantide forgé par Platon constitue en effet un cas d'école des difficultés auxquelles une archéologie des catastrophes se heurte. Si l'on est en droit de considérer que ce récit pouvait se faire l'écho d'une mémoire ou de récits collectifs portant sur une authentique catastrophe de grande ampleur, la solution de continuité permettant de relier le texte de Platon à un événement donné et identifiable n'existe pas. Le matériau que constituerait une tradition orale porteuse d'une telle mémoire apparaît inexistant pour l'étude des civilisations de l'Antiquité. Le texte existe donc par lui-même et le mythe de l'Atlantide doit rester pour nous l'œuvre de Platon. En se tournant vers d'autres cultures qui conservent une tradition orale

encore dynamique – voire une tradition ancienne dont on conserve les traces, on peut étudier la manière dont les mythes se forment et se transmettent pour former une mémoire collective de la catastrophe. Le projet accordera également une place à la littérature de fiction contemporaine (de la fin du XIXe siècle à nos jours) comme réceptacle de récits partagés en lien avec le mythe.

Afin de constituer une équipe, je me suis appuyé dans un premier temps sur les collaborations et prises de contact que le programme ATLANTYS avait permises : mon collègue de Nantes, Paul-André CLAUDEL, Maître de Conférences en Littérature comparée, qui a beaucoup travaillé sur les récits et les hypothèses autour de l'Atlantide qui fleurirent au tournant des XIXe et XXe siècles ; Rita COMPATANGELO-SOUSSIGNAN, Professeure des Universités en Histoire romaine à l'Université du Maine ; Christine DUMAS-REUNGOAT, Maître de Conférences en Langues et Littératures anciennes et Céline PETIT, Ethnologue, spécialiste des peuples d'Amérique du Nord (UMR 7219-SPHERE, CNRS-Université Paris 7 Diderot). Nous devions nous appuyer également sur des collaborations à l'étranger, avec des chercheurs étudiant les sociétés autochtones de l'Asie, du Pacifique et de l'Amérique selon une approche géomythologique : Duane W. HAMACHER, Archéo-astronomie (Monash Indigenous Center, Monash University, Australia) ; Patrick D. NUNN, Géographie (University of the Sunschine Coast, Australia).

Ce que nous souhaitions faire…

Le premier résultat attendu était de contribuer à inscrire la Géomythologie dans le champ des recherches en Sciences humaines. Il s'agit en effet d'une méthode et d'un terrain d'investigation encore récents et jusqu'à présent peu pratiqués en France. Les travaux de mise en place de bases de données et l'établissement d'un catalogue de données archéologiques devaient fournir un matériau de référence pour développer des recherches dans ce domaine ou réévaluer des travaux plus anciens. Nous souhaitions également offrir à la communauté scientifique l'accès à des données ethnographiques pour la plupart inconnues du champ des études classiques. L'entreprise de traduction et de compilation de traditions orales et de sources peu connues en France se voulait l'un des points forts du projet. L'approche comparative devait offrir un éclairage nouveau sur notre manière de lire l'histoire de la Méditerranée antique.

Il s'agissait également de conférer plus largement, à un niveau international, une visibilité nouvelle aux études portant sur la mythologie et sur l'Antiquité classique, notamment au travers de l'établissement de partenariats avec des chercheurs étrangers relevant de disciplines telles que la géographie humaine et l'anthropologie. L'intégration d'une approche anthropologique des mondes anciens pouvait de ce point de vue renouer avec la perspective épistémologique mise en œuvre dans les travaux désormais classiques de Jean-Pierre Vernant et de Pierre Vidal-Naquet, tout en proposant un champ d'investigation et des objets d'étude originaux.

Parce qu'il s'intéressait aux catastrophes naturelles et au vécu des populations qui les subissent, ce projet devait également répondre à des enjeux sociétaux très contemporains. Face aux interrogations et angoisses relatives au changement climatique et à ses conséquences, un travail sur l'imaginaire et les récits associés aux événements cataclysmiques ou désastreux contribuerait à donner à voir la profondeur historique d'un tel imaginaire, en mettant en évidence à la fois des continuités et des variations, et des traits communs comme des traits distinctifs dans les modalités d'interprétation et de mise en récit de ces événements,

à l'échelle de différentes sociétés humaines. L'entreprise de cartographie historique qui devait accompagner le projet serait également un témoin de l'adaptation des populations aux aléas et évolutions de leur environnement.

Un projet à repenser partiellement

Le projet tel que j'aimerais le reprendre ne sera pas fondamentalement différent de sa version initiale. La problématique et les enjeux resteront les mêmes. Il conservera cette double orientation épistémologique et anthropologique consistant à interroger la constitution des mythes et leur lien avec la réalité « environnementale » qui peut conditionner leur origine. Il s'agira toujours d'interroger le lien des hommes avec leur environnement, en prenant la transmission des mythes comme point d'appui.

Il faudra néanmoins renforcer l'expertise anthropologique et/ou ethnologique en s'adjoignant la compétence de spécialistes de sociétés ayant conservé des traditions orales vivaces et un rapport avec leur environnement naturel étroit. En effet, la dimension comparatiste de la démarche impose que l'on puisse disposer d'un matériau susceptible de faire apparaître des convergences ou des constantes malgré les différences culturelles et géographiques. Les liens forts que mon équipe de recherche a développés au cours des dernières années avec des chercheurs africains doivent permettre ce renforcement. Yaovi Akakpo en particulier, de l'Université de Lomé au Togo, développe une recherche sur l'articulation entre savoirs et tradition orale qui trouvera parfaitement sa place dans ce projet[61].

En outre, le projet pourra désormais s'appuyer sur un travail de thèse récemment lancé sous la direction de Rita Compatangelo-Soussignan à l'Université du Maine, avec un co-encadrement par Patrick Nunn : « Crises environnementales et traditions locales : regards croisés antiquité/monde contemporain. » La doctorante retenue pour mener le travail sur ce sujet, Mme Loredana Lancini, est disciplinairement issue de l'archéologie classique et aura acquis à l'issue de sa recherche une compétence portant sur des terrains d'une tout autre nature. C'est une double compétence dont un projet comme celui-ci a besoin, qui se rencontre rarement. J'espère pouvoir associer Mme Lancini à ce projet lorsqu'il sera de nouveau déposé.

Enfin, certains terrains plus proches de nous peuvent servir de laboratoires pour tester la validité de l'hypothèse initiale et de l'approche géo-mythologique. Je viens d'être associé à un projet porté par Agnès Baltzer (CNRS-Université de Nantes / Géolittomer UMR 6554), déposé devant la Fondation de France, intitulé OdySéYeu. En dehors de ma participation, ce projet associe des géographes spécialistes des questions littorales et un archéologue Directeur de Recherche au CNRS, Serge Cassen (Université de Nantes /LARA), spécialiste des mégalithes et des pierres gravées, dont les terrains de prédilection sont les sites côtiers du Nord-Ouest de la France. Les objectifs premiers du programme affichent des préoccupations des plus contemporaines puisqu'il s'agit de sensibiliser les habitants de l'Île d'Yeu au devenir de leur territoire insulaire, marqué par un recul et une érosion de plus en plus marqués du trait de côte. Il est cependant prévu d'inscrire la réflexion dans une démarche historique sur le long terme, afin de mettre en regard les interrogations d'aujourd'hui avec la problématique plus globale des territoires littoraux et de leurs transformations à travers les temps et les âges. Un premier état des lieux mené pendant la phase d'élaboration du projet a permis d'identifier

[61] Je renvoie ainsi à sa contribution dans la dernière livraison des *Cahiers François Viète*, III.4, 2018 : « Ethnographie comparée de pratiques savantes. Une approche d'histoire des savoirs de l'oralité en Afrique », p. 179-199.

l'existence de légendes locales et même d'un dit médiéval qui paraissent entretenir la mémoire d'épisodes de submersion au cours de l'histoire de cette île. Il faut bien sûr approfondir l'analyse de ce matériau afin de confirmer la validité de cette intuition. Dans tous les cas, mon implication dans ce programme peut s'avérer précieuse pour préciser le cadre méthodologique du projet GeoMyth.

Perspectives V :
Un engagement sur les questions d'éthique médicale.

Cette dernière perspective que je souhaite mettre en avant n'est pas en lien direct avec les précédentes mais elle n'en représente pas moins une orientation qui me tient à cœur dans le cadre de mes activités. J'attache de fait la plus grande importance à la dimension opérative et engagée de ma pratique académique et scientifique. Je préfère ces deux qualificatifs à d'autres tels que « utile » ou « pratique », qui ne reflètent pas exactement la nature et les enjeux d'une recherche fondamentale. Il est évident que mes travaux s'inscrivent dans une démarche fondamentale et spéculative et non dans le champ de la recherche dite appliquée, autre qualificatif d'usage délicat et souvent contestable. Je revendique également mon appartenance à une tradition académique classique qui ne cherche pas à répondre à des modes. L'un des arguments des Modernes dans la fameuse querelle qui les opposa aux Anciens était que la modernité relevait étymologiquement de la mode ; que ce qui était à la mode était par essence destiné à ne plus l'être pour être remplacé par une autre mode. Je cherche en revanche à démontrer dans tous mes engagements que l'héritage classique et les disciplines qui lui sont associées sont surtout un terreau fertile et un ferment idéal pour concevoir l'interdisciplinarité et l'inscription de la démarche intellectuelle et critique au service des questions d'aujourd'hui. L'idée n'est ni neuve ni mienne mais elle ne perd rien à être régulièrement mise en avant.

L'un des champs des études antiques qui ont connu le développement le plus considérable au cours des deux dernières décennies est celui de l'étude de la médecine et de ses sources. Il faudrait rendre ici hommage à celles et ceux qui ont été les fers de lance de cette redécouverte en France et à l'étranger et dont je fréquente assidûment les travaux. Pour ce qui est de la France, je me contenterai de rendre hommage aux travaux importants de Jacques Jouanna sur Hippocrate, de Véronique Boudon-Millot sur Galien, de Danielle Gourevitch sur la médecine des femmes et des enfants – et sur la médecine ancienne en général, de Jackie Pigeaud sur la médecine de l'âme et la psychiatrie – ainsi que sur Caelius Aurelianus, sans oublier l'œuvre de Mirko D. Grmek, qui dépasse largement le champ de l'histoire et de la philosophie de la médecine pour s'étendre à celui de l'épistémologie et de la philosophie des sciences en général. Ce sont là quelques-uns des éminents collègues dont je m'attache à suivre les pas. Certains ont fortement contribué à ma formation académique et scientifique. On peut porter un double regard sur cet épanouissement des travaux ayant la médecine ancienne pour objet :

- D'un point de vue purement disciplinaire, l'extension du champ des études antiques – avec notamment la découverte de textes inédits ou oubliés, et la possibilité d'enrichir notre connaissance des civilisations du passé et de leur héritage intellectuel et culturel.
- D'un point de vue plus anthropologique, la possibilité de réinterroger des notions aussi fondamentales que la maladie, la mort ou la perception du corps.

De ces deux perspectives, l'une ne prévaut pas sur l'autre car elles se soutiennent et se complètent mutuellement. L'intérêt que je leur ai porté, depuis ma participation au séminaire de D. Gourevitch à l'EPHE, m'a permis de fréquenter la communauté médicale, dans son versant académique, et de trouver dans cette dernière une ouverture vers d'autres méthodes et d'autres voies de connaissance de l'Homme et du monde. Il m'a également conduit à être engagé sur le terrain de la clinique, non en tant que praticien mais en tant que théoricien.

En 2008, j'ai été invité à rejoindre les travaux de la Consultation régionale d'éthique clinique, tout récemment constituée sous l'égide du C.H.U. de Nantes. Cette instance est constituée de professionnels de la santé et du soin, toutes disciplines ou activités confondues, ainsi que d'universitaires représentant le secteur des sciences humaines et sociales, philosophes en tête. Elle est directement saisie par les praticiens ou les établissements hospitaliers lorsque des cas délicats requérant une réflexion éthique se posent à eux ; les avis qu'elle émet ont valeur consultative. J'ai malheureusement très vite abandonné ma participation à ce comité, dont l'assiduité est une règle d'or, en raison des responsabilités institutionnelles que j'ai eu à assumer à partir de cette même année. Je maintiens toutefois un lien avec ses responsables, qui n'hésitent pas à me solliciter pour des collaborations ponctuelles.

Depuis la rentrée universitaire 2017, je suis un membre actif de l'équipe pédagogique constituée autour d'une toute nouvelle formation de l'Université de Nantes, le Master Éthique, qui recrute des étudiant-e-s issus des formations en Santé (Médecine, Sciences pharmaceutiques, Odontologie, Maïeutique) mais aussi des formations de Philosophie, Psychologie et Droit pour les former à l'expertise éthique dans la pratique du soin. Ce Master accueille également un public de professionnels en formation continu. À la demande de son futur responsable, Jean-Marie Lardic, Professeur de philosophie, alors Directeur de mon U.F.R. de rattachement, j'ai accepté de coordonner la rédaction du projet et sa mise en œuvre entre 2016 et 2017. Cette mission m'avait été confiée non tant en raison de ma connaissance « historique » de l'institution médicale que de ma connaissance globale de l'institution universitaire, acquise à travers mes diverses responsabilités de direction. Réussir à faire travailler ensemble les secteurs de la Santé et ceux des Lettres Sciences humaines et sociales n'est jamais chose aisée, en raison des différences culturelles majeures qui les distinguent. Je suis heureux d'avoir pu contribuer à la réussite de ce projet. Dans ce cadre, j'assure le séminaire du tronc commun portant sur les fondements historiques de l'éthique médicale. Y sont abordés la naissance de l'éthique et de la déontologie médicales dans le contexte de la médecine hippocratique, les premiers débats antiques (dissection, vivisection, vérité), la question de l'expérimentation sur le vivant jusqu'à nos jours, l'inscription de la science et de la pratique médicale dans la société et les représentations qu'elles suscitent. Le fait d'assumer cette charge pédagogique inédite, face à un public d'une grande diversité est non seulement une expérience stimulante mais également une aide pour mieux penser l'interdisciplinarité, dont je pense qu'elle peut à terme se révéler déterminante pour la conception de mes propres projets de recherche.

Cet engagement s'est également concrétisé sur le plan de mon activité scientifique à travers une collaboration avec mes collègues philosophes Valéry Laurand (Université Bordeaux-Montaigne) et Julie Giovacchini (CNRS-ENS, Centre Jean Pépin, UMR 8230) autour de la clinique et de son histoire. J'ai participé en janvier 2015 à une journée d'étude organisée par Valéry Laurand portant sur « Parrhêsia et médecine », dans le cadre du Master « Soin, éthique et santé » qu'il dirige, en présentant une intervention intitulée : « Quelle est la vérité de la médecine ? L'enjeu épistémologique d'un impératif éthique ». Le texte de cette intervention, à l'instar des autres présentations faites à cette occasion, n'a pas donné lieu à publication mais a été mis en ligne sur mon carnet de recherche. À l'issue de ce colloque, nous avons décidé de poursuivre et d'approfondir la collaboration en co-organisant deux colloques, le premier en mars 2017, sur le thème : « Diagnostic : parrhêsia (franc-parler) et conflit des interprétations », le second en mars 2018, sur le thème : « Extension du domaine de la clinique ». Ici encore, les interventions proposées à l'occasion de ces deux colloques n'étaient

pas destinées à la publication d'actes mais elles seront recueillies et mises en ligne sur un nouveau site dédié à cette collaboration : http://klinika.cnrs.fr. À travers ce site dont nous sommes les trois administrateurs, nous souhaitons mettre à disposition de la communauté scientifique et des professionnels de santé des ressources pour une réflexion libre et ouverte sur la notion de clinique. Nous envisageons le dépôt d'un projet auprès de l'ANR, dont l'élaboration est en cours.

Enfin, dans cette lignée, je participe au programme Datasanté (https://bigdatamed.hypotheses.org) porté par mon équipe de recherche et Stéphane Tirard, Professeur d'Histoire des Sciences et des Techniques. Ce projet interdisciplinaire (SHS-biologie-médecine), soutenu par la région Pays de la Loire et l'Université de Nantes et hébergé par la Maison des Sciences de l'Homme Ange Guépin, se propose de décrire et d'analyser la nature et les développements des outils numériques d'exploitation des big data et leur impact sur les changements de paradigme et les transformations des pratiques liées à la mise en œuvre de la « médecine personnalisée ». J'ai organisé dans ce cadre en juin 2018 une journée d'étude sur le thème : « Transformations dans la pratique du soin : pour une épistémologie historique, l'exemple de l'Antiquité ». Les contributions présentées donneront lieu à réécriture pour prendre place dans un ouvrage collectif destiné à regrouper une synthèse des travaux issus de ce programme.

Annexe

Liste des publications

Édition de textes

1. *Un inédit de Laennec : la traduction des Traités des Maladies aiguës et des Maladies chroniques de Caelius Aurelianus*, éd. établie, présentée et commentée en collaboration avec D. GOUREVITCH, *Histoire des Sciences médicales*, XLIII.1, janv.-mars 2009, Paris, p. 83-110.

Direction d'ouvrages ou de recueils

2. *Transmettre les savoirs dans les mondes hellénistique et romain*, Actes du colloque international de Nantes, 22-24 mars, 2007, Coll. Histoire, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2009.
3. *Autour de la Consolation de Philosophie de Boèce* (avec A. GIAVATTO), Coll. Forum, Éditions Atlande, Neuilly-sur-Seine, 2015.
4. *Machines et inventions : le mythe et la technique*, Actes de la Journée scientifique du XLIVe congrès de l'APLAES, *Annales de l'APLAES*, 2, 2015 (https://revues.aplaes.org/index.php/annales/issue/view/2).
5. *A Universal Imagination of the End of the World ? Volume I*, Cambridge Scholars Publishing, Newcastle-upon-Tyne, 2018.

Chapitres d'ouvrages

6. « Le poème latin sur l'Etna : témoin d'un savoir oublié », *in* C. CUSSET (dir.), *Musa docta. Recherches sur la poésie scientifique dans l'Antiquité*, *Mémoires du centre Jean Palerne*, XXX, Publications de l'université de Saint-Étienne, Saint-Étienne, 2006, p. 335-361.
7. Introduction et commentaire des rapports sur les sciences historiques et philologiques, *in* E. BARBIN, J.-L. GODET & G. STENGER (edd.), *1867. L'année de tous les rapports : les lettres et les sciences à la fin du Second Empire*, Éditions du Temps, Pornic, 2009, p. 66-89.
8. « Protée et Pythagore dans la *Vie d'Apollonios de Tyane* de Philostrate », *in* A. ROLET (dir.), *Protée en trompe-l'œil. Genèse et survivances d'un mythe, d'Homère à Bouchardon*, Coll. Interférences, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2009, p. 263-281.
9. « Les nouveaux mondes au miroir des Anciens. Les voyages de Bougainville », *in* A.-M. BOYER (dir.), *Littérature et ethnographie*, Coll. Horizons comparatistes-Université de Nantes, Editions Cécile Defaut, Nantes, 2011, p. 95-120.
10. « Météorologie et médecine antiques : l'alliance de deux savoirs », *in* F. CLEMENT (dir.), *Histoire et nature. Pour une histoire écologique des sociétés méditerranéennes (Antiquité et Moyen Âge)*, Coll. Histoire, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2011, p. 65-86.

11. « Le corps à l'épreuve du stoïcisme. Retour sur *Les monstres de Sénèque* », *in* L. BODIOU, V. MEHL & M. SORIA (dir.), *Corps outragés, corps ravagés de l'Antiquité au Moyen Âge*, Culture et Société médiévales, 21, Brepols, Turnhout, 2011, p. 217-230.
12. « La *Consolatio Philosophiae* comme témoignage et testament », *in* F. LE BLAY & A. GIAVATTO (éds), *Autour de la Consolation de Philosophie de Boèce*, Coll. Forum, Éditions Atlande, Neuilly-sur-Seine, 2015, p. 17-35.
13. « La médecine en Grèce et à Rome : théories et pratique », *in* Ph. GUISARD & Ch. LAIZÉ (dir.), *Le Corps*, Coll. Cultures antiques, Ellipses, Paris, 2015, p. 308-329.
14. « Surgery », *in* G. L. IRBY (ed.), *A Companion to Science, Technology and Medicine in Ancient Greece and Rome*, vol. I, Blackwell Companions to the Ancient World, Wiley Blackwell, Chichester/Hoboken, 2016, p. 371-385.

En cours de publication :

15. « Sénèque naturaliste », *in* A.-M. Favreau-Linder, S. Lalanne & J.-L. Vix (éd.), *Passeurs de culture. Transmission et circulation du savoir dans l'Empire gréco-romain*, Coll. Recherches sur les Rhétoriques religieuses, Brepols.

Articles (revues avec comité de lecture)

16. « Les crocodiles des bords du Nil : Sénèque, *Questions sur la nature*, IVa, II, 12-15 », *Revue des Études Latines*, 85, 2007, p. 114-130.
17. « Le lieu de la douleur : le cinquième livre de la correspondance entre Fronton et Marc Aurèle », *Pallas*, 88, 2012, p. 103-112.
18. « Une version pervertie de la connaissance de soi : le cas d'Hostius Quadra », *Pallas*, 92, 2013, p. 305-313.
19. « La controverse contre Asclépiade et les Méthodiques : défendre l'utilité du médecin », *Medicina nei Secoli. Arte e Scienza (Journal of History of Medicine)*, numéro spécial « Controversie mediche », 29/3, 2017, p. 841-860.
20. « Des tempéraments à l'idiosyncrasie : évolution et permanence d'une définition physiologique de l'individu », *Cahiers François Viète*, vol. III.4, 2018, p. 13-36 (http://www.cfv.univ-nantes.fr/cahiers-francois-viete-serie-iii-n-4-2198660.kjsp?RH=1429711167616).

Actes de colloque

21. « Les *Controuersiae* de Sénèque le Rhéteur et la Préface du *De medicina* de Celse : l'artiste et le médecin, histoire de regards », *in* S. SCONOCCHIA & F. CAVALLI (ed.), *Testi medici latini antichi. Le parole della medicina : Lessico e Storia*, Atti del VII Convegno Internazionale, Trieste, 11-13 ottobre 2001, Pàtron Editore, Bologna, 2004, p. 99-116.
22. « Microcosm and Macrocosm : the dual direction of analogy in Hippocratic thought and the meteorological tradition », *in* PH. J. VAN DER EIJK (ed.), *Hippocrates in Context, Papers read at the XIth International Hippocrates Colloquium, University of Newcastle-upon-Tyne, 27-31 august 2002*, Studies in Ancient Medicine, 31, Brill, Leiden-Boston, 2005, p. 251-269.

23. « Percer les secrets de la nature : la source mystérieuse de Pline le Jeune », *in* J. PIGEAUD (dir.), *L'eau, Les eaux, X^es^ Entretiens de la Garenne-Lemot*, Coll. Interférences, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2006, p. 19-32.
24. « Penser la douleur dans l'Antiquité : enjeu médical ou enjeu philosophique ? », *in* F. PROST & J. WILGAUX (éd.), *Penser et représenter le corps*, Actes du Colloque international de Rennes, 1-4 septembre 2004, *Cahiers d'histoire du corps antique*, 1, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2006, p. 79-92.
25. « Hélène et les couleurs : éloge de la bigarrure », *in* J. PIGEAUD (dir.), *La couleur, Les couleurs, XI^es^ Entretiens de la Garenne-Lemot*, Coll. Interférences, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2007, p. 159-168.
26. « Quelle place pour la médecine ? Étude d'un exemple de vulgarisation scientifique », *in* Frédéric Le Blay (dir.), *Transmettre les savoirs dans les mondes hellénistique et romain*, Actes du colloque international de Nantes, 22-24 mars, 2007, Coll. Histoire, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2009, p. 79-92.
27. « Aux origines de l'individu : esquisses antiques », *in* G. BERKMAN & C. JACOT GRAPA (éd.), *Archéologie du moi*, Actes du colloque international de Cergy-Pontoise, 29-30 nov. 2007, Coll. « La philosophie hors de soi », Presses Universitaires de Vincennes, Saint-Denis, 2009, p. 61-82.
28. « Portrait du philosophe en artiste ou de la philosophie considérée comme l'un des Beaux-Arts », *in* J. PIGEAUD (dir.), *La rencontre des arts, XII^es^ Entretiens de la Garenne-Lemot*, Coll. Interférences, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2009, p. 45-59.
29. « Nuages et miroirs : à propos des *Questions sur la nature* de Sénèque », *in* J. PIGEAUD (dir.), *Nues, Nuées, Nuages*, *XIV^es^ Entretiens de la Garenne-Lemot*, Coll. Interférences, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2010, p. 73-84.
30. « Les pores de la peau : une entité physiologique problématique », *in* D. LANGSLOW & B. MAIRE (edd.), *Body, Disease and Treatment in a Changing World. Latin Texts and Contexts in ancient and medieval medicine*, Proceedings of the ninth International Conference « Ancient Latin medical Texts », Manchester, 5-8 sept. 2007, Bibliothèque d'Histoire de la Médecine et de la Santé, Éd. BHMS, Lausanne, 2010, p. 25-36.
31. « Miroirs philosophiques : vertus et perversions du reflet de soi », *in* J. PIGEAUD (dir.), *Miroirs, XV^es^ Entretiens de la Garenne-Lemot*, Coll. Interférences, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2011, p. 193-203.
32. « Galien au miroir de Cardan », *in* J.-Y. BORIAUD (éd.), *La pensée scientifique de Cardan*, L'Âne d'or, Les Belles Lettres, Paris, 2012, p. 95-112.
33. « Descartes contre Aristote : l'autre querelle des Anciens et des Modernes », *in* V. JULLIEN & E. NICOLAIDIS, avec M. BLAY (éd.), *Europe et sciences modernes. Histoire d'un engendrement mutuel*, Coll. Dynamiques Citoyennes en Europe, 2, Peter Lang, Bern-Berlin-Bruxelles-Frankfurt am Main-New York-Oxford-Wien, 2012, p. 231-246.
34. « La sagesse du corps : Hercule/Steve Reeves ou l'idéal culturiste », *in* P. MARECHAUX (dir.), *Hercules de toujours. Construction et culte du corps dans les sociétés antiques et modernes*, Éditions nouvelles Cécile Defaut, Nantes, 2013, p. 189-206.
35. « Pneumatism in Seneca : An Example of Interaction between Physics and Medicine », *in* B. MAIRE (ed.), *Greek and Roman in Latin Medical Texts. Studies in Cultural Change and Exchange in Ancient Medicine*, Studies in Ancient Medicine, 42, E. G. Brill, Leiden-Boston, 2014, p. 63-76.
36. « Rythmes du cosmos et rythmes biologiques dans la météorologie antique », *in* E. BERTRAND & R. COMPATANGELO-SOUSSIGNAN (éd.), *Cycles de la Nature, Cycles de*

l'Histoire. De la découverte des météores à la fin de l'âge d'or, Actes des Journées d'étude du Mans (9 nov. 2012 & 8 nov. 2013), Scripta Antiqua, 76, Ausonius, Bordeaux, 2015, p. 35-45.

37. « L'orgue et le volcan : quand la machine explique la nature », *in* F. LE BLAY (éd.), *Machines et inventions : le mythe et la technique*, Actes de la Journée scientifique du XLIVe congrès de l'APLAES, *Annales de l'APLAES*, 2, 2015 (https://revues.aplaes.org/index.php/annales/issue/view/2).
38. « Les savoirs théoriques dans l'œuvre et la pensée de Dion de Pruse », *in* E. AMATO, C. BOST-POUDERON, Th. GRANDJEAN, L. THEVENET & G. VENTRELLA (éd.), *Dion de Pruse : l'homme, son œuvre et sa postérité,* Actes du Colloque international de Nantes (21-23 mai 2015), *SPUDASMATA,* Band 169, Olms, Hildesheim, 2016, p. 185-198.
39. « Enjeux historiques et philosophiques de l'encyclopédisme antique : une conception positive de la connaissance », *in* N. Correard & A. Teulade (éd.), *Questions sur l'Encyclopédisme. Le cercle des savoirs de l'Antiquité jusqu'aux Lumières*, Actes du Colloque international de Nantes, 5-6 juin 2014, *Épistémocritique*, p. 11-21 (https://www.epistemocritique.org/questions-lencyclopedisme).

Conférence/Communication en ligne

40. « Science ou pseudo-science ? Physiognomonie et ethnographie », Colloque international « La Physiognomonie à la Renaissance / The Arts ans Sciences of the Face », École normale supérieure, Paris, 2007, ENSavoirs en multimédia. (http://www.diffusion.ens.fr/index.php?idconf=1947&res=conf)

Préfaces d'ouvrage

41. « Hommage à un classique », préface à *Avec George Steiner. Les chemins de la culture*, Bibliothèque Idées, Albin Michel, Paris, 2010, p. 7-11.
42. « Quelques réflexions sur l'émergence d'une pratique », ouverture à *L'autoportrait dans la littérature française du Moyen-Âge au XVII^e^ siècle*, sous la direction d'E. Gaucher-Rémond et J. Garapon, Coll. Interférences, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2013, p. 21-27.

Ressources et contenus numériques

Les savoirs qui font la science, carnet de recherche de Frédéric Le Blay :
https://www.leblay.hypotheses.org
ISSN : 2606-6882

ATLANTYS, portail du programme :
https://atlantys.hypotheses.org
ISSN : 2606-1945

Comptes-rendus et notices bibliographiques

Bryn Mawr Classical Review, Bryn Mawr College, Pennsylvania (www.bmcreview.org).

1. M. Menghi, *L'Etica della temperanza. Fortuna di un ideale nella società antica*, Temi metafisici e problemi del pensiero antico. Studi e testi, 116, Vita e Pensiero, Milano, 2009 (BMCR 2011.02.42).
2. Soranos von Ephesos, *Περὶ ψυχῆς*, Sammlung der Testimonien, Kommentar und Enleitung von Pietro Podolak, Beiträge zur Altertumskunde, 279, Walter De Gruyter, Berlin-New York, 2010 (BMCR 2011.11.04).
3. Anonymus Londinensis, *De Medicina*, ed. D. Manetti, Bibliotheca Teubneriana, Walter De Gruyter, Berlin-New York, 2011 (BMCR 2012.05.27).
4. I. Boehm & W. Hübner (ed.), *La poésie astrologique dans l'Antiquité*, Coll. du Centre d'Études et de Recherches sur l'Occident Romain-CEROR, 38, Diffusion De Boccard, Paris, 2011 (BMCR 2012.12.66).
5. M. Hortsmanshoff, H. King & C. Zittel (ed.), *Blood, Sweat and Tears. The Changing Concepts of Physiology from Antiquity into Early Modern Europe*, Intersections, 25, Brill, Leiden-Boston, 2012 (BMCR 2013.09.55).
6. R. Andrault, S. Buchenau, C. Crignon & A.-L. Rey, *Médecine et philosophie de la nature humaine de l'âge classique aux Lumières. Anthologie*, Textes de Philosophie, 8, Classiques Garnier, Paris, 2014 (BMCR 2015.10.41).
7. L. Dean-Jones, R. M. Rosen, *Ancient Concepts of the Hippocratics: Papers presented ath the XIIIth International Hippocrates Colloquium, Austin (Texas), August 2018*, Studies in Ancient Medicine, 46, Brill, Leiden-New York (BMCR 2016.11.11).
8. M. Squire (ed.), *Sight and the Ancient Sciences*, The Senses in Antiquity, Routledge, London-New York, 2016 (BMCR 2017.01.50).
9. G. Orofino, A. Roselli & A. Sannino (a cura di), *Elisir mercuriale e immortalità. Capitoli per una storia dell'alchimia nell'antica Eurasia*, 2 vol., *AION* XXXVI.2014 & XXXVII.2015, Fabrizio Serra Editore, Pisa-Roma, 2015 & 2016 (BMCR 2018.01.49).

History and Philosophy of the Life Sciences, London-New York-Philadelphia.

10. A. Cornelio Celso, *La chirurgia (Libri VII e VIII del* De Medicina*)*, a cura di I. Mazzini, Testi e documenti, 5, Università degli studi di Macerata, Roma-Pisa, 1999 (2000, 22.1, p. 104-105).

Latomus, Bruxelles.

11. V. M. Hope & E. Marshall, *Death and Disease in the Ancient City*, Routledge, London-New York, 2000 (2002, 51, p. 495-497).

L'Antiquité classique, Liège.

12. Isabelle Boehm et Pascal Luccioni (éd.), *Les cinq sens dans la médecine de l'époque impériale : sources et développements*, Lyon, Université Jean Moulin-Paris, De Boccard, 2003 (2004, 73, p. 482-485).
13. S. Grimaudo, *Difendere la salute. Igiene e disciplina del soggetto nel* De sanitate tuenda *di Galeno*, Elenchos, XLIX, Bibliopolis, Napoli, 2008 (2011, 80, p. 415-417).
14. Cécile Nissen, *Entre Asclépios et Hippocrate. Étude des cultes guérisseurs et des médecins en Carie*, Kernos suppl. 22, Centre International d'Étude de la Religion Grecque Antique, Liège, 2009 (2011, 80, p. 417-420).

15. T. Fögen & M. M. Lee (ed.), *Bodies and Boundaries in Graeco-Roman Antiquity*, Walter de Gruyter, Berlin-New York, 2009 (2011, 80, p. 420-422).
16. Galen, *Method of Medicine*, Ed. and Transl. I. Johnston & G. H. R. Horsley, 3 vol., Loeb Classical Library, Harvard University Press, Cambridge (Mas.)-London, 2011 (2013, 82, p. 316-318).
17. I. Israelowich, *Society, Medicine and Religion in the* Sacred Tales *of Aelius Aristides*, Mnemosyne, 341, Brill, Leiden-New York, 2012 (2014, 83, p. 375-377).
18. Galien, *Sur les facultés des aliments*, Texte établi et traduit par J. Wilkins, C.U.F., Les Belles Lettres, Paris, 2013 (2016, 85, p. 282-284).
19. C. K. Rothschild & T. W. Thompson (ed.), Galen's *De indolentia. Essays on a Newly Discovered Letter*, Studien und Texte zu Antike und Christentum, 88, Mohr Siebeck, Tübingen, 2014 (2016, 85, p. 284-287).
20. M. Beretta, *La rivoluzione culturale di Lucrezio. Filosofia e scienza nell'antica Roma*, Biblioteca di testi e studi, 1042, Storia della Scienza e del Pensiero scientifico, Carocci editore, Roma, 2015 (2017, 86, p. 372-415).
21. F. Cumont, *Astrologie*, vol. édité par D. Praet & B. Bakhouche, Academia Belgica, Nino Aragno Editore, Diffusion Brepols, 2014 (2017, 86, p. 451-481).
22. Pseudo-Aristote, *Des couleurs, Des sons, Du souffle*, Introduits, traduits et commentés par M. Federspiel, Coll. La Roue à Livres, Les Belles Lettres, Paris, 2017 (à venir).

Lettre d'informations-Médecine antique et médiévale (Centre Jean Palerne, Université de Saint Étienne).

23. *Manus medica. Actions et gestes de l'officiant dans les textes médicaux latins. Questions de thérapeutique et de lexique*, Actes du colloque tenu à l'Université Lumière-Lyon II, les 18 et 19 septembre 2001, Études réunies par Françoise Gaide et Frédérique Biville, Coll. Textes et Document de la Méditerranée antique et médiévale, Publications de l'Université de Provence, Aix-en-Provence, 2003 (2004, n.s. 3, p. 69-73).

Revue des Études Grecques, Paris.

24. É. Foulon (éd.), *Connaissance et représentation des volcans dans l'Antiquité*, Coll. *ERGA*-Recherches sur l'Antiquité, 5, Presses Universitaires Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, 2004 (2005, 118, p. 279-283).
25. C. Cusset (éd.), *La météorologie dans l'Antiquité : entre science et croyance*, Mémoires du Centre Jean Palerne, XXV, Publications de l'Université de Saint-Étienne, Saint-Étienne, 2003 (2005, 118, p. 283-285).
26. M. Gigante, *Kepos e Peripatos. Contributo alla storia dell'aristotelismo antico*, Bibliopolis, Napoli, 1999 (2005, 118, p. 296-297).
27. Arius Didymus, *Epitome of Stoic Ethics*, ed. A. J. Pomeroy, Texts and Translations, 44, Graeco-Roman, 14, Society of Biblical Literature, Atlanta, 1999 (2005, 118, p. 299-300).
28. Chrysippe, *Œuvre philosophique*, Textes traduits et commentés par Richard Dufour, 2 vol., Coll. Fragments, Les Belles Lettres, Paris, 2004 (2005, 118, p. 300-302).

29. A. Monet (éd.), *Le Jardin romain. Épicurisme et poésie à Rome. Mélanges offerts à Mayotte Bollack*, Travaux et Recherches, Presses de l'Université Charles-de-Gaulle – Lille 3, Villeneuve d'Ascq, 2003 (2005, 118, p. 623-625).
30. A. Laks & M. Rashed (eds), *Aristote et le mouvement des animaux. Dix études sur le* De motun animalium*,* Coll. « Philosophie », Presses Universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq, 2004 (2005, 118, p. 629-630).

Revue des Études Latines, Paris*.*

31. *Le traité des* Maladies aiguës *et des* Maladies chroniques *de Caelius Aurelianus*. *Actes du colloque de Lausanne 1996*, éd. par Ph. Mudry avec la collaboration de O. Bianchi et D. Castaldo, Institut Universitaire de France-Université de Nantes, 1999 (2000, 78, p. 321-323).
32. Danielle Gourevitch, *I giovani pazienti di Galeno, Per una parocenosi dell'impero romano*, Lezioni italiane 20, Roma-Bari, Laterza, 2001 (2001, 79, p. 322-323).
33. V. Nutton, *Ancient Medicine*, Routledge, London-New York, 2004 (2005, 83, p. 354-355).
34. M.-T. Cam (dir.), *La médecine vétérinaire antique. Sources écrites, archéologiques, iconographiques*, Coll. Histoire, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2007 (2007, 85, p. 389-391).
35. D. R. Langslow, *The Latin Alexander Trallianus. The Text and Transmission of a Late Latin Medical Book*, Society for the Promotion of Roman Studies, *Journal of Roman Studies Monograph*, 10, London, 2006 (2008, 86, p. 258-260).
36. P. Li Causi, *Generare in comune. Teorie e rappresentazioni dell'ibrido nel sapere zoologico dei Greci e dei Romani*, Letteratura classica, 30, Palumbo, Palermo, 2008 (2008, 86, p. 387-390).
37. H. King & V. Dasen, *La médecine dans l'Antiquité grecque et romaine*, Bibliothèque d'Histoire de la Médecine et de la Santé, éditions BHMS, Lausanne, 2008 (2009, 87, p. 421-424).
38. Isabelle Boehm et Pascal Luccioni (éd.), *Le médecin initié par l'animal. Animaux et médecine dans l'Antiquité grecque et latine*, Actes du Colloque international tenu à la Maison de l'Orient et de la Méditerranée-Jean Pouilloux, 26-27 oct. 2006, Collection de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée 39, Série littéraire et philologique 12, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2008 (2009, 87, p. 424-426).
39. A. I. Martín Ferreira (éd.), *Medicina y filología. Estudios de léxico médico latino en la Edad Media*, Fédération Internationale des Instituts d'Études Médiévales, Textes et Études du Moyen-Âge, 56, Porto, 2010 (2011, 89, p. 422-425).
40. S. Barbara & J. Trinquier (éd.), *OPHIACA. Diffusion et réception des savoirs antiques sur les Ophidiens*, *Anthropozoologica*, 47.1, Publications scientifiques du Museum national d'Histoire naturelle, Paris, 2012 (2012, 90, p. 437-440).
41. I. Boehm & N. Rousseau (dir.), *L'expressivité du lexique médical en Grèce et à Rome. Hommages à Françoise Skoda*, Hellenica, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, Paris, 2014 (2014, 92, p. 291-292).
42. Muriel Pardon-Labonnelie (dir.), *La Coupe d'Hygie. Médecine et chimie dans l'Antiquité*, Coll. Sociétés, Éditions universitaires de Dijon, Dijon, 2013 (2014, 92, p. 329-331).

43. Renato Badalì, *Carmina Medicalia*, Studi e Testi, 476, Biblioteca Apostolica Vaticana, Città del Vaticano, 2013 (2014, 92, p. 331-335).
44. Scribonius Largus, *Compositions médicales*, texte établi et traduit par J. Jouanna-Bouchet, C.U.F., Les Belles Lettres, Paris, 2016 (2016, 94, p. 257-258).
45. J.-C. Courtil, Sapientia contemptrix doloris *: Le corps souffrant dans l'œuvre philosophique de Sénèque*, Coll. Latomus, 351, Éditions Latomus, Bruxelles, 2015 (à venir).
46. *Curae quae ex hominibus atque animalibus fiunt. I Estudio y ed Edición Crítica*, Arsenio Ferraces Rodríguez, Biblioteca Médica Grecolatina, Andavira editora, Santiago de Compostela, 2015 (à venir).

Revue d'Histoire des Sciences, Paris.

47. Théophraste, *Les causes des phénomènes végétaux, livres V-VI*, Texte établi et traduit par S. Amigues, C.U.F., Les Belles Lettres, Paris, 2017 (71, 2018.1).
48. Adélard de Bath, *L'Un et le Divers, Questions sur la nature (Les causes es choses) avec le pseudépigraphe Comme L'atteste Ergaphalau*, texte édité par Ch. Burnett, tradtuit et commenté par M. Lejbowicz, É. Ndiaye & Ch. Dussourt, Auteurs Latins du Moyen-Âge, Les Belles Lettres, Paris, 2016 (à venir).